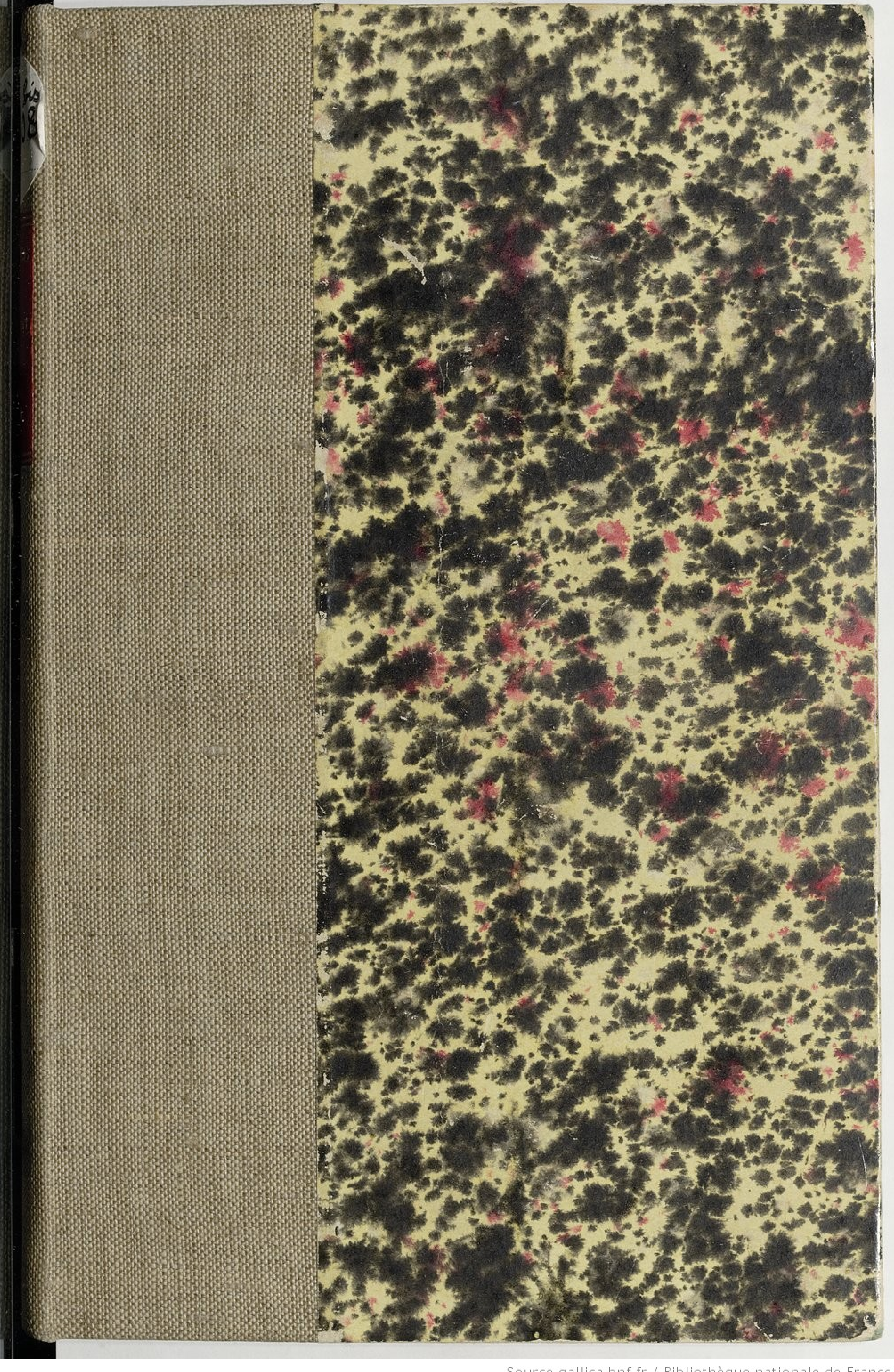
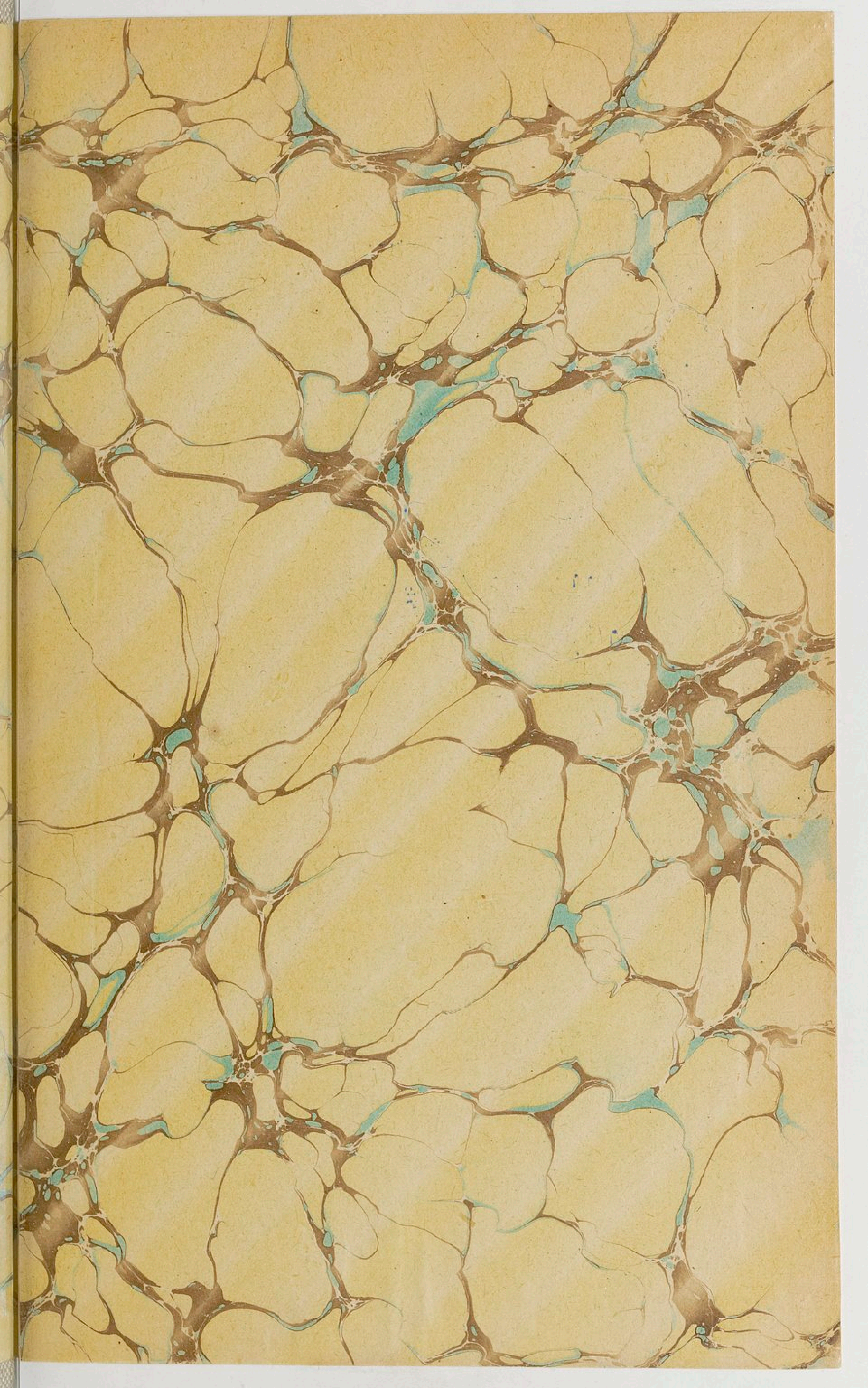
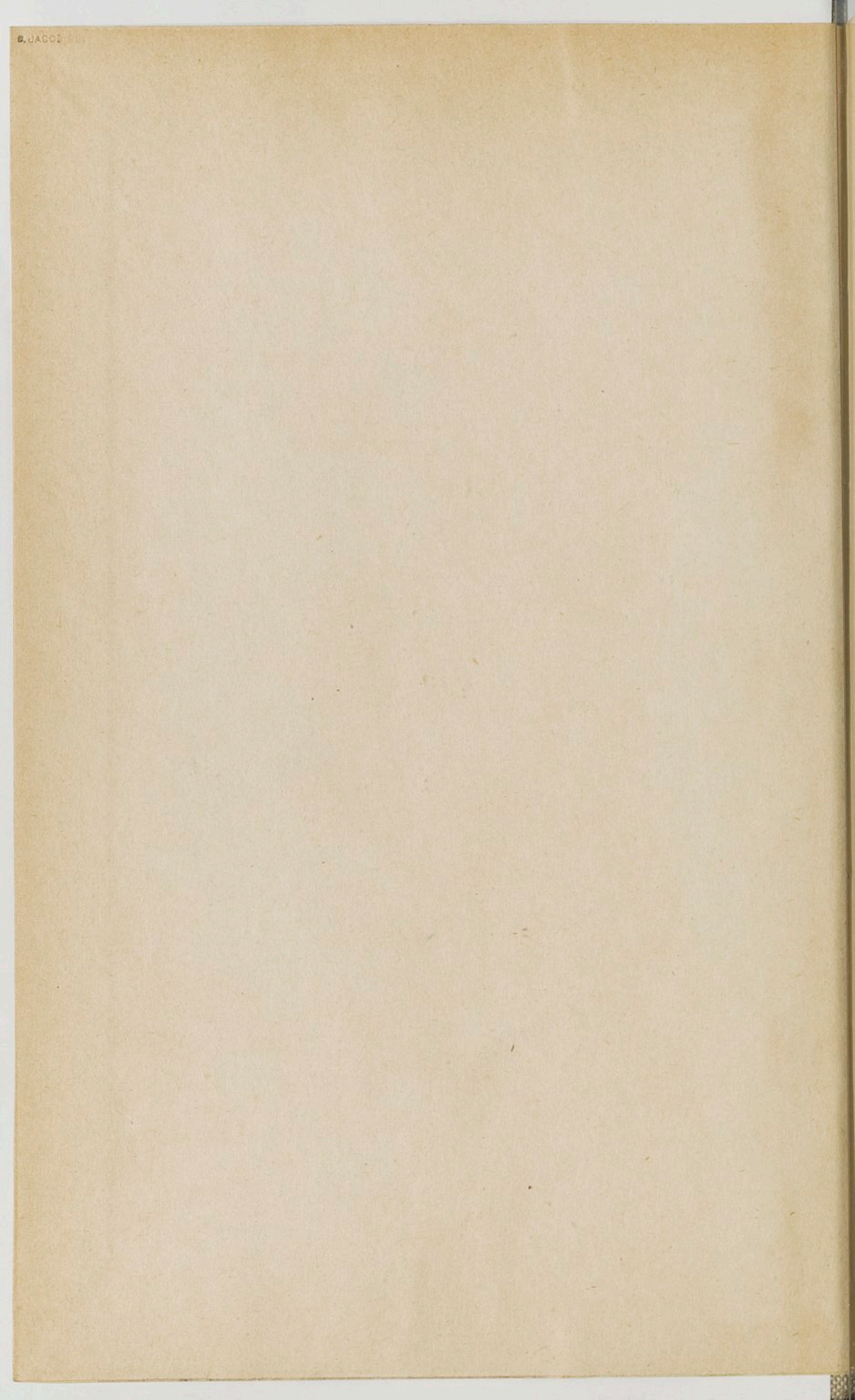
L'Homme dans ses rapports avec les animaux et les esprits des éléments, études ésotériques, cycle de 12 conférences [...]








B. JACOB



REVUE TRIMESTRIELLE DE CULTURE HUMAINE

SUPPLÉMENT N° 0

L'HOMME

dans ses rapports avec les

ANIMAUX

et les

ESPRITS DES ÉLÉMENTS

par

Rudolf STEINER

TRIADES

DIRECTEUR : Madame S. RIHOUET-COROZE.

*Rédaction et Administration : 90, rue d'Assas, Paris VI*ᵉ

Chèques Postaux : Paris 2999-64. Tél. : DANton 46-76.

Secrétariat ouvert l'après-midi, sauf le Samedi.

Reg. Commerce 1.091.415 : 22 bis, rue d'Alésia.

Les manuscrits ne sont pas retournés. La revue n'est pas responsable des manuscrits égarés.

Prière de joindre la somme de 30 fr. et la dernière bande à toute demande de changement d'adresse, et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignement.

En cas de variation des prix, la Revue se réserve le droit d'augmenter ou de diminuer en proportion l'importance des numéros.

TARIF DES ABONNEMENTS
pour l'année

	FRANCE	AUTRES PAYS
Ordinaire	1.200 Fr.	1 400 Fr.
Soutien.	2.500 Fr	2.500 Fr.
Règlement :	Chèque Post. Mme S. R.-Coroze N° 2999-64 Chèque bancaire Mandat poste	Mandat international

Tout abonnement part du N° 1 (*Printemps*).

Les lecteurs de *TRIADES* ont avantage à s'abonner.

Les numéros de *TRIADES* n'ont pas tous la même valeur. Certains Numéros publient des documents illustrés et ont un nombre important de pages supplémentaires ; le prix de ces numéros est élevé sans majoration d'abonnement. Ainsi, la valeur totale des quatre numéros de l'année dépasse sensiblement la valeur de l'abonnement annuel.

En plus de cet avantage, les abonnés sont assurés de posséder la collection complète de *TRIADES*. Elle constitue pour eux une œuvre durable dans leur bibliothèque.

TRIADES est une Revue indépendante. Elle ne reçoit de subvention d'aucune Société, d'aucun groupe. Libres sont également ses collaborateurs dans les opinions qu'ils expriment. Lire *TRIADES*, c'est réaliser l'importance de la libre vie de l'esprit.

TRIADES est une Revue qu'il faut aider.

ABONNEZ-VOUS à *TRIADES*.

PARLEZ-EN A VOS AMIS.

Pour que l'existence de *TRIADES* soit assurée, il nous faut encore quelques centaines d'abonnés... Aidez-nous à les trouver.

L'HOMME

dans ses rapports avec

LES ANIMAUX

et

LES ESPRITS DES ÉLÉMENTS

(Etudes ésotériques)



SUPPLÉMENT A LA REVUE " TRIADES "

N° 0

Rudolf STEINER

L'HOMME

dans ses rapports avec

LES ANIMAUX

et

LES ESPRITS DES ÉLÉMENTS

(Études ésotériques)

Cycle de 12 Conférences
faites au Gœthéanum de Dornach (Suisse)
pour les membres de la Société Anthroposophique
du 10 Octobre au 11 Novembre 1923

Traduction française de Mme Germaine CLARETIE
Préface du Dr. E. PFEIFFER

2e Edition

TRIADES
90, Rue d'Assas
PARIS

Les textes des conférences qu'on va lire ont été publiés en allemand par les soins de Madame Marie Steiner, d'après des notes sténographiées non relues par l'Auteur.

Le présent ouvrage fait partie de la série des Cycles de conférences donnés par Rudolf Steiner au cercle privé des membres de la Société Anthroposophique. Cette Société a pour objet d'étude l'enseignement de la Science Spirituelle, tel qu'il a été donné par Rudolf Steiner (né à Kraljevic, Hongrie, le 27 *Février* 1861, *mort à Dornach, Suisse, le* 30 *Mars* 1925), *et continue de l'être par l'Université libre de Science spirituelle qui a son centre au Gœthéanum de Dornach (Suisse).*

Cet ouvrage doit être considéré comme un manuscrit qui est imprimé pour l'usage des membres de cette Université libre de Science spirituelle. Il a donc un caractère semi-privé, et, en outre, il sous-entend une connaissance première des bases générales sur lesquelles repose l'enseignement de la Scince spirituelle. Ces bases sont mises à la portée de tous dans les ouvrages de Rudolf Steiner, dont on trouvera la liste à la fin de ce volume.

Celui qui n'a pas encore acquis les connaissances préalables de la Science spirituelle, soit dans ses sources directes, soit d'une manière dont l'Université du Gœthéanum reconnaisse elle-même la valeur, ne peut, par conséquent, prétendre exercer un jugement compétent sur le présent ouvrage.

PRÉFACE

En face d'un mouvement spirituel comme celui de l'Anthroposophie, il arrive fréquemment qu'un penseur rationaliste se pose cette question : Comment se fait-il que Rudolf Steiner, qui a obtenu des résultats pratiques si éminents sur le terrain de l'agriculture, de la médecine, de l'éducation, ait traité des problèmes qui relèvent de la mystique ou de ce qu'on appelle l'occultisme ? — Il ne voit pas facilement le chemin qui remonte des applications pratiques aux idées fondamentales de la Science spirituelle.

Cependant, l'expérience même a prouvé que les conceptions spirituelles, et notamment l'enseignement de Rudolf Steiner, fournissaient le point de vue indispensable à qui veut renouveler et approfondir les applications que nous venons de mentionner. Le rationaliste ne l'admet pas. Il écarte résolument ce qu'il tient pour une hypothèse, un point de vue sans fondement, irrationnel, ou bien il conclut un compromis, acceptant les résultats positifs sans se préoccuper de leur origine.

Mais, d'autre part, quand on voit ce qu'il advient des résultats obtenus par la science officielle, précisément dans ces domaines qui concernent d'aussi près la vie humaine, la vie de la nature, on est bien forcé de constater que la pensée contemporaine n'est pas capable de saisir, de comprendre dans leur ensemble les phénomènes de la vie. Car la vie même est irrationnelle. Elle exige une manière de penser, d'observer, qui dépasse de beaucoup la méthode employée par les sciences exactes, et le champ de leurs investigations.

La science arrive à décrire parfaitement le monde matériel, le monde des substances, mais sous leur forme morte, arrêtée ; elle en découvre les lois, l'agencement, elle ne pénètre pas dans sa vie même. Dès l'instant où le savant s'élève de la connaissance des lois de la

matière à celle des phénomènes vivants, les fragments qu'il étudiait deviennent les parties d'un tout, les éléments constituants d'un grand ensemble. Pour saisir d'un coup d'œil intérieur le sens de cet ensemble qui domine les parties et les explique, il faut une autre méthode de pensée que celle qui atomise, qui anatomise. Saisir les liens vivants qui élèvent les substances au rang des organismes exige, pour le moins, un regard qui puisse sentir l'unité de tous les phénomènes terrestres à travers lesquels la vie circule. Il faut pouvoir « penser » le déroulement progressif et sans cesse changeant des processus de croissance et de mort. Et ce genre de pensée, qui épouse le mouvement même de la vie, peut parfaitement être logique. Comme la vie se transforme par de constantes métamorphoses, cette pensée doit pouvoir posséder une souplesse qui épouse docilement ces changements incessants. C'est ce que ne peut faire une simple association de notions abstraites. Des images vivantes et mobiles, qu'enchaîne une nécessité logique intérieure, s'appliquent mieux à la réalité.

Mais le rationaliste ressent de grandes difficultés à s'aventurer dans ce monde des idées-images. Il a peur de perdre le sol sous ses pieds. Et pendant ce temps, il ne remarque même pas que les faits de la vie moderne viennent de toute part lui annoncer qu'il a déjà depuis longtemps perdu ce terrain solide. Bien que les découvertes médicales s'étendent chaque jour, des maladies aussi fondamentales que le cancer n'ont pas encore trouvé de remède absolu et, notamment, certaines maladies du cœur font depuis quelques années des progrès effarants (1).

L'humanité souffre exactement autant aujourd'hui qu'elle a toujours souffert. Peut-être sa souffrance est-elle de nos jours plus raffinée, et par là elle peut s'illusionner sur son véritable état. C'est la seule différence. En agriculture, les questions du rendement des sols, de la fécondité de la terre, de l'humus, sont plus brûlantes que jamais. Des Comités spéciaux ont dû se fonder (ce qui est évidemment le meilleur remède quand on n'en trouve pas d'autres), comme en Angleterre et en Amérique, pour lutter contre ces fléaux. On a eu beau multiplier, sur la recommandation des savants, les remèdes artificiels, les engrais chimiques dont la production a triplé en vingt ans, le rendement mondial n'a pas progressé depuis ces vingt années! Sur les bureaux des Instituts s'accumulent des rapports sur les ma-

(1) Une statistique qui vient d'Amérique montre que ces progrès sont particulièrement sensibles dans les professions intellectuelles.

ladies des plantes, la lutte contre les parasites qui les ravagent, etc..; ils restent sans réponse. Les questions de l'Economie politique mondiale, les échanges entre les peuples, les problèmes sociaux en général, ne sont pas non plus résolus ; il est à peine besoin de le faire remarquer, si constants sont les conflits. Bref, le bilan d'un siècle de rationalisme impose la nécessité d'une liquidation totale de la pensée scientifique abstraite. Ce résultat ne peut manquer de frapper tout homme qui essaye, sans parti-pris, mais avec une dose moyenne de conscience et de réflexion, de pratiquer la maxime qui était inscrite au fronton des Mystères d'Eleusis : « Connais-toi toi-même ». Il n'y a plus à avoir peur de perdre le sol sous ses pieds, — ce sol n'existe déjà plus.

Un symptôme caractéristique de cet état d'esprit, c'est le refuge qu'on cherche auprès de n'importe quel sophisme, n'importe quel occultisme. Il existe déjà bon nombre d'esprits scientifiques avertis et méthodiques qui iront consulter un astrologue pour savoir à quel moment ils doivent traiter des affaires importantes.

En regard de cette situation, il semble qu'on soit plus qu'autorisé à faire un pas décisif et à s'avouer que nos connaissances, et surtout la méthode pour les acquérir, sont imparfaites et ont grand besoin d'être élargies. Le monde sensible a été décrit à l'envi et jusque dans ses moindres détails ; mais comment connaître les phénomènes qui se passent derrière ce qu'on voit, ceux qui ont fait naître et qui dirigent l'évolution du phénomène sensible ? Est-ce un monde inaccessible qui va nous entraîner dans un brouillard mystique, ou bien qui va exiger de nous la crédulité des croyants ? Il semble inconséquent de penser que cette recherche spirituelle, qui inscrit tant de résultats précis à son actif, puisse proposer d'abandonner à la foi tout ce qu'elle ne peut pas expliquer. C'est bien plutôt la pensée matérialiste et agnostique qui professe une « croyance », la croyance dans les limites de l'esprit humain. Elle n'a même pas tenté d'en franchir le seuil.

C'est exactement en face de cette situation que se place l'attitude de Rudolf Steiner. Il a eu le courage de s'avouer : les limites de la connaissance sont là. Mais elles ne sont pas nécessairement destinées à y rester. Au contraire, un travail de pensée exact et courageux peut s'enhardir à franchir les bornes actuelles de la connaissance. Jusqu'à présent, on n'y était pas encore parvenu. Mais dans cet effort consiste le grand « surplus » qui vient s'inscrire à l'actif de notre époque.

Comme il s'agit de domaines de la vie où n'ont pas encore pénétré les recherches scientifiques qui servent pour le reste, ces investigations nouvelles réclament aussi de nouvelles méthodes de travail. Le mérite de la Science spirituelle de Rudolf Steiner, c'est d'avoir élargi par cette connaissance du spirituel le champ des méthodes exactes. Lorsqu'on passe par la discipline qu'il a indiquée, on peut faire en soi-même l'expérience qu'elle ne nous égare pas vers de vagues mystiques, mais qu'elle révèle d'une manière surprenante le sens profond de l'univers et de la vie. Là où l'on n'aurait pu auparavant, en face d'une maladie énigmatique, par exemple, que hocher la tête et dire... « incurable », une compréhension plus profonde de la nature s'ouvre aujourd'hui qui peut inspirer le courage de rechercher de nouveaux moyens de guérir. Là où on se trouve en présence de problèmes jusqu'ici insolubles, tels que la disparition progressive des sols fertiles, de nouvelles voies se présentent ; si l'on peut se faire de tout le continent une conception d'ensemble qui en révèle l'unité organique, on trouvera quelles mesures prendre non seulement pour tonifier l'humus, mais pour influencer même les climats et les conditions générales de la vie. La nature n'apparaît plus alors comme une Force énigmatique ou hostile, mais comme une amie connue et fidèle, comme la meilleure collaboratrice de l'homme.

Ce sont précisément les résultats pratiques de la Science spirituelle qui peuvent mener le lecteur de ce livre à se dire : « Il y a dans ces pages certaines données que je ne comprends pas : au premier abord, elles me semblent étranges. Mais je ne veux pas les rejeter, car je sais que dans les ouvrages fondamentaux de Rudolf Steiner, je trouverai le chemin qui indique comment acquérir la méthode qui me permettra à moi-même d'observer cette vie des mondes spirituels qui m'est décrite. Je ne parviendrai qu'ainsi à une connaissance qui soit la mienne propre. Pourquoi me mettre à *croire* puisque je peux arriver à *savoir* ?

Il peut se faire que dans les conférences qui suivent, plusieurs choses étonnent, en effet, à la première lecture ; que l'on songe alors que ces descriptions reposent sur la base du travail méthodique de toute une vie. C'est un « continent spirituel », ici, qui a été investigué et décrit par Rudolf Steiner ; à sa suite, nous n'en touchons encore que les bords. Mais il nous a indiqué le moyen d'acquérir par nous-mêmes la connaissance qu'il possédait.

Nous sommes introduits dans le monde des forces qui sont les

réalités cachées derrière les faits de la nature. Dans le langage de l'idée-image, qui est le seul avec lequel on puisse parvenir à exprimer ces réalités, se révèle l'autre côté de l'univers, l'aspect de la vie pure. De même qu'on ne prendrait pas un baromètre pour mesurer une tension électrique, les conceptions intellectuelles et atomistes ne sont pas l'instrument révélateur de ces forces cachées de la nature. Il faut apprendre à penser autrement, à penser par images vivantes. Ces images sont empruntées, certes, à la vie sensible, par exemple, celles de l'aigle, de la vache, du lion, dont il est question ; mais elles ne sont pas une sorte de « photographie » sèche et nue des faits ; elles n'évoquent pas l'idée de la vache comme celle d'un poids de 400 kilos, elles reflètent la vitalité extraordinaire de ce processus qui permet en général à une vache d'exister au sein de l'univers. Tout un monde a été mis en œuvre pour qu'un seul de ces animaux puisse apparaître sur la terre ; le développement des espèces, l'évaluation de l'âge de l'univers y sont inscrits. C'est là ce qu'il faut retrouver dans l'aspect sensible. Si l'ensemble de toutes ces composantes est tenu sous un seul et même regard et arrive à former à la fois un tout, on commence à posséder l'idée-image de ce qu'est, par exemple, une vache, de ce que signifie le fait qu'aujourd'hui un être vivant soit arrivé à s'incorporer toute cette matière qu'on peut voir, à posséder ce poids qu'on peut peser, ces dimensions qu'on peut mesurer ; en un mot, à être un fragment du monde sensible.

Par exemple, quelle image merveilleuse, quelle précieuse donnée sur la connaissance de soi-même est celle qui nous révèle la parenté de notre pensée avec la force qui s'exprime dans le plumage de l'oiseau ! Observez un paon, — cet oiseau dont les pattes sont affreuses, et la voix plus affreuse encore, qui se met en colère pour un rien, un pigeon, une poulette, qui déploie alors nerveusement cette queue splendidement colorée. Comme il évoque bien l'image du bel-esprit vaniteux qui veut à toute force parader et avoir le dernier mot dans les discussions ! Comparons à cela une autre parenté qu'une observation attentive de l'aigle peut révéler. Voici une pensée qui plane au-dessus des mystères profonds de l'existence avec un calme et une hauteur sublimes ; puis, soudain, rapide et sûre, elle fonce sur la vérité qu'elle vient de distinguer comme le fait l'aigle pour emporter ensuite sa proie dans sa propre sphère à elle.

La pensée imaginative, l'idée-image nous fournit une vision d'ensemble qui ne pourrait jamais être atteinte par un autre moyen. Elle

élargit notre vue des choses, notre compréhension ; elle nous soumet à une discipline précise qui peut seule nous donner la certitude et nous livrer le sens de l'univers.

Au début, c'est une révolution pour un esprit scientifique d'entendre parler des êtres naturels comme on le fait ici, d'entendre dire que gnômes et ondines sont des forces agissantes qui travaillent à la croissance des plantes, et que les crapauds, par exemple, sont une des parties visibles de leur cortège. Cela trouble toutes ses « habitudes ». Et il se dit que s'il en est vraiment ainsi, il doit y avoir moyen d'établir par des faits extérieurs le rapport supposé entre ces êtres insaisissables et la croissance des plantes. Il fera des expériences et il pourra se faire qu'il découvre, par exemple, que la présence du crapaud, le fait qu'il a « martelé » le sol autour d'une plante peut augmenter la puissance végétative de cette plante de 30 à 40 % (1). Il se demandera alors quelle peut être cette action du crapaud et découvrira que cet animal possède une sécrétion glandulaire particulièrement riche, notamment en adrénaline, et que c'est même l'animal qui possède la plus grande quantité de cette substance. Or, on sait que l'adrénaline a précisément le pouvoir d'augmenter, dans les organismes, les phénomènes de croissance et d'échange, c'est-à-dire les phénomènes chimiques. Une connaissance précise de la nature nous a donc été fournie dans le langage de la pensée imaginative ; c'est ce que le savant découvrira avec étonnement. Et d'autres rapports, jusqu'ici inconnus, peuvent être ainsi révélés, grâce à ce regard qui pénètre l'ensemble de tout ce qui vit et qui en relie les fragments entre eux. Mais cette découverte reposerait toute entière sur le hasard s'il n'existait pas une m é t h o d e de pensée imaginative qui se serve d'une plus haute logique et d'une observation plus profonde des êtres naturels, de leur activité, que la méthode purement rationnelle.

Nous avons voulu seulement montrer par un exemple, que les révélations qu'on va lire fournissent à la science des faits exacts, mais évidemment dans un langage et selon une méthode adaptés à la nature de ce monde que l'on veut arriver à connaître. On ferait fausse route si l'on essayait de réduire en ions et en tensions électriques ce monde encore mal déchiffré. Tandis qu'on est sur le vrai chemin lorsqu'on s'exerce à retrouver dans les faits matériels l'application

---

(1) Voyez « Démeter », revue d'agriculture publiée à Bad-Saarow (Allemagne) : « L'influence des crapauds sur la croissance des plantes » (E. Pfeiffer).

de ce qui a été révélé sur l'aspect invisible des choses. On arrive seulement alors à voir ce qu'il y a de réel et d'intelligible dans les faits matériels.

Un livre comme celui-ci doit être lu plusieurs fois. D'abord pour en connaître le contenu. Puis il est bon de prendre, après cette première lecture, et pour mieux se rendre compte de la méthode de connaissance qui y a été employée, un livre de Rudolf Steiner tel que « L'Initiation » ou cette petite brochure : « La Culture pratique de la pensée ». Des exercices y sont indiqués ; il faut les faire alors avec exactitude et conscience. Le moment ensuite est venu de reprendre une fois encore les pages qui suivent et de les relire plusieurs fois. On pourra faire l'observation qu'à chaque lecture on trouve plus dans ces lignes qu'à la lecture précédente. C'est qu'un sens nouveau se développe chez le lecteur. Un « œil » nouveau s'ouvre en lui. Plus il se familiarise avec le monde des phénomènes suprasensibles, plus cette étude est souvent répétée, plus l'horizon s'élargit sous le regard.

Certes, les conférences de Rudolf Steiner, qu'on va lire, n'ont pas été faites pour répondre à un appétit de révélations sensationnelles sur les mondes invisibles, ni pour créer des terrains de friction avec la pensée matérialiste. Celui à qui il a été donné de les entendre, lorsqu'elles furent faites, en a rapporté ce sentiment : un trésor de sagesse est ici révélé ; tout homme, même le plus réaliste, peut le reconnaître. Il ne le comprendra que dans la mesure de sa propre activité intérieure. Mais en tout cas, cette sagesse est inscrite dans le livre de vie des hommes. Elle vivra et se développera avec eux. Elle est tirée de ce qui fait la substance même de leur vie, elle est une partie de leur nature.

Cette nature humaine elle-même nous semble bien énigmatique, dans les moments les plus lucides de connaissance intérieure. Ces révélations ne le seront pas moins au début. Mais si nous nous sentons stimulés intérieurement, portés à la curiosité, à l'étonnement (ce qui est, au sens de Gœthe, le premier pas vers la connaissance spirituelle), nous serons déjà entourés de ces forces, de ces êtres dont nous devons arriver à prendre conscience pour que notre race humaine aille vers l'avenir avec des forces plus saines.

Dr E. PFEIFFER,

Dornach 1937.

Directeur du Biochemical Research Laboratory
Spring Valley, New-York, U. S. A.

PREMIERE PARTIE

Rapports entre l'univers, la terre, les animaux et l'homme

I

Nous avons souvent dit, dans nos entretiens précédents, et en particulier au sujet du *Cours de l'Année* et du *Problème de l'Archange Michaël*, que l'Homme, par sa structure et les modalités de sa vie, constitue à lui seul un petit univers, un microcosme reflétant fidèlement le macrocosme, et qu'il renferme en lui toutes les lois, tous les mystères de la nature. N'allez pas croire que la compréhension de cet aphorisme abstrait soit chose simple. Non, pour retrouver dans l'Homme les lois de l'univers, il faut avoir pénétré profondément dans la multiplicité et la complexité des phénomènes cosmiques.

Nous allons aborder aujourd'hui ce problème de la manière suivante : tout d'abord, nous considérerons l'univers, en nous attachant à certains faits précis. Et ensuite, l'Homme. Nous tenterons de découvrir comment il s'insère, en tant que microcosme, dans le macrocosme. Bien entendu, ce que nous dirons du macrocosme restera fragmentaire, car une vue d'ensemble nous obligerait à passer l'univers en revue dans toute son immensité.

Levons donc nos regards vers des êtres qui planent immédiatement au-dessus de nous, qui font partie de notre entourage direct et du règne animal, quoiqu'ils habitent les airs : Je veux parler de la gent ailée, des oiseaux.

Il n'échappe à personne que l'oiseau, organisé pour vivre dans les airs, n'a pas la même structure que les animaux destinés à se mouvoir à la surface du sol ou sous cette surface. Lorsque nous voulons décrire un oiseau, nos habitudes de pensée nous portent à parler de sa tête, de son tronc, de ses membres... Or, j'ai déjà bien souvent appelé votre attention sur ce fait, que pour accéder à la compréhension intime de l'univers, il faut s'élever peu à peu, d'une conception in-

tellectuelle, à une intuition artistique de la réalité. Vous concéderez bien que, par rapport à la tête des autres animaux, celle de l'oiseau, extraordinairement réduite, n'est pas une vraie tête. Evidemment, de l'extérieur, et tant que l'on se borne à faire usage de son intellect, on se dit que l'oiseau possède, comme tous les vertébrés, une tête, un tronc et des membres. Mais quels membres réduits que ces pattes d'oiseau ! Comparez-les à celles d'un chameau ou d'un éléphant ! Et comparez la tête de l'oiseau à celle d'un lion, d'un chien ! Ce qu'il y a dans cette tête d'oiseau, c'est tout au plus la partie antérieure de la tête d'éléphant ou de chat, le museau. C'est la partie buccale d'un mammifère, avec un peu plus de complexité. Quant aux membres de l'oiseau, ils sont complètement atrophiés. C'est une conception anti-artistique, anti-imaginative, que de supposer comme on le fait couramment, que les membres antérieurs du mammifère se sont, chez l'oiseau, transformés en deux ailes. Pour pénétrer dans les secrets de l'univers, il faut tenir compte avant tout des forces constructrices, formatrices. Le corps éthérique de l'oiseau, voilà ce qui importe. Or, dès que l'on passe de l'observation physique à la vue éthérique, on s'aperçoit qu'il n'y a dans le corps éthérique de l'oiseau ni tronc, ni membres. C'est essentiellement une tête. L'animal tout entier n'est que la métamorphose d'une tête. Et la tête physique, extérieure, de l'oiseau, correspond en réalité à un palais accompagné des pièces buccales antérieures. Tout le reste du squelette, quoiqu'on y trouve des analogies avec les côtes et la colonne vertébrale, n'est véritablement que la prolongation, l'altération d'une tête.

Pour comprendre l'oiseau, il faut remonter très loin dans l'histoire de la terre. L'oiseau a derrière lui un long passé, une longue évolution, il est d'origine bien plus ancienne que, par exemple, le chameau. Les oiseaux condamnés à marcher sur le sol, tels que l'autruche, sont des derniers venus, mais ceux qui planent librement dans les airs, l'aigle, le vautour, etc., sont de très anciens habitants de notre planète. En raison de leur ancienneté, ils ont pu acquérir progressivement, au cours des périodes terrestres successives, (Lune, Soleil) (1) leur perfection de forme et la puissance de leur vol. Tout cela s'est frayé une voie en eux, de l'intérieur vers l'extérieur,

---

(1) Rudolf Steiner rappelle ici, comme une notion fondamentale, que la Terre a déjà passé par 3 phases planétaires avant de prendre sa forme terrestre actuelle. Ces 3 phases sont : l'ancien Saturne, l'ancien Soleil, et l'ancienne Lune. La connaissance approfondie de ces phases est essentielle à l'intelligence de ce qui suit. Rudolf Steiner l'a donnée principalement dans « La Science occulte ». — N. D. E.

parvenant jusqu'à la peau et y amenant des apparitions remarquables : le bec corné et les plumes. L'aspect actuel des oiseaux est une acquisition récente, mais elle est due au développement immémorial de la « nature-tête » qui est leur essence. C'est relativement tard, sur la Lune et la Terre, que les oiseaux ont ajouté le plumage à leur organisation primitive, qui date de temps beaucoup plus lointains.

Ce mystère est plus profond qu'on ne le croit tout d'abord. Contemplons un oiseau, un aigle par exemple, se berçant dans le ciel d'un vol majestueux. Les rayons du soleil lui ont donné son plumage et son bec corné. Ce sont là les dons du soleil à cet être qui plane dans sa lumière. Mais le soleil ne possède pas seulement les pouvoirs lumineux et caloriques qu'on étudie en physique. J'ai exposé à plusieurs reprises, en particulier au sujet des Mystères des Druides, que des forces spirituelles sont unies à la lumière solaire. Ce sont ces forces spirituelles qui agissent sur l'aigle au sein des airs et qui donnent aux différentes espèces d'oiseaux leur coloration variée, leurs caractères spéciaux. Le regard spirituel seul peut comprendre comment le soleil a donné à l'aigle son plumage. Plongeons-nous dans la contemplation de la « nature-aigle », développons en nous une intuition subtile, qui laisse toute sa valeur à l'élément spirituel des choses, sentons l'influence formatrice des impulsions solaires, leur activité pour ainsi dire artistique (elles sont d'ailleurs renforcées par d'autres impulsions dont je parlerai ensuite), voyons-les ruisseler du haut du ciel vers l'aigle, l'inonder avant même qu'il soit éclos de l'œuf, faire jaillir de lui, ou implanter en lui, comme par enchantement, les plumes... et demandons-nous ce que signifient, ce que représentent ces plumes, du point de vue de l'homme.

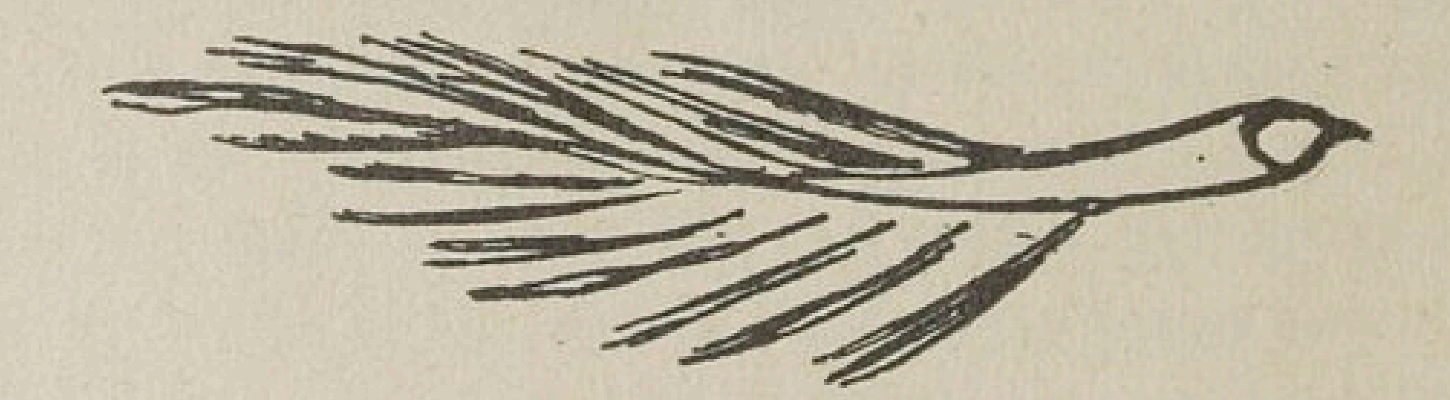
La réponse est la suivante : Les plumes correspondent à la force qui fait du cerveau humain un créateur de pensées. Pour comprendre ce petit fragment du macrocosme qu'est l'aigle, il faut savoir quelle est la force qui colore ses plumes : la force qui vit en nous et qui transforme notre cerveau en organe de la pensée. Oui, la force qui modèle notre cerveau jusqu'en ses moindres circonvolutions, et qui le rend apte à assimiler les énergies salines internes qui sont le fondement de l'activité pensante, cette force qui amène notre cerveau à ce point de perfection d'où il résulte que nous pensons, c'est celle-là même qui donne son plumage à l'aigle. Ayant ainsi trouvé ce qui correspond chez l'homme aux plumes des oiseaux, nous nous

sentirons apparentés à ces derniers. Nos pensées jaillissent de notre cerveau comme les plumes sur leur corps.

Elevons-nous du plan physique au plan astral, et nous pourrons formuler cette proposition d'apparence paradoxale : les forces qui amènent sur le plan physique la formation des plumes, amènent sur le plan astral la formation des pensées. Le fait que l'aigle se couvre de plumes est le correspondant physique de la genèse des pensées. Inversement, le fait que l'homme pense est le correspondant astral de la croissance des plumes.

Nous avons dit précédemment que l'oiseau est entièrement tête. Sa tête physique extérieure, n'est pour ainsi dire qu'un simulacre de tête. Ses pensées, ce sont ses plumes. Pour une âme douée d'un sens juste et capable d'éprouver la nature dans toute sa beauté, il n'y a rien de plus touchant que de ressentir cette parenté intime entre la pensée de l'homme et les plumes des oiseaux. On peut l'éprouver d'une manière tout à fait concrète, et lorsqu'on a une certaine habitude de ces expériences, on arrive à savoir très exactement à quel instant on pense en aigle, en paon ou en moineau... La seule différence entre les deux phénomènes, c'est que l'un est astral, l'autre physique. A part cela, leur correspondance est absolue.

Le génie des langages populaires a bien souvent eu des divinations étranges. Ainsi, lorsqu'on coupe une plume et qu'on la vide de sa pulpe, le peuple dit couramment qu'on a tiré « l'âme » de la plume. On peut ne voir en cette locution qu'une coïncidence superficielle. Mais on peut aussi supposer qu'elle sous-entend une prescience obscure de ce qui réside spirituellement en toute plume : le mystère de la genèse des pensées.



Et maintenant, quittons l'aigle, ce roi des airs, et prenons comme sujet d'étude un mammifère : le lion. Pour comprendre un lion, il faut savoir ressentir la joie, la satisfaction qu'éprouve cet animal à vivre au sein de l'atmosphère qui baigne immédiatement le sol.

Aucune autre bête (à part les proches parents du lion), n'est pourvue d'une fonction respiratoire aussi puissante et aussi bien équilibrée. D'une manière générale, dans l'organisme des animaux, le rythme de la respiration s'harmonise avec celui de la circulation. Mais souvent le rythme circulatoire est alourdi par la fonction digestive qui s'y rattache. Quant au rythme respiratoire, il est souvent allégé, au contraire, par une tendance à dévier vers la sphère plus subtile des fonctions cérébrales. Chez l'oiseau, qui n'est que tête, la respiration elle-même devient une activité cérébrale, et cette respiration est si forte qu'elle annihile presque tout le reste : rien, dans les sensations d'un oiseau, ne trahit le moindre alourdissement causé soit par le flux sanguin, soit par les fonctions digestives.

Chez le lion, l'équilibre s'établit entre la respiration et la circulation. Ce dernier rythme est un peu ralenti, mais pas autant que chez le chameau ou le bœuf, par exemple, — chez ce dernier, l'effet des fonctions digestives pèse considérablement sur le courant sanguin. Le lion est pourvu d'un appareil digestif relativement court, et organisé de telle sorte que la digestion s'y effectue aussi vite que possible. Elle ne saurait donc entraver beaucoup le rythme circulatoire. D'autre part, la « nature-tête » est, elle aussi, très développée chez le lion, elle influence les deux fonctions rythmiques, et les harmonise. Il faut surtout retenir que le lion est l'animal chez lequel les deux fonctions rythmiques sont le plus heureusement balancées, compensées. Si nous pénétrons dans sa vie subjective, nous trouverons les effets de cet équilibre. Il a une manière toute particulière d'engloutir sa proie, une voracité effrénée ; on dirait qu'il a hâte d'en avoir fini avec sa nourriture. Or, s'il est tellement vorace, c'est parce que la faim le fait souffrir plus qu'aucun autre, mais on ne remarque chez lui ni gourmandise, ni gloutonnerie. Il n'a pas le temps de goûter ce qu'il dévore. Pour lui procurer le bien-être intime qui résulte de l'équilibre de ses fonctions organiques, il faut que sa nourriture soit passée dans son sang. Le lion ne se sent pleinement lion que lorsque ses deux rythmes vitaux, respiration et circulation, sont totalement accordés, et cet accord dépend de la nourriture absorbée.

Observez un lion qui marche, qui bondit. Remarquez son port de tête, l'expression de son regard. Tout cela révèle le perpétuel échange rythmique, l'équilibre qui se recrée sans cesse. Rien ne produit une impression aussi profonde, aussi étrange, que le regard du lion. Il semble fixer et contempler au loin quelque vision. Ce qu'il fixe, ce

qu'il contemple, ce sont ses propres forces internes, antagonistes et domptées, maîtrisées en un parfait accord. Que l'on observe ensuite le mufle du lion, la structure si caractéristique de sa gueule. Pour peu que l'on soit doué de sens artistique et que l'on pressente la signification des formes, on sentira que le battement du cœur propage le flux sanguin jusqu'à cette partie de l'animal et que le rythme respiratoire le retient, le modère. Pour comprendre le mufle, la gueule du lion, il faut avoir saisi le sens de cette interaction.

Car le lion est essentiellement une cage thoracique, une poitrine. Il est l'animal qui met le mieux le système rythmique en évidence. Il se comporte sans cesse de manière à exprimer un rapport spécial entre le cœur et les poumons.

Donc, si l'on cherche dans l'homme ce qui ressemble le plus à l'oiseau, on trouve la tête ; et si l'on cherche ce qui ressemble le plus au lion, on trouve le thorax, siège des fonctions rythmiques.

Laissons à présent ces animaux. J'ai dit souvent, au sujet de problèmes bien différents, le plaisir qu'on éprouve à voir un beau troupeau couché sur le pâturage, rassasié d'herbe fraîche et absorbé dans la satisfaction que lui procure une digestion lente et paisible. La posture du bétail, l'expression des regards, chacun de ses mouvements, trahissent cette fonction digestive dont il est entièrement possédé. Observez une vache couchée dans la prairie et qui lève la tête à quelque bruit insolite. Il est merveilleux de voir comment une vache lève la tête ; son mouvement exprime la pesanteur ; la vache sent que sa tête est très lourde à soulever. On dirait qu'elle s'étonne de devoir remuer la tête pour autre chose que pour paître. « A quoi bon mouvoir la tête, si ce n'est pour brouter l'herbe ? ».

Voyez de plus près ce qu'il y a dans un tel mouvement. On n'imagine pas un lion levant la tête de cette façon-là. La forme et le poids de la tête, tout diffère chez ces deux animaux. Et si l'on pousse l'observation plus loin, si l'on examine la forme de la vache toute entière, on s'aperçoit qu'elle est, en somme, un gigantesque appareil digestif. Le poids de la digestion accable la circulation du sang, la respiration, les activités cérébrales. La vache n'est essentiellement que digestion. Or, lorsque l'on contemple ces choses d'un regard spirituel, on s'aperçoit qu'il est sublime de descendre du vol léger de l'oiseau à la lourdeur grandiose de la vache ou du bœuf. Si évoluée que l'on suppose l'organisation physique de ces animaux, on ne peut l'imaginer transformée en oiseau. Et pourtant, métamorphosons-la, imaginairement, en la transportant dans les airs ; prolon-

geons cette métamorphose dans leur corps éthérique que nous adapterons à l'élément aérien et humide ; puis, continuons de l'élever, menons-la jusqu'à l'astral : elle y devient oiseau ; astralement, la vache est oiseau.

L'étonnement nous saisit à cette vue : oui, le corps astral de l'oiseau, ce qui, là-haut, élabore son plumage, cela existe dans la vache, au sein même de la chair, des muscles et des os. Ce qui est astral chez l'oiseau est chez elle devenu physique. Bien entendu, même dans le monde astral, l'aspect de ces deux animaux ne se ressemble pas. Mais ce qui vient d'être dit n'en est pas moins exact.

Inversement, faisons descendre le corps astral de l'oiseau et accompagnons ce transfert d'une métamorphose éthérique et physique : nous voyons alors l'oiseau devenir vache. Car ce qui existe astralement dans l'oiseau est incarné, matérialisé dans la vache qui rumine, couchée sur le sol. Pour réaliser cette digestion puissante, il a fallu un apport considérable de force astrale. Et la vache qui digère est, pour le regard clairvoyant, d'une beauté sublime. Souvent, on se fait l'écho d'idées bornées et préconçues, et l'on considère la digestion comme une fonction méprisable. On revient de ce préjugé lorsqu'on a contemplé du regard spirituel, comme du haut d'un observatoire, le travail merveilleux qu'est la digestion, chez un animal tel que la vache. Il y a là un labeur prodigieux et magnifique, empreint de la plus haute spiritualité.

Ce travail, le lion est bien loin de l'amener à un pareil degré d'élévation. L'oiseau, encore bien moins. Car chez l'oiseau, le processus de la digestion est purement physique. Le corps éthérique y participe bien un peu, mais le corps astral pas du tout. Au contraire, chez la vache, la force astrale qui anime le processus de la digestion est d'une prodigieuse envergure. La digestion de cet animal, vue astralement, c'est tout un monde !

Cherchons maintenant ce qui y correspond dans l'être humain : on trouve bien, dans les phénomènes digestifs de l'homme, quelque chose qui rappelle cette incarnation de l'astral dans la chair. Mais ces phénomènes sont, chez l'homme, beaucoup plus harmonieusement incorporés aux autres phénomènes, et, d'autre part, l'appareil digestif est prolongé par le système des membres qui, chez l'homme, est quelque chose de tout nouveau.

Pour résumer, nous dirons que dans la région supérieure de l'atmosphère, l'aigle qui plane porte les activités de la tête à leur apogée ; que dans la région moyenne, au ras de la terre, le lion réalise

le plus heureux équilibre du système rythmique ; et que dans la région inférieure, la vache se lie aux forces souterraines du globe qui gouvernent son appareil digestif. Des hauteurs aux profondeurs, on rencontre ainsi trois entités qui s'unissent dans l'homme en une parfaite harmonie. La tête de l'homme, c'est l'oiseau métamorphosé. La poitrine de l'homme, c'est le lion métamorphosé. L'appareil digestif de l'homme, c'est la vache métamorphosée.

Lorsqu'on a embrassé du regard ces rapports grandioses, on se rend compte que l'homme est réellement l'enfant de la nature toute entière, dont il porte en lui la « Somme ». Il porte en lui, tout particulièrement, la grande famille des oiseaux, celle des animaux apparentés au lion, et celle des animaux apparentés à la vache. Tels sont les éléments concrets de la proposition toute abstraite que j'ai énoncée au début de cette conférence : « l'homme est un petit univers ». Oui, il est un petit univers, et il renferme tout le grand univers. Le type animal qui plane dans les airs, celui qui vit dans l'atmosphère au ras du sol, et celui qui condense les forces souterraines de la pesanteur, sont amalgamés dans l'homme terrestre et ils s'y fondent en une harmonieuse unité. L'homme est réellement un composé de l'Aigle, du Lion et de la Vache-Taureau.

Après avoir fait sur ce sujet des recherches guidées par la méthode de la Science spirituelle, on éprouve un grand respect pour l'antique clairvoyance grâce à laquelle les hommes du passé perçaient les mystères du Cosmos. On admire, par exemple, infiniment, la grande image traditionnelle selon laquelle trois entités cosmiques, Aigle, Lion et Taureau, constituent l'être humain terrestre dans sa totalité.

Avant de passer à la considération des forces particulières qui environnent ces trois types animaux (ce que je ne ferai peut-être que demain), je voudrais parler d'une autre correspondance qui existe également entre l'homme intérieur et l'univers extérieur.

L'oiseau reflète l'activité de la tête humaine ; le lion reflète la nature de la poitrine humaine, respiration et circulation, ces mystères entre les mystères ; la vache enfin reflète le système des échanges matériels qui entretiennent la vie de l'organisme. Or, la tête humaine est le porteur des pensées, la poitrine humaine enferme les sentiments, et le système des échanges est le fondement de la volonté. L'homme est donc, psychiquement, l'image des pensées cosmiques qui, sous forme d'oiseaux, sillonnent les airs. Il est l'image

des sentiments cosmiques dont le lion représente le magnifique équilibre. Ces sentiments sont amoindris chez l'homme, mais ils y portent néanmoins la marque de l'intrépidité et du courage ; et la langue grecque avait précisément créé les mots d'intrépidité et de courage pour qualifier des attributs moraux se rapportant au cœur, à la poitrine. Il est enfin l'image du mystère profond qui réside dans la vache, et ceci concerne essentiellement la volonté de l'homme.

Tout ce qui vient d'être dit peut paraître étrange, peut-être même insensé, à une époque qui a totalement perdu la notion des grandes correspondances spirituelles. Mais ce sont des vérités très anciennement connues. Un homme tel que Mahatma Gandhi, par exemple, dont Romain Rolland a donné au monde occidental un portrait assez douteux, Mahatma Gandhi, dont toute l'activité s'est tournée vers l'extérieur, et qui a pris au sein du peuple hindou une attitude assez analogue à celle des « philosophes » européens du dix-huitième siècle, — Mahatma Gandhi, au sein de son « hindouïsme éclairé », a pieusement conservé un seul des éléments de l'ancienne religiosité : le culte de la vache. On s'étonne de voir avec quel soin il veut préserver cette antique vénération.

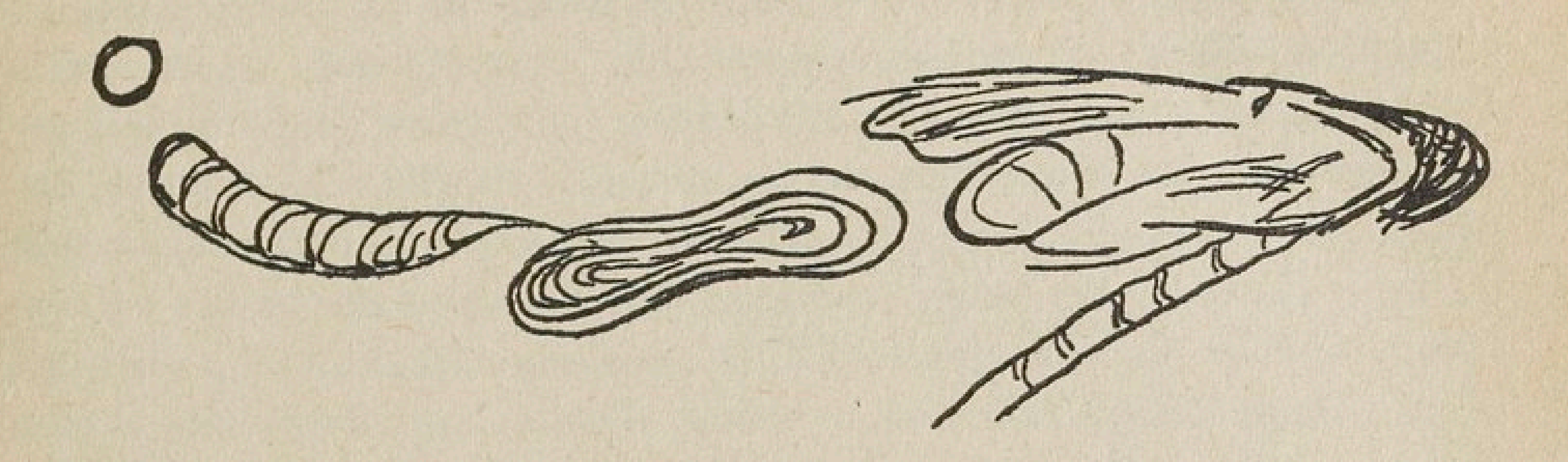
Pour s'expliquer la ténacité avec laquelle on a maintenu ce culte, en des antiques civilisations d'origine hautement spirituelle, il faut connaître le mystère réel de la vache et savoir que l'on contemple en effet, dans cet animal, une réalité astrale des plus hautes, abaissée et devenue terrestre. L'attachement des hindous à ce culte devient alors compréhensible, tandis que les tentatives d'interprétation rationaliste ne font qu'épaissir ce mystère en l'entourant d'un inextricable fouillis de notions abstraites.

Nous venons de voir comment la volonté, le sentiment et la pensée ont leurs correspondances dans le Cosmos et dans l'organisme physique de l'homme. Mais il y a dans le Cosmos et dans l'homme bien d'autres choses encore. Songez un instant à la métamorphose que traverse le petit animal qui va devenir un papillon.

Vous savez que le papillon pond un œuf et que de cet œuf naît une chenille. La chenille sort de l'œuf hermétiquement clos qui contient virtuellement tout le futur papillon. Une fois éclose, elle rampe dans une ambiance d'air illuminé de soleil. Tel est le milieu où se déroule sa vie. Retenez bien ce fait : la chenille vit dans un air pénétré des feux du soleil. Pensez-y le soir, lorsque, votre lampe étant encore allumée, un papillon de nuit entre par la fenêtre ou-

verte, voltige autour de la lumière et y trouve finalement la mort. Telle est la force d'attraction de la lumière que le papillon, ne pouvant s'y arracher, s'y jette. Ce petit incident nous indique l'étendue du pouvoir qu'exerce la lumière sur les êtres vivants.

Or, la chenille ne peut pas s'approcher de la source solaire de toute lumière pour s'y anéantir. (Je n'indique ces choses, aujourd'hui, que très sommairement : j'y reviendrai demain). La chenille aspire pourtant à la lumière, aussi irrésistiblement que le papillon. Celui-ci se jette dans la flamme, disparaît dans l'élément physique du feu. La chenille, elle aussi, cherche la flamme solaire, mais ne pouvant se jeter dans le soleil, l'anéantissement dans la lumière et dans la chaleur reste chez elle un phénomène spirituel. C'est spirituellement que s'exerce sur elle le pouvoir du soleil. Elle rampe dans la direction du rayon solaire et s'en laisse guider, tout le jour durant. Le mouvement est ralenti, mais il est de même nature que celui du papillon se jetant dans la flamme. Le papillon sacrifie à la lumière tout ce qu'il possède de substance terrestre. La chenille, elle aussi, mais plus lentement, sacrifie à la lumière la substance terrestre qui la constitue : elle file, pendant le jour, une soie ténue ; elle s'arrête pendant la nuit ; elle reprend son travail à l'aube, et s'entoure ainsi d'un cocon. Ces légers fils de soie qui forment le cocon, c'est toute la substance de la chenille, entraînée dans un flux de lumière. Devenu chrysalide, le petit animal s'est entièrement entouré des rayons solaires qu'il a matérialisés au prix de sa propre substance. Le papillon flambait en une seconde dans le feu physique, la chenille s'est consacrée au feu spirituel. Elle a filé sa soie dans le sens précis des rayons de soleil. Regardez un cocon : c'est de la lumière solaire condensée, et cette lumière n'a pu prendre corps que grâce à l'holocauste de la fileuse elle-même. Dans ce fil merveilleux qui circonscrit mille fois l'intérieur du cocon, la lumière extérieure a été, pour ainsi dire, captée. Souvenez-vous de ce que j'ai dit dans mes conférences sur les Mystères des Druides. L'élément invisible de la lumière solaire, qui pénètre dans le cromlech, c'est cela qui s'intériorise dans le cocon. Le soleil a d'abord exercé sur la chenille une action physique, l'incitant à filer son cocon. Ensuite, il agit spirituellement à l'intérieur du cocon, sur l'animal lui-même et il le métamorphose en papillon. Le papillon se libère, et le cycle recommence.



Tous ces phénomènes se retrouvent chez l'oiseau, mais à l'état abrégé, résumé. Considérons la ponte et l'éclosion de l'œuf d'oiseau. Par un processus biologique particulier, la coquille calcaire de l'œuf se forme à l'intérieur de la mère. La substance physique du calcaire est utilisée ici par les forces du soleil. La formation d'une coquille calcaire autour de l'œuf d'oiseau reproduit le cycle de métamorphose de la chenille en chrysalide et en papillon, mais il y a raccourcissement dans le temps, et par suite, toute l'évolution embryonnaire est différente.

Que perçoit-on lorsqu'on observe ces phases du point de vue astral ? L'oiseau, nous le savons, est le reflet de la tête humaine, qui engendre les pensées. Le papillon, lui aussi, habite les airs, mais son développement a été extraordinairement complexe. Il est pour ainsi dire un prolongement indéfini des activités de la tête. Ce sont les activités de la tête, étendues sans limites à tout l'organisme de l'homme. Son évolution est donc sans ressemblance réelle avec celle de l'oiseau.

Examinons de plus près ce rapport éthérique entre la tête et la formation d'un œuf d'oiseau. Si l'homme n'avait que les activités de la tête, il ne pourrait concevoir que des pensées instantanées et fugaces. Jamais elles ne pénétreraient assez profondément en lui pour saisir son être tout entier et pour en ressurgir plus tard sous forme de souvenirs.

Or, considérons nos pensées instantanées, telles qu'elles se produisent sous les incitations du monde extérieur, et levons ensuite les yeux vers l'aigle. Les plumes de l'aigle sont des pensées matérialisées, mais des pensées instantanées, fugitives. Que sont donc les souvenirs ? Leur genèse est extrêmement compliquée. Elle correspond à un phénomène spirituel qui se déroule au fond de nous-

mêmes, et qui rappelle la formation de l'œuf. Sur le plan éthérique, c'est l'homologue de l'éclosion de la chenille, et sur le plan astral, c'est l'homologue de son enveloppement en un cocon, de sa métamorphose en chrysalide. Une perception que nous avons et qui dépose en nous le germe d'un souvenir, c'est la même chose qu'un papillon qui pond un œuf. Ce qui suit ressemble à l'enveloppement de la chrysalide. Le corps éthérique offre un peu de sa vie, en holocauste, à la lumière spirituelle. Il enveloppe le germe de souvenir d'un réseau astral infiniment subtil, d'une sorte de cocon. A son heure, comme un papillon qui sort de sa chrysalide, le souvenir s'en dégage, s'en échappe.

Nous trouvons donc, dans les plumes de l'oiseau, l'image de nos pensées instantanées, et dans les ailes diaprées du papillon, l'image de nos pensées-souvenirs.

Ces contemplations nous font sentir à quel point les êtres qui peuplent la nature nous sont apparentés. Pensons-nous ? Voici, dans l'oiseau qui vole, tout un monde de pensées. Nous souvenons-nous ? Voici, dans le papillon chatoyant, tout un monde de souvenirs. L'homme est bien un microcosme. Tout ce qui existe au dedans de nous, pensées, sentiments, volonté, mémoire, tout cela possède une seconde face, une face macrocosmique, tout cela se retrouve aux divers échelons des règnes naturels.

Voilà ce qu'on appelle « plonger le regard de l'esprit dans les réalités vivantes de l'univers ». La pure intellectualité, la logique, ne peut rien en saisir. Car, au nom de la logique, on peut imposer aux faits les interprétations les plus contradictoires. Pour illustrer ceci, laissez-moi vous dire un petit apologue.

Dans la tribu nègre des Felatas, on raconte ce qui suit : Un jour, un lion, un loup et une hyène s'associèrent pour aller à la chasse. Ils rencontrèrent une antilope qui fut promptement massacrée. Les trois carnassiers étaient très bons amis. Il s'agissait à présent de partager fraternellement la proie commune. Le lion dit à la hyène : « A toi de partager ! ». Or, la hyène avait sa logique à elle, et cette logique de hyène, qui préfère la proie morte à la proie vivante, s'inspirait de la lâcheté plus que du courage. Elle dit : « Partageons l'antilope en trois parties égales : une pour toi, Lion ; une autre pour le Loup ; et une autre pour moi ». Ce genre de logique ne plut pas au lion. Il se jeta sur la hyène et la tua. Puis, il se tourna vers le loup : « A toi de partager, mon cher loup. Comment vas-tu t'y prendre ? » C'est bien simple, répondit le loup. Chacun de nous

ne peut plus recevoir la même part du butin que tout à l'heure. Puisque tu nous a délivrés de la présence de la hyène, ô lion, tu recevras le premier tiers. Le second tiers, tu l'aurais reçu en tout cas, selon le compte fait par la hyène. Et quant au troisième tiers, il te revient de droit, car tu es le plus sage et le plus hardi d'entre les animaux ». Tel fut le partage du loup. Le lion lui demanda : « Qui t'a appris à partager si bien ? » — « C'est la hyène », répondit le loup. Cette logique donna satisfaction au lion, qui dévora les trois parts, mais ne dévora pas le loup.

Voyez-vous, l'intellect, la logique, le don du calcul étaient bien les mêmes chez la hyène que chez le loup. Mais leur application de ces facultés à la réalité des choses différa profondément, et il en résulta pour chacun de ces animaux un sort particulier. Il en est ainsi de toutes les abstractions. On peut tout en faire, selon la manière dont on les utilise. Dépassons donc les abstractions et trouvons, par une vue directe, les correspondances qui relient l'homme, — ce microcosme — au macrocosme. Il ne faut pas se borner à raisonner logiquement, il faut mettre en œuvre des forces supérieures à la logique, franchir le stade de l'intellectualisme, et accéder à une intuition artistique.

Faire de cette intuition artistique un principe de connaissance, cela seul permet de saisir, dans la nature, l'élément vraiment humain qui l'apparente à nous.

II

Nous avons étudié hier les rapports qui existent entre ce que j'appellerai les animaux des hauteurs, représentés par l'Aigle, les animaux de la région intermédiaire, représentés par le Lion, et les animaux des profondeurs terrestres, Vache ou Taureau. Nous allons aujourd'hui considérer la correspondance qui relie l'homme à l'univers en partant de sa relation formelle interne avec ces trois types animaux.

Portons nos regards vers ces régions supérieures d'où l'Aigle tire les forces particulières qui font de lui une organisation « tête ». Cet Aigle est redevable de sa nature propre à l'atmosphère baignée de lumière solaire. Je vous ai dit hier que c'est à cette atmosphère ensoleillée qu'il doit la formation de son plumage. Cet animal possède son être propre au-dedans de lui. Mais ce que le monde extérieur lui donne s'incarne dans son plumage. Et lorsque les effets de cet air illuminé de soleil ne sont plus apportés à un être de l'extérieur, comme c'est le cas pour l'Aigle, mais sont suscités à l'intérieur de cet être (c'est ce qui se produit dans le système nerveux de l'homme), alors surgissent, je vous l'ai dit, les pensées, les pensées instantanées et fugaces.

Et maintenant, enrichis de tout ce que nous offre une telle conception, levons les yeux vers les hauteurs, vers l'atmosphère paisible et les torrents de lumière solaire. Dans le cas qui nous occupe, nous ne saurions tenir compte du seul Soleil. Car le soleil reçoit sa force du fait qu'il est en relation avec les diverses régions de l'univers. L'homme a exprimé les lois de cette relation par la connaissance du Zodiaque, mot qui signifie exactement « Cercle des animaux ». Lorsque le rayonnement solaire descend vers la terre, sous la constellation du Lion, ou celle de la Balance, ou celle du Scorpion, ce

rayonnement prend, à chaque fois, pour la terre, un sens tout différent. Mais d'autres modifications, tout aussi importantes, se font également sentir, suivant que l'influence des planètes de notre système renforce ou affaiblit l'action solaire. Des relations spéciales unissent donc le soleil aux planètes, et ces relations diffèrent selon qu'il s'agit des planètes dites « extérieures » (Mars, Jupiter et Saturne) ou des planètes dites « intérieures » (Mercure, Vénus et Lune).

Utilisons ces notions pour comprendre l'organisation de l'Aigle. Nous devrons considérer surtout les changements d'intensité que subissent les forces solaires par l'intervention de Saturne, de Jupiter et de Mars. Ce n'est pas au hasard que la tradition a fait de l'Aigle l'oiseau de Jupiter ; Jupiter est ici le représentant des planètes extérieures. Pour dessiner schématiquement ce dont il est question, traçons trois cercles concentriques représentant les sphères respectives où règnent dans le cosmos Saturne, Jupiter et Mars.

Représentons ces trois sphères, — et ajoutons-y la sphère solaire. — Nous trouvons alors, à la périphérie de notre système planétaire, une aire où s'unissent les activités combinées du Soleil, de Mars, de Jupiter et de Saturne.

Et lorsque nous voyons un aigle décrire ses orbes majestueuses dans le ciel, nous sommes en droit d'émettre cette vérité profonde : Ce sont les forces combinées du Soleil, de Mars, de Jupiter et de Saturne qui ruissellent à travers les airs et qui vivent dans cette forme ailée. Les mêmes forces vivent aussi dans la tête de l'homme. Et si nous replaçons l'homme, à présent, dans ses véritables conditions spirituelles d'existence, — (car sur terre, on peut dire qu'il n'existe qu'à l'état de miniature de lui-même) — si nous lui rendons dans l'univers ses véritables proportions, nous sommes amenés à placer sa tête dans cette sphère cosmique qui est celle de l'aigle.

Ainsi, il faut se représenter l'homme comme étant situé — quant à sa tête — dans la *sphère de l'aigle*. Et par là nous avons caractérisé ce qui, dans l'homme, appartient aux forces des *hauteurs*.

Le Lion, par contre, est le type animal solaire ; il est l'animal en lequel le soleil déploie le mieux ses forces propres. Le lion prospère lorsque les planètes situées au-dessus du soleil, et les planètes situées au-dessous, se trouvent dans une telle configuration que leurs influences sur le soleil lui-même s'en trouvent presque annulées. Alors se produit cette chose étrange que je vous ai décrite hier. Les

forces du soleil elles-mêmes, traversant les airs, réalisent chez le lion un appareil respiratoire dont les rythmes sont en parfait équilibre avec ceux de la circulation, — ceci, non pas selon des lois arithmétiques, mais selon la dynamique intime de ces fonctions. Les deux rythmes s'équilibrent magnifiquement. La respiration sert de modérateur à la circulation, et la circulation sert d'excitateur à la respiration. Je vous ai déjà fait remarquer que, dans la forme même du mufle du lion, on trouve une expression fort belle de cette polarité. On la trouve également dans le regard si étrange de cet animal, regard tantôt tourné paisiblement vers le dedans, tantôt fixant avec audace l'extérieur.

Tout ce qui vit dans ce regard existe dans l'organisme rythmique de l'homme, relié aux autres éléments de la nature humaine.

Si nous nous reportons à présent à la sphère d'activité du soleil, nous nous représenterons l'homme comme étant inséré dans cette sphère solaire par la région du cœur et des poumons ; nous aurons caractérisé ainsi l'élément-lion de la nature humaine.

Passons maintenant aux planètes intérieures, c'est-à-dire aux planètes les plus rapprochées de la terre ; nous rencontrons en premier lieu la sphère de Mercure, à laquelle l'homme participe certes par ses échanges organiques, mais par ce que ces échanges ont de plus subtil, et de plus fluide : la transformation des matières alimentaires en lymphe et en liquides analogues, qui se déversent ensuite dans le courant sanguin.

En poursuivant notre course, nous entrons dans la sphère d'action de Vénus. Nous arrivons alors à des éléments moins subtils des échanges vitaux : la première métamorphose des matières alimentaires ingérées par l'estomac. Puis vient la sphère de la Lune (l'ordre que je suis sur mon dessin est celui de l'astronomie moderne ; j'aurais pu en suivre un autre). La sphère de la Lune commande à des activités spéciales qui font aussi partie du système des échanges vitaux, mais sont directement soumises à l'influence lunaire.

C'est ainsi que l'homme se trouve inséré dans l'ensemble de l'univers. Mais lorsqu'on s'arrête aux influences cosmiques qui émanent du soleil, en interférence avec celles de Mercure, de Vénus et de la Lune, on entre dans le domaine où se trouvent les forces qui animent le type animal de la vache, tel que nous l'avons caractérisé dans la précédente conférence.

Cela, le soleil ne peut le faire à lui seul, il faut que ses forces soient amenées jusqu'à la terre par celles des planètes les plus pro-

ches de ce globe. Toutes ces forces, agissant de concert, ne se bornent pas à imprégner l'atmosphère, elles pénètrent au-dessous de la surface de la terre, et y deviennent des forces souterraines qui, ensuite, vont se réfléchir au dehors. Tel est ce qui se manifeste physiquement dans l'organisme de la Vache. La Vache est le type animal qui représente la digestion. Mais, en même temps, elle est l'être chez lequel le processus de la digestion devient le plus fidèle reflet terrestre des faits suprasensibles. Car ce processus est pénétré d'une astralité magnifique, et il réfléchit lumineusement le cosmos tout entier. Tout un monde est contenu dans l'organisme astral de la vache, je l'ai déjà dit hier, mais c'est un monde alourdi par la pesanteur terrestre et adapté à ses lois. Songez que la vache est obligée d'absorber tous les jours environ 1/8 de son poids. L'homme peut se contenter d'absorber quotidiennement 1/40 de son poids sans que sa santé en souffre. Mais la vache a besoin de la pesanteur terrestre pour que son organisme se développe pleinement. Tout en elle est orienté vers la masse matérielle. Il faut qu'un huitième de son poids soit renouvelé chaque jour ; cet échange unit étroitement à la terre les substances dont elle est constituée. Et, néanmoins, elle est par son corps astral un reflet des hauteurs, du Cosmos.

Ceci explique que la vache soit, pour l'adepte de la religion hindoue, l'objet d'une si grande vénération. Il peut se dire : « La vache vit ici-bas, sur la terre, et en vivant ici-bas, au sein de la matière et de la pesanteur, elle y édifie un monde supra-terrestre ».

Pour lui, il est absolument vrai que la nature humaine trouve son juste équilibre dans l'harmonie des trois activités cosmiques dont nous venons de parler : Aigle, Lion, Vache.

Toutefois, le développement général de notre monde nous a amenés en face d'un danger qui caractérise tout spécialement notre époque : des tendances particulières cherchent à se réaliser séparément dans l'homme. Depuis les quatorzième et quinzième siècles, jusqu'à nos jours, ce péril a été grandissant de plus en plus ; c'est la marche même de l'évolution.

L'activité de l'Aigle a tenté de s'emparer de la tête humaine d'une façon trop étroite ; l'activité du Lion a tenté de distraire de l'ensemble les rythmes humains, et l'activité de la Vache a tenté de saisir les échanges vitaux de l'organisme, ainsi que toute la civilisation humaine.

Telle est la signature de notre époque. L'homme, par un certain jeu des forces cosmiques, se scinde de plus en plus en trois élé-

ments, et chaque élément manifeste une tendance à annuler les deux autres. Dans la subconscience de l'homme se fait entendre, précisément de nos jours, un appel qui exerce une grande force tentatrice, parce qu'il possède une certaine beauté. L'homme ne le perçoit pas dans les régions supérieures de sa conscience ; mais dans sa subconscience retentissent trois appels qui voudraient, chacun, capter son attention sans partage. Je pourrais dire que c'est là le mystère du temps présent. Le premier appel émane de la région de l'aigle, de ce qui fait de l'aigle ce qu'il est, de ce qui donne à l'aigle son plumage, de l'astralité qui l'environne dans son vol. C'est l'essence de l'aigle qui devient perceptible ; et voici l'appel tentateur qui résonne dans la subconscience de l'homme.

L'Aigle dit :

Apprends à connaître ma nature !
Je te donnerai la puissance
De créer un monde en ta propre tête.

C'est là l'appel des hauteurs, qui cherche de nos jours, à spécialiser les hommes au détriment de leur harmonie extérieure.

Il y a un second appel tentateur. C'est celui qui émane de la région moyenne, où les forces cosmiques façonnent le type-lion, où les influences concordantes du soleil et de l'air réalisent cet équilibre des rythmes respiratoires et circulatoires, dont nous avons parlé, et qui constituent la nature-lion. Cet appel vibre dans l'air en accord avec la nature-lion, et cherche de nos jours à spécialiser le système rythmique de l'homme.

Le Lion dit :

Apprends à connaître ma nature !
Je confère la puissance
De donner corps à l'univers
Dans l'éclat trompeur de l'atmosphère.

Ces voix, qui sollicitent constamment l'attention subconsciente de l'homme, ont plus d'action qu'on ne croit. Certains types humains sont tout particulièrement susceptibles d'accueillir ces suggestions. Par exemple, tout ce qui habite l'Ouest est réceptif à l'appel de la région aigle, et risque d'en être détourné, séduit. La civilisation américaine, en particulier, est exposée, par la nature des individus qui la composent, à se laisser égarer par cet appel tentateur. Quant à la civilisation européenne, qui renferme encore nombre de vestiges

de la culture antique, — songez, par exemple, à cette aspiration intérieure qui poussa Gœthe à entreprendre son voyage en Italie, parce qu'il lui semblait qu'il y trouverait la libération de son être, — cette civilisation est plus particulièrement exposée au danger qui résulte de l'appel du Lion.

Les civilisations de l'Est, enfin, sont exposées plus que tout à se laisser détourner et spécialiser dans le sens de l'organisme-vache. Et de même que les deux autres types-animaux cosmiques font entendre, du fond de l'univers, des appels, de même l'on perçoit, montant des profondeurs du sol, comme un grondement et un sourd meuglement, l'appel de cette pesanteur matérielle qui domine la vache. La chose est réellement telle que je l'ai décrite hier : on voit un troupeau repu se reposant sur la prairie, dans un curieux état d'abandon à la pesanteur terrestre ; les formes des animaux expriment cet asservissement à la pesanteur, cette obligation d'échanger chaque jour avec la terre un huitième du poids de leur corps. Il s'y ajoute autre chose : des profondeurs souterraines, régies par les forces du Soleil, de Mercure, de Vénus et de la Lune, et d'où surgissent les forces élémentaires qui vivifient l'organisme-vache, l'on entend monter un grondement puissant, élémentaire, qui pénètre tout le troupeau.

La Vache dit :

Apprends à connaître ma nature !
Je te donnerai la puissance
D'arracher à l'univers
Poids, Nombre et Mesure.

C'est l'Orient qui est le plus exposé à cet appel tentateur. C'est-à-dire que l'Orient, qui a gardé l'antique vénération de la vache, est exposé, en premier lieu, à ces influences. Mais si cet appel devait irrésistiblement s'emparer de l'humanité et y triompher, alors l'Orient deviendrait un obstacle au progrès des pays du Centre et de l'Occident ; la civilisation orientale apporterait au monde la ruine et la décadence. Les forces terrestres, élémentaires, que nous avons caractérisées plus haut, agiraient de manière unilatérale sur la civilisation mondiale. Et qu'en résulterait-il ?

Il arriverait ceci : Au cours de ces derniers siècles, nous avons acquis sur cette terre une technique avancée, dépendant entièrement de la science extérieure. Nous avons acquis une vie technique extérieure. Dans tous les domaines, cette technique est merveilleuse. Les

forces de la nature s'y retrouvent, mais sous une forme dont la vie s'est retirée. Ce qui importe dans cette mise en œuvre des forces de la nature, fondement de notre civilisation, ce sont justement les notions de Poids, de Nombre et de Mesure.

Peser, compter, mesurer, tel est l'idéal du savant de laboratoire et du technicien moderne, de tous ceux enfin qui font de la science extérieure le but de leurs efforts. Nous en sommes arrivés à un tel point qu'un mathématicien éminent de l'heure actuelle, se posant cette question : « Qu'est ce qui nous garantit la réalité de l'être ? » y répond comme suit : « La réalité en soi, c'est tout ce qui est susceptible d'être mesuré. Ce qu'on ne peut pas mesurer, cela n'est pas réel ». (Vous savez bien que les philosophes de tous les temps se sont demandé : qu'est-ce qui est véritablement réel ?) On voit donc apparaître ici cet idéal particulier, qui est de considérer l'être comme une chose qu'il faut absolument faire entrer dans le laboratoire, une chose qu'il faut peser, mesurer et compter. Et c'est des résultats de ces pesées, de ces mesures, et de ces calculs, que l'on constitue ce qu'on admet être la Science, laquelle Science trouve aussitôt ses applications pratiques et se prolonge ainsi dans la Technique. Nombre, Mesure et Poids, tels sont les mots d'ordre selon lesquels s'oriente toute notre civilisation moderne.

Or, tant que les hommes n'emploient que leur intellect à compter, mesurer et peser, le mal n'est pas très grand. Les hommes, certes, sont pleins d'intelligence, mais ils sont bien loin d'être aussi intelligents que l'univers. Il n'arrivera donc rien de bien grave tant que les hommes ne feront que tourner autour de l'univers, en dilettantes armés de leurs mesures, de leurs pesées et de leurs calculs. Mais s'il arrivait que la civilisation actuelle se transformât en civilisation initiatique, et qu'elle en restât néanmoins à cette conception, alors le péril serait immense. C'est ce qui pourrait se produire si la civilisation de l'Occident, mise entièrement sous le signe « Poids, Nombre et Mesure », se trouvait envahie par des connaissances venues de l'Orient, où la science initiatique peut approfondir le mystère spirituel qui est à la base de l'organisme-vache. La science occidentale se transformerait alors en une sorte d'initiation basée sur l'astralité de la vache. Car, pénétrer dans les secrets de cette organisation, comprendre ce que signifie ce huitième de matières alimentaires, chargé de poids terrestre, c'est-à-dire de tout ce qu'on peut peser, mesurer et compter, apprendre quelle est la force spirituelle qui organise cette matière pesante au sein de la vache, con-

templer cet animal couché sur la prairie, au moment où le labeur de la digestion fait d'elle un magnifique reflet astral du cosmos, — tout cela, c'est apprendre à composer les données de la Balance, de l'Aune et du Calcul en un système prodigieusement puissant, capable de l'emporter sur tout le reste de la civilisation, et d'octroyer à notre planète une civilisation nouvelle devant laquelle tout ce qui n'est pas susceptible d'être pesé, compté, mesuré, devra infailliblement disparaître.

Et quels seraient les résultats de cette science initiatique de la vache ? — Il y a là une question de la plus haute gravité, un problème d'une portée terrible.

La façon dont les machines sont construites est aussi variée que le sont les machines elles-mêmes. Cependant, il existe une tendance générale qui est la suivante : les machines primitives, encore imparfaites, se transforment graduellement en machines basées sur les oscillations. On arrive à un machinisme dans lequel il y a toujours quelque chose qui oscille, qui vibre, et l'effet cherché est obtenu par la périodicité des vibrations. Tout, actuellement, se résume en une recherche de mécanismes de ce genre. Mais, lorsqu'on pourra construire ces machines à l'aide des données que fournit l'assimilation de la vache et la répartition des substances à travers son organisme, alors, à leurs oscillations qui couvriront tout le globe terrestre, à ces vibrations émanées des mécanismes, se mêlera la vibration correspondante provenant, non plus de la terre, mais de ce qui est au-dessus de la terre : notre système planétaire sera obligé de vibrer en accord avec la terre, comme vibre une corde d'une longueur donnée lorsqu'on en attaque une autre, de même longueur, dans le même espace clos.

Telle est la loi des vibrations synchrones. Elle se réaliserait si l'appel tentateur de la « nature-vache » séduisait l'Orient, y trouvant la force persuasive qui lui permettrait de pénétrer la culture mécaniste et essentiellement privée d'esprit qui règne dans l'Europe centrale et dans l'Occident. Il en résulterait sur la terre un système mécanique absolument à l'unisson du système mécanique de l'univers. Alors serait éliminé à jamais, de la civilisation humaine, tout ce qui est action de l'air, action des astres. Ce que l'homme éprouve, par exemple, au cours des saisons, ce qu'il ressent lorsqu'il participe à la vie jaillissante du printemps ou à l'assoupissement de l'automne, cela perdrait toute beauté, toute signification. La civilisation humaine ne résonnerait plus que du cliquetis et de la vibration des

machines, et l'on entendrait l'écho de ce bruit, renvoyé du fond du cosmos, en réponse à une terre entièrement mécanisée.

Une partie de ce qui existe à l'heure actuelle, une partie de notre civilisation, est déjà sur le chemin de cette effrayante déchéance.

Et maintenant, réfléchissez à ce qu'il adviendrait si les contrées du Centre étaient séduites par l'appel de la nature-lion. Le danger ne serait pas analogue à celui que je viens de signaler, car la mécanique disparaîtrait graduellement du sol terrestre. La civilisation ne deviendrait pas quelque chose de mécanique, mais l'homme s'adonnerait d'une manière exclusive à l'influence de ce qui vit dans le vent, dans les intempéries, dans le cours des saisons. L'homme serait entraîné par le cours des saisons, et, par là, entièrement soumis aux fluctuations de ses propres rythmes circulatoires et respiratoires ; il donnerait toute l'importance à la part involontaire de sa vie. Il développerait surtout l'activité vitale du thorax, de la poitrine. Or, la civilisation terrestre prendrait alors un tel caractère d'égoïsme que chaque individu ne vivrait plus que pour lui-même, et n'aurait plus d'autre souci que le bien-être du moment présent. Voilà à quel péril est exposée la civilisation des pays du Centre, et il peut parfaitement arriver que ce genre d'évolution menace en effet, à partir du Centre, l'ensemble de la civilisation terrestre.

Et si l'appel de l'Aigle se faisait entendre de l'Occident, le spécialisant dans ses conceptions et dans sa mentalité, et lui permettant d'en submerger la terre entière, alors naîtrait dans l'humanité une aspiration puissante à s'unir directement avec le monde suprasensible, cela par les moyens qui existaient autrefois, au début de l'évolution terrestre, au commencement de la terre. L'homme éprouverait l'impérieux désir de sacrifier, de supprimer et d'éteindre les acquisitions de son Moi : la liberté et l'indépendance. On en viendrait alors à vivre entièrement plongé dans cet élément de volonté inconsciente qui est la vie des dieux ressurgissant dans nos muscles, nos nerfs, etc... Ce serait le retour aux états ancestraux et primitifs de la clairvoyance. L'homme chercherait alors à se libérer de la terre, en retournant en arrière, par une répétition des commencements.

Je dois ajouter que, pour le regard du clairvoyant, ces choses sont encore confirmées par le message silencieux et continuel qui émane de la vache. L'image de la vache sur le pâturage est comme une voix qui lui dit : « Ne lève pas les yeux vers les hauteurs. Regarde, toute puissance vient de la terre. Acquiers la science des forces ter-

restres et tu seras maître de la terre. Tu rendras durable ce que tu y as édifié » — Oui, si l'homme cède à cet insinuant appel, le danger que j'ai signalé, la mécanisation de la civilisation terrestre, ne pourra être écarté. Car l'astralité qui réside dans les processus digestifs du ruminant a la vertu de rendre tout durable, d'éterniser le présent. La force qui émane du lion ne cherche pas à rendre le présent durable, mais au contraire, aussi fugace que possible, faisant du cours des saisons un jeu qui s'écoule et se renouvelle sans cesse, qui s'évapore en vent et en pluie, en rayons de soleil et en nuées. La civilisation elle-même prendrait alors ce caractère fluide et changeant.

L'aigle, lorsqu'on le voit planer à travers les airs, porte inscrits sur son plumage les souvenirs du début de l'évolution terrestre. Il a gardé dans son plumage les forces qui ont agi, à cette époque, du haut du ciel. On dirait que chaque aigle nous indique l'âge millénaire de la terre, et cependant il n'effleure jamais physiquement le sol terrestre, sauf pour saisir sa proie, et encore n'est-ce pas pour satisfaire à une loi de son être individuel. C'est lorsqu'il plane dans les airs qu'il satisfait à sa loi propre ; le destin de la terre ne lui importe pas ; il puise sa joie et son exaltation dans les forces de l'air; il va même jusqu'à mépriser la vie terrestre, et il ne veut vivre que dans l'élément aérien dont la terre vivait elle-même à l'origine, alors qu'elle ne pouvait porter encore le nom de « terre », mais que les souffles célestes la pénétraient de toutes parts. L'aigle a été un être trop fier pour participer à l'évolution de la terre ; il s'est soustrait aux phénomènes de solidification qui ont durci la croûte terrestre, il a voulu rester en union avec les dieux des commencements.

Tel est l'enseignement que propose l'image traditionnelle des T r o i s   A n i m a u x à celui qui sait y découvrir un hiéroglyphe grandiose, gravé dans l'univers et renfermant le mot de son énigme. Car, au fond, toute chose en ce monde est un signe pour celui qui sait la déchiffrer. Lire cette écriture secrète, c'est comprendre les secrets de l'univers.

C'est une chose bien profonde que de pouvoir se dire : Ce que nous faisons là, quand nous comptons, quand nous mesurons à l'aide du décimètre, du cercle gradué, quand nous pesons avec une balance, cela ne consiste encore qu'à s'approcher de fragments séparés. Ce ne deviendra un tout que lorsque nous comprendrons l'organisation-vache dans sa spiritualité intérieure, c'est-à-dire quand nous lirons l'écriture secrète de l'univers. Cette lecture conduit à la

compréhension de l'existence du monde et de l'existence de l'homme. C'est là que réside la sagesse initiatique moderne. C'est là ce qui doit être enseigné aujourd'hui, à partir des profondeurs de la vie spirituelle.

Il est, à vrai dire, difficile aux hommes d'aujourd'hui d'être vraiment des hommes. Car j'oserai dire que l'homme se comporte actuellement, à l'égard des Trois Animaux, comme l'antilope de l'apologue que je vous ai conté hier. Ce qui veut se spécialiser et s'isoler prend une forme particulière. Le lion de la fable reste lion, mais il veut utiliser ses compagnons de brigandage. Et l'apologue remplace l'aigle par la hyène, qui vit de chair morte (la substance morte qui est engendrée dans notre cerveau et fabrique sans cesse des fragments de mort infinitésimaux). L'apologue remplace l'aigle par la hyène, avide de putréfaction, et à la place de la vache, en raison de la décadence de l'idée (cette légende est issue de la civilisation nègre), il place un loup. Ainsi, nous trouvons dans cette fable, au lieu de nos Trois Animaux, la hyène, le lion et le loup. Et nous dirons, par allusion aux appels tentateurs qui ont été décrits tout à l'heure, et à leur symbolisme cosmique, nous dirons que l'aigle descend lentement sur terre où il devient « hyène », tandis que la vache, cessant de reproduire en elle, avec une sainte patience, le cosmos tout entier, dégénère en loup dévorant.

Traduisons à présent cette légende nègre en langage civilisé. Hier, je l'ai racontée selon l'esprit des nègres : un lion, une hyène, un loup, se rendent de concert à la chasse. Une antilope est tuée. La hyène est chargée d'opérer le partage ; elle le fait selon sa logique de hyène : un tiers de la proie à chacun. Cela ne fait pas l'affaire du lion et la hyène est dévorée. Puis le lion dit au loup : A toi de partager. Le loup répond : le premier tiers est pour toi, car tu as tué la hyène et sa part te revient ; le second tiers est aussi pour toi, car il te revenait selon le compte de la hyène ; et le troisième tiers est encore pour toi, car tu es le plus sage et le plus hardi des animaux. Le lion demande : ô Loup, qui t'a appris à partager de la sorte ? — C'est la hyène, répond le loup.

La logique était la même chez le loup que chez la hyène, mais leur application de la logique à la réalité différait radicalement. L'essentiel, c'est la manière d'appliquer la logique aux réalités.

Cette fable, traduite en notre langage de civilisés modernes, est un peu différente. Notez bien que ce que je dis ici n'a trait qu'à la grande marche historique des civilisations. Je ne fais pas allusion au

problème de la « zone ». Et voici comment cet apologue peut être paraphrasé :

L'antilope a été tuée. La hyène se retire timidement et se tait ; elle n'ose pas provoquer le courroux du lion. Elle se tait et attend à l'arrière-plan. Le lion et le loup commencent à se battre avec acharnement, et ils se battent si fort et si longtemps qu'ils finissent par mourir de leurs blessures. Alors, la hyène réapparaît, et elle dévore les cadavres de l'antilope, du loup et du lion. La hyène est le symbole de l'élément de mort qui réside dans l'intellect humain. Elle est l'envers, la caricature, de la civilisation « Aigle ».

Pour peu que vous compreniez ce que je sous-entends en européanisant ainsi ce vieil apologue nègre, vous vous rendrez compte de l'importance qu'il y a, de nos jours, à bien saisir ces choses ; elles ne seront réellement comprises que si, au triple appel de l'Aigle, du Lion et de la Vache, l'homme oppose sa propre sentence, la parole qui doit être le « Schibboleth » de la force, de la pensée et de l'action des hommes :

Que je reconnaisse, ô Vache, ta force
Par le langage qu'en moi
Révèlent les étoiles !

Ce n'est pas seulement la pesanteur terrestre, ce ne sont pas seulement le Poids, le Nombre et la Mesure, ce n'est pas seulement l'organisme physique de la Vache qu'il faut savoir comprendre, c'est ce qui est incarné dans la vache. Il faut détourner le regard, avec respect, de cet organisme physique, pour le diriger vers ce que cet organisme incarne : lever le regard vers les hauteurs. Alors, la civilisation terrestre, au lieu d'être mécanisée, se pénétrera de forces spirituelles.

Et la seconde sentence est celle-ci :

Que je reconnaise, ô Lion, ta force
Par le langage que l'atmosphère fait naître en moi
Grâce aux rythmes du temps !

Remarquez « révèlent » et « fait naître ». Et la troisième sentence est la suivante :

Que je reconnaisse, ô Aigle, ta force,
Par le langage que crée en moi
La vie jaillissante de la terre !

C'est ainsi que l'homme doit opposer sa triple réponse aux appels de séparation et d'isolement que la nature lui adresse, sa triple sen-

tence qui est équilibre et harmonie. — Prends bien conscience de ce que la vache t'enseigne, mais lève aussitôt ton regard vers ce que révèle le langage des étoiles. Prends bien conscience de ce que l'aigle t'apprend, mais tourne ton regard enrichi de ce que t'a donné l'aigle, tourne-le vers le bas, vers ce qui jaillit et pousse de la terre, et vers ce qui, dans ton organisme humain, monte du bas en haut. Et prends bien conscience de ce que le lion te transmet, du vent qui souffle, de l'éclair qui zèbre la nue, du tonnerre qui gronde, du temps qui s'écoule et ordonne la vie terrestre ainsi que ta vie propre qui y est incluse. De la sorte, ton regard physique étant dirigé vers le haut, ton regard spirituel sera dirigé vers le bas, — ton regard physique étant dirigé vers le bas, ton regard spirituel sera dirigé vers le haut. Ton regard physique étant dirigé vers l'Orient, ton regard spirituel sera dirigé vers l'Occident. Lorsque l'homme sera capable d'orienter ainsi ses regards vers le haut et le bas, vers l'avant et l'arrière, de laisser se croiser le regard de l'esprit et le regard du corps, alors il pourra percevoir les vrais appels que profèrent, non plus pour l'affaiblir, mais pour le fortifier, l'aigle — dans les hauteurs, — le lion — aux quatre points de l'horizon, — la vache — à l'intérieur de la terre.

Voilà ce que l'homme doit savoir de ses relations avec l'univers, afin de devenir de plus en plus apte à œuvrer pour le bien de la civilisation terrestre, et à servir, non la descente vers la matière, mais l'ascension vers l'Esprit.

L'Aigle dit :

Apprends à connaître ma nature !
Je te donnerai la puissance
De créer un monde en ta propre tête.

Le Lion dit :

Apprends à connaître ma nature !
Je confère la puissance
De donner corps à l'univers
Dans l'éclat trompeur de l'atmosphère.

La Vache dit :

Apprends à connaître ma nature !
Je te donnerai la puissance
D'arracher à l'univers
Poids, Nombre et Mesure.

L'Homme répond :

Que je reconnaisse, ô Vache, ta force
Par le langage qu'en moi
Révèlent les étoiles !

Que je reconnaise, ô Lion, ta force
Par le langage que l'atmosphère fait naître en moi
Grâce aux rythmes du temps !

Que je reconnaisse, ô Aigle, ta force
Par le langage que crée en moi
La vie jaillissante de la terre !

III

Nous avons essayé, dans les deux premières conférences, de situer l'homme dans l'univers. Aujourd'hui, nous tenterons une considération d'ensemble. Nous vivons, sur la terre, parmi des faits et des données diverses, qui ont pour fondement la matière physique ; c'est elle qui, prenant mille formes, sert de substrat aux êtres innombrables qui composent les règnes de la nature et le corps même de l'homme. Nommons cette matière « substance physique de la terre », et comprenons sous ce vocable tout ce qui constitue la base matérielle des phénomènes terrestres. Nous pourrons, par contre, nommer « substance spirituelle » ce qui lui fait pendant dans le Cosmos ; cette « substance spirituelle » est à la fois le principe spirituel de notre âme et celui des manifestations physiques de tout l'univers.

On n'arrive pas à des précisions tant qu'on ne parle que de matière physique ou de substance physique. Nous savons le rôle éminent que jouent, dans la constitution de notre univers, les hiérarchies spirituelles. Or, ces hiérarchies supérieures ne sont pas constituées par de la substance terrestre, par de la substance physique, même en ce qui concerne ce que l'on peut appeler leur « corporéité », — mais par de la substance spirituelle. Quand nous dirigeons notre attention vers le monde terrestre, nous y trouvons de la substance physique. Quand nous la tournons vers le monde extra-terrestre, nous y trouvons de la substance spirituelle.

De nos jours, l'idée de substance spirituelle nous est devenue passablement étrangère, et lorsqu'on parle de l'homme, qui appartient pourtant au monde spirituel autant qu'au monde physique, on a tendance à se l'imaginer comme un être constitué par de la substance physique. Or, il n'en est pas ainsi. L'homme est en soi un produit

indivisible de la substance physique et de la substance spirituelle, si étroitement unies qu'il y a là un sujet d'étonnement pour celui qui débute dans l'observation de ces choses. Prenons comme exemple ce qui touche au mouvement des membres, et à la prolongation de l'activité des membres vers l'intérieur : les échanges organiques. Il est inexact de croire que, dans ces phénomènes, le rôle principal échoit à la substance physique. On ne parle judicieusement de l'être humain que lorsqu'on considère justement sa nature inférieure comme étant le fondement d'une véritable substance spirituelle. De sorte que si nous voulons esquisser un schéma de l'homme, nous le ferons comme suit.

Nous dirons : la partie inférieure de l'organisme humain est faite de substances spirituelles, — plus on remonte vers la tête, plus la substance devient physique. La tête est essentiellement formée de substance physique. Mais les jambes, si paradoxal que cela paraisse, les jambes sont essentiellement formées de substance spirituelle. En remontant du bas du corps vers le haut, nous voyons la substance spirituelle céder la place, de plus en plus, à la substance physique, et c'est la tête qui, chez l'homme, renferme le plus de cette dernière. Par contre, la substance spirituelle se déploie avec une beauté particulière dans la région de l'espace où l'homme étend soit ses jambes, soit ses bras. Telle est la réalité : il semble que pour les bras et pour les jambes, l'essentiel est d'être remplis de cette substance spirituelle ; tandis que la tête est, à vrai dire, un complexus extrêmement compact de substance physique. — Mais, dans un organisme tel que celui de l'homme, il ne suffit pas de discerner les substances, il faut également tenir compte des forces. Et ici, nous allons avoir à distinguer, de nouveau, des forces spirituelles et des forces physico-terrestres.

Nous voyons s'opérer, en ce qui concerne les forces, une inversion de ce qui a été dit au sujet des substances. Pour les membres et les échanges vitaux, la substance est spirituelle, mais les forces qui y agissent, — par exemple, dans les jambes, la pesanteur, — sont physiques. Dans la tête, au contraire, la substance est physique, mais des forces spirituelles sont en jeu. Des forces spirituelles œuvrent dans la tête, des forces purement physiques œuvrent dans les membres et les échanges vitaux. Ce n'est qu'en tenant compte de ces activités contraires que l'homme réel peut être compris. Je veux dire en distinguant le haut du corps, tête et poitrine, formés de substance physique où œuvrent des forces spirituelles (on peut dire que

les forces spirituelles les moins élevées agissent dans la respiration), et le bas du corps, formé de substance spirituelle où œuvrent des forces physiques.

Voyons de près comment ces divers éléments s'ajustent dans l'être humain. L'organisation de la tête proprement dite étend ses effets à travers tout le corps, jusqu'aux parties inférieures. Cet homme, l'homme physique, est traversé de forces spirituelles. C'est, à vrai dire, la « tête » en lui, et cela se prolonge jusqu'au bas de son corps. Et, d'autre part, l'homme spirituel en lequel travaillent des forces physiques, prolonge ses effets jusqu'à la tête. Ce qui agit en l'homme se manifeste donc par deux courants inverses qui se croisent et s'interpénètrent. Pour comprendre l'être humain, il faut le considérer comme un composé de substance physique et de substance spirituelle, animées d'un dynamisme contraire, bref, comme un assemblage de forces.

Cela a une grande importance. Car, si l'on fait abstraction des phénomènes extérieurs pour ne s'occuper que de ce qui se passe à l'intérieur de l'être humain, on voit qu'aucune irrégularité dans la répartition des substantialités, ni dans le fonctionnement des dynamismes, ne doit s'y produire.

Lorsque, par exemple, la substance physique pénètre en trop forte proportion dans ce qui doit rester pure substance spirituelle, lorsque la substance physique de la tête fait trop valoir ses droits dans les échanges organiques, l'homme se trouve bientôt atteint de maladies d'un type bien déterminé. Le secret de la guérison serait de paralyser, d'expulser du système où il s'est introduit, l'excès de substances physiques. D'autre part, lorsque le système digestif (dont le caractère particulier est une mise en œuvre de forces physiques dans de la substance spirituelle), prolonge ses effets jusqu'à la tête, de manière excessive, la tête humaine en est pour ainsi dire trop spiritualisée, et cette spiritualisation trop forte de la tête entraîne également des maladies. La tâche du véritable médecin devrait être alors d'envoyer jusqu'à la tête les effets de la nutrition, qui y neutralisent cette spiritualisation excessive.

Si réellement la vérité nous importe, et non l'apparence extérieure, nous reconnaîtrons bien vite l'intérêt capital que présente cette donnée pour l'examen de l'organisme humain, soit en état de santé, soit en état de maladie. Mais il intervient ici quelque chose d'autre. Pour la conscience normale de l'homme actuel, la constitution complexe que je viens d'exposer reste généralement ignorée. Elle ne se

fait sentir que dans la subconscience, mais là, elle est nettement présente. Elle se manifeste dans un certain sentiment que l'homme a de lui-même, de sa vie. Seule la connaissance spirituelle en donne une vue claire. Et voici comment je voudrais décrire la chose :

Celui qui a acquis la connaissance initiatique de ce mystère physique, sait que la tête a besoin de substance pour pouvoir ensuite élaborer cette substance à l'aide de forces spirituelles. Le système des membres et des échanges vitaux a besoin des forces physiques, des forces de la pesanteur, des forces de l'équilibre. Celui qui a pénétré ce mystère et contemplé spirituellement l'être humain, puis reporté ses regards sur l'existence terrestre de l'homme, celui-là s'apparaît à lui-même, en tant qu'homme, comme un débiteur insolvable vis-à-vis de la planète qui le porte. Car, pour se maintenir dans sa dignité d'être humain, l'homme a besoin de réaliser certaines conditions, et il soustrait sans cesse à la terre quelque chose qu'il ne peut lui rendre. On en vient à se dire que ce que l'homme possède de substance spirituelle, durant sa vie terrestre, est dérobé à la terre et lui fait défaut. Equitablement, cette substance devrait faire retour à la terre lorsque l'homme passe par la mort, car la terre a continuellement besoin de renouveler sa substance spirituelle. Mais cela ne se peut pas. Car l'homme serait alors empêché de poursuivre son chemin. Il faut qu'il emporte avec lui cette substance spirituelle, pour la vie qu'il va vivre au delà des portes de la mort, entre la mort et une nouvelle naissance. Il en a besoin. S'il n'avait conservé par-devers lui cette provision de substance spirituelle, il disparaîtrait, il s'évanouirait pour ainsi dire, après la mort, dans l'au-delà.

Il est obligé d'emporter la substance spirituelle qui a été l'élément de son organisme inférieur, membres et système des échanges vitaux, et c'est seulement à cette condition qu'il pourra traverser les métamorphoses qui l'attendent de l'autre côté de la mort. Par conséquent, si l'homme rendait à la terre cette substance spirituelle qu'il lui doit à vrai dire, il ne saurait parvenir jusqu'à ses incarnations futures. Mais cela n'a pas lieu. L'homme reste le débiteur éternel de la terre, et il en sera ainsi tant que notre planète en sera à la période médiane de son évolution. Vers la fin de son évolution, tout changera.

Celui qui considère la vie d'un regard spirituel n'est pas seulement exposé aux souffrances et aux chagrins, aux joies et aux bonheurs de tout le monde ; il existe des sentiments cosmiques, des souf-

frances et des joies cosmiques, qui sont inséparables de la vision du spirituel, et l'initiation ne va pas sans certaines de ces douleurs cosmiques. Par exemple, il arrive qu'on se dise : Voici, par le seul fait que je subsiste en tant qu'être humain, je deviens débiteur de la terre. Je ne peux pas m'acquitter envers elle de ce qu'en stricte probité je devrais lui restituer.

Quelque chose d'analogue se produit en ce qui concerne la substance de la tête. Durant toute la vie terrestre, des forces spirituelles sont à l'œuvre dans la substance matérielle de la tête, et cette substance devient étrangère à la terre. En effet, l'homme a dû la soustraire à la terre, cette substance qui constitue sa tête, et, pour garder son rang d'être humain, il lui faut continuellement laisser pétrir, triturer, métamorphoser cette substance par les forces spirituelles. Alors, lorsque l'homme meurt, il en résulte un grand trouble dans l'harmonie de l'organisme terrestre, car ce dernier récupère une substance qui lui est en réalité devenue étrangère.

Quand l'homme traverse les portes de la mort, abandonnant à la terre la substance physique de sa tête, spiritualisée de fond en comble par les forces qui l'ont imprégnée, les expériences spirituelles qui s'y sont déroulées, cette substance agit dans l'organisme de la terre à la manière d'un poison, d'un agent perturbateur, — et l'homme doit se dire : il serait juste que j'emportasse cette substance à travers les portes de la mort, car elle convient beaucoup mieux aux régions dans lesquelles j'entre à présent. Mail il ne le peut pas. Car, s'il le faisait, s'il emportait avec lui cette substance terrestre spiritualisée, il se créerait à lui-même un élément d'hostilité pour toute sa vie entre la mort et une nouvelle naissance. Ce serait ce qui pourrait lui arriver de plus terrible. Cet élément travaillerait contre lui sans relâche et anéantirait son évolution spirituelle dans les mondes où il vit après la mort.

Et par là aussi, on se rend débiteur de la terre. D'une part, on a pris quelque chose à la terre et on l'a rendu inutilisable pour elle; d'autre part, on ne peut pas emporter cette chose, il faut la lui laisser. Ce qu'on aurait dû lui laisser, on le lui a pris. Et ce qu'on a rendu inutilisable pour elle, on le lui laisse avec la poussière de ses os. La terre en souffre profondément.

Cette vision oppresse étrangement l'âme du voyant. Toutefois, lorsqu'on considère de plus vastes développements de l'évolution terrestre, son système tout entier, on conçoit une époque future où la terre touchera à la fin de son histoire ; et dans les stades suivants de

l'évolution humaine, Jupiter, Vénus et Vulcain, l'homme soldera cette dette, qui sera annulée.

Ainsi, l'on ne crée pas seulement du Karma par sa vie terrestre individuelle, on crée aussi du Karma cosmique par le seul fait qu'on est homme, qu'on habite la terre et qu'on soustrait des substances à la terre.

Alors, il est possible de détourner son regard de l'homme, de contempler le reste de la nature, et de voir comment par l'office d'entités cosmiques, cette dette se trouve pour ainsi dire constamment compensée. On pénètre là dans un des plus merveilleux mystères de l'existence, un mystère qui se rapporte à la plus pure essence de la sagesse de l'univers.

Quittons l'homme et tournons-nous vers ce monde des oiseaux, dont nous nous sommes déjà occupés à plusieurs reprises, et que nous avons représenté par l'aigle. En effet, nous avons pris l'aigle comme représentant du monde des oiseaux, parce qu'il est l'animal qui résume le mieux les caractères et les forces particulières de ce monde. Ce que nous avons trouvé dans l'aigle existe, à vrai dire, dans les conditions d'existence cosmique de tous les oiseaux. Je continuerai néanmoins à parler tout simplement de l'aigle. Je vous ai dit que l'aigle correspond à la tête humaine, et que les mêmes forces, qui déclenchent chez l'homme les pensées, donnent à l'aigle ses plumes. De sorte que ce qui brille dans le plumage de l'aigle, ce sont les forces aériennes inondées de soleil, de lumière.

Or l'aigle, à l'actif duquel on peut inscrire maintes dispositions farouches, a ceci de particulier qu'il conserve à l'extérieur de son épiderme, dans la conformation des plumes, tout ce que les forces aéro-solaires ont construit en lui. L'importance de ce fait se révèle à la mort de l'aigle.

Lorsque l'aigle meurt, on se rend compte de la différence qui sépare ses fonctions digestives si spéciales, pour ainsi dire superficielles, des fonctions digestives alourdies du ruminant. La vache est vraiment l'animal-digestion, mais là encore il ne s'agit que d'un type, et ce que nous disons s'étend à nombre d'animaux voisins. Dans toute cette sphère de la nature animale, la digestion s'accomplit à fond, tandis que chez tous les oiseaux, elle est superficielle, rapide. Ce n'est qu'un début de digestion, le travail n'est qu'amorcé. Et la digestion n'est pour ces animaux qu'un à-côté de l'existence.

En revanche, chez les oiseaux, tout ce qui se rapporte au plumage est élaboré lentement et avec soin. Chez certains, les moindres dé-

tails d'une plume sont ciselés avec minutie ; une plume est un véritable chef-d'œuvre. La matière que l'aigle emprunte à la terre est spiritualisée en lui par les forces d'en haut, mais il ne la détourne pas à son profit, car il n'a pas de prétention à la réincarnation, et le sort de cette matière spiritualisée qui élabore son plumage, la façon dont cette élaboration peut se prolonger dans l'au-delà, lui sont indifférents.

Lorsque l'aigle meurt et lorsque son plumage s'anéantit — (ce que je dis s'applique à tous les oiseaux) —, cette matière spiritualisée est emportée dans le monde des esprits, et s'y transforme en substance spirituelle.

Vous le voyez, il existe une étonnante relation de parenté entre notre tête et l'aigle. Mais ce que nous ne pouvons accomplir, l'aigle le peut ; il renvoie continuellement de la terre la part de sa substance physique qui a été spiritualisée par les forces d'en-haut.

C'est aussi pourquoi nous éprouvons un sentiment si particulier en contemplant le vol de l'aigle. Nous sentons qu'il est étranger à la terre, qu'il fait plutôt corps avec le ciel qu'avec la terre, bien qu'il soit relié au sol terrestre par la nécessité d'y chercher sa nourriture. Mais de quelle manière ? En pillard, en rapace, qui, d'un coup de ses ailes puissantes, la ramène en plein ciel. On pourrait dire que la proie de l'aigle est une chose qui n'a pas été prévue dans les lois banales de l'économie terrestre. Il faut qu'il la dérobe, la ravisse (d'une manière générale, toute la gent des oiseaux dérobe, ravit). Mais l'aigle nous offre une compensation à ses brigandages. Certes, il dérobe la matière dont il est formé, mais, en lui, elle est spiritualisée par les forces des régions supérieures et, après sa mort, il ramène au monde des esprits ces forces terrestres qu'il a prises et transformées. *Avec l'aigle, la matière terrestre, spiritualisée, retourne au monde spirituel.*

La vie des animaux n'est donc pas absolument terminée à leur mort. Ils ont leur rôle à jouer dans l'univers. Le vol de l'aigle n'est, à vrai dire, qu'un symbole de sa vraie existence. En tant qu'aigle physique, il vole... Mais il vole de plus belle après sa mort ! La nature-aigle, cette matière physique spiritualisée, — s'élance jusque dans le monde des esprits pour s'unir à lui.

Vous le voyez, on découvre ainsi des secrets magnifiques. Et l'on commence à comprendre le « pourquoi » de toutes ces créatures animales et autres dont nous sommes entourés. Toutes ont un sens dans l'ordre universel.

Maintenant, passons à l'autre pôle, et parlons de la vache, que l'hindouisme tient en si grande vénération. Autant l'aigle rappelle la tête humaine, autant la vache rappelle le système des échanges vitaux. Elle est l'animal-digestion, et, si paradoxal que cela puisse paraître, elle est constituée, à proprement parler, de substance spirituelle, entremêlée de matière physique éparse, cette matière physique que l'animal ingère. La substance spirituelle est là, dans la vache, et la matière physique y pénètre, y est reçue, élaborée. C'est pour accomplir aussi parfaitement que possible cette assimilation que la fonction digestive, chez la vache, s'accomplit si intégralement, si à fond. On peut dire que sous ce rapport, la vache est l'être terrestre qui réalise le plus pleinement la vie animale. La vache est toute animale. Elle apporte du cosmos jusque sur la terre, dans le domaine de la pesanteur, l'être animal, l'égoïsme animal et, si l'on peut dire, la personnalité animale.

Aucune autre bête ne présente une proportion aussi parfaite entre le poids du sang et le poids total du corps. Chez l'une, le poids du sang est en excès, chez l'autre, il n'atteint pas le poids du reste du corps, — or, le corps est lié à la pesanteur, et le sang à l'égoïté. Non pas à l'ego, que l'homme est seul à posséder, mais à l'égoïté, à l'existence individuelle. C'est également le sang qui donne aux animaux supérieurs leur rang dans l'échelle des êtres. Et l'on peut dire que la vache a résolu cette énigme de la nature : Comment doit être réglée la proportion entre le poids du sang et le poids total du corps, pour qu'un être soit aussi foncièrement animal que possible ?

Ce n'est pas en vain que les Anciens ont placé des figures d'animaux dans le Zodiaque céleste. Celui-ci est divisé en douze signes, en douze parties constituant une totalité. Les forces que le cosmos reçoit du Zodiaque prennent forme dans les animaux. Mais aucun ne s'y accorde aussi complètement que la vache.

Le poids du sang, chez la vache, est le douzième du poids total du corps. Chez l'âne, il n'en est que le vingt-troisième ; chez le chien, le dixième. Ce rapport varie selon les animaux. Chez l'homme, le sang représente le treizième du poids du corps.

Aussi la vache est parvenue à réaliser dans le domaine de la pesanteur la perfection de l'existence animale, et à y exprimer aussi parfaitement que possible une loi cosmique. Je vons l'ai dit ces jours derniers, ceci se voit à son corps astral ; elle manifeste réellement dans la sphère physique les lois d'une sphère supérieure, et cela s'exprime jusque dans les rapports des poids qui, chez elle, sont

fractionnés selon le nombre 12. Son être cosmique apparaît dans ce fait. Elle impose à la pesanteur terrestre des lois du Zodiaque. La pesanteur terrestre doit se plier à cette division, et sacrifier un douzième d'elle-même à l'égoïté. En somme, la vache incorpore dans les conditions terrestres la substance spirituelle.

Aussi, la vache qui repose sur l'herbe de la prairie, c'est de la substance spirituelle qui absorbe de la matière terrestre et se l'assimile.

Quand la vache meurt, cette substance spirituelle, mêlée à la matière terrestre, est reçue par la terre, pour le plus grand bien de l'univers, et on est vraiment en droit de dire : « O vache, tu es réellement la bête des sacrifices, la victime propitiatoire, car tu offres continuellement à la terre ce qui lui est nécessaire pour ne pas se durcir et se dessécher. Tu lui fournis sans cesse de la substance spirituelle, qui renouvelle sa vie et son activité ».

Contemplons, d'une part, la vache couchée sur la prairie, et d'autre part, l'aigle majestueux traçant ses orbes dans le ciel, — nous avons là le plus merveilleux contraste : d'une part l'aigle apportant après sa mort au monde des esprits la matière physique devenue inutilisable pour la terre (parce qu'elle a été spiritualisée). D'autre part, la vache apportant au sol terrestre, après sa mort, la substance céleste qui en renouvelle la vitalité. L'aigle restitue au monde des esprits la matière spiritualisée dont la terre ne veut plus, — la vache vivifie la terre par la force qu'elle soustrait à ce monde des esprits.

Nous avons ici un exemple des impressions saisissantes qu'éveille la science initiatique. Trop souvent, on porte sur cette science un jugement préconçu ; on pense qu'elle est intéressante à étudier, mais qu'elle ne fournit à l'esprit que des idées, des conceptions abstraites. On se remplit la tête de notions sur le supra-sensible, comme on se la remplirait de notions sur le sensible. Mais cette attitude est fausse. En pénétrant toujours plus à fond dans cette science initiatique, l'âme s'éveille à des impressions, à des sensations insoupçonnées, — bien qu'elles existent à l'état latent en tout homme. On en vient à ressentir les choses et les êtres tout autrement que par le passé. Je vais vous dépeindre une de ces impressions qui surgissent au contact des réalités initiatiques. C'est celle-ci : Si l'homme était seul sur la terre, on serait amené, après un profond examen de sa nature, à une sorte de désespoir, car il serait impossible à la terre de recevoir en temps utile ce dont elle a besoin, de se débarrasser

de la matière trop spiritualisée et de recevoir les forces spirituelles. Il y aurait alors, entre l'existence de l'homme et l'existence de la terre, un antagonisme, dont la seule pensée est extrêmement douloureuse ; elle s'exprime ainsi : Pour que l'homme soit vraiment homme sur la terre, celle-ci ne peut pas être vraiment terre. L'homme et la terre ont besoin l'un de l'autre, et pourtant, ils ne peuvent pas se soutenir mutuellement. Ce que l'un gagne, l'autre le perd. Nous n'aurions donc aucune sécurité sur ce point. Mais il existe autour de nous un milieu vivant qui permet de dire : ce que l'homme n'arrive pas à réaliser (le retour de la substance terrestre spiritualisée au monde des esprits), la race des oiseaux le réalise. Et ce que l'homme ne parvient pas à donner à la terre (la substance spirituelle), les ruminants le lui donnent.

Voyez-vous, l'univers se soude de la sorte en un tout harmonieux. Si vous ne considérez que l'homme, vous manquerez de sécurité dans vos sentiments relatifs à la vie terrestre ; mais dès que vous envisagerez ce qui entoure l'homme, cette sécurité vous sera rendue.

A présent, vous serez moins surpris de la vénération que consacre à la vache une religion aussi profondément ancrée dans les réalités spirituelles que l'est la religion hindoue. Car la vache est l'animal qui spiritualise la terre, qui donne sans cesse à la terre la substance spirituelle empruntée au cosmos. Nous pouvons vivifier cette image en nous : sous le troupeau qui broute dans la prairie, la terre frémit joyeusement, et les esprits élémentaires bondissent de joie, parce que ces animaux qui broutent leur sont une promesse ; c'est par eux qu'ils recevront l'aliment spirituel qui leur manque. Et nous pouvons encore nous dépeindre la ronde aérienne, dansante et allègre, des esprits élémentaires qui environnent l'aigle au sein des airs. Ce sont des êtres spirituels réels, et au milieu de ces êtres plane l'être physique de l'aigle, environné de son aura. Celle-ci est traversée sans cesse par les jeux fantasques des esprits de l'air et du feu qui peuplent l'atmosphère.

Et dans l'aura remarquable de la vache (qui est tellement en contradiction avec l'existence terrestre, parce qu'elle est toute cosmique), on constate tout ce qu'elle apporte d'allégresse et de gaieté à des milliers de petits esprits élémentaires qui sont prisonniers des ténèbres terrestres. Pour eux, c'est le soleil, c'est la lumière. Enfoncés qu'ils sont dans l'obscurité du sol terrestre, ils ignorent tout du soleil physique qui brille au ciel, mais ils exultent de joie à la vue de l'astralité lumineuse du bétail.

Certes, il existe une autre histoire naturelle que celle qui est imprimée dans les manuels scolaires. Car, quelle est la conclusion de l'histoire naturelle telle qu'elle est partout enseignée ?

Il vient de paraître une suite à l'ouvrage d'Albert Schweitzer dont je vous ai parlé un jour. Vous vous souvenez peut-être de mon article, publié il y a quelque temps dans le Gœthéanum (1), sur ce petit livre qui traite de la civilisation actuelle. L'introduction de ce second ouvrage est un fragment assez attristant de la production spirituelle des temps modernes. Car le premier volume conservait tout au moins une certaine force et une vue assez juste de ce qui manque à notre civilisation. Mais, ici, Schweitzer tire vanité d'être le premier à déclarer que le savoir ne donne aucun résultat satisfaisant et que pour fonder une philosophie et une morale, il faut s'adresser à autre chose qu'à la connaissance.

D'abord, on a bien souvent parlé des limites de la connaissance, et il faut être atteint — comment dire ? — d'une certaine myopie intellectuelle pour s'imaginer qu'on est le premier à propager cette erreur colossale, que tant d'autres ont émise sur les tons les plus divers.

Mais laissons ce point de côté. Ce qui nous frappe, c'est qu'un penseur aussi remarquable que Schweitzer en vienne à se dire : « Si nous voulons une philosophie et une morale, il faut que nous nous détournions du savoir, de la connaissance ; car ils ne nous en fournissent aucune. Tels qu'on les trouve dans l'enseignement officiel, ils ne permettent pas de trouver un sens à l'univers, un sens à la vie ». En effet, étant donnée la manière dont nos érudits contemplent le monde, on constatera que le vol de l'aigle, par exemple, n'a pour eux aucun sens, si ce n'est de fournir un motif à l'art héraldique... que la seule utilité de la vache est de donner du lait, etc. Et l'homme lui-même, n'étant en somme d'après eux qu'un être physique, a une utilité physique, mais aucun véritable rôle à jouer dans l'économie spirituelle de l'univers.

Il en est peut-être ainsi tant qu'on en reste là. Mais il faut accéder au spirituel, il faut apprendre ce que la science de l'initiation peut enseigner. C'est alors qu'on lui trouve un sens, à l'univers ! Ce sens se dégage de mystères magnifiques tels que la mort de l'aigle, la mort de la vache et la mort du lion. Car le lion, par l'équilibre re-

---

(1) Voir « Das Gœtheanum » (2e année, n° 47), Rudolf Steiner: « Scheinbare und wirkliche Perspektiven der Kultur ».

marquable de ses rythmes respiratoire et circulatoire, réalise en lui l'union de la substance physique et de la substance spirituelle. Son âme-groupe agit comme un régulateur, déterminant le nombre d'aigles et de vaches qui sont nécessaires dans l'économie terrestre, pour l'interaction parfaite des forces d'en-haut et des forces d'en-bas.

L'antique symbole des trois animaux : aigle, lion, vache-taureau, est le fruit d'une profonde clairvoyance instinctive. On a senti la parenté de ces trois animaux avec l'homme. On a senti que l'aigle libère l'homme des tâches que, grâce à sa tête, il ne peut mener vraiment à bien ; que la vache lui rend le même service quant au système des échanges vitaux et des membres ; et le lion, quant aux fonctions rythmiques. Ainsi, dans la vie du cosmos, l'homme et les trois animaux composent un tout.

Il faut savoir vivre dans ces correspondances cosmiques, dans ces grandes parentés universelles. Il faut apprendre quelles sont les forces qui gouvernent l'existence du monde auquel l'homme est sans cesse mêlé et qui, sans cesse, l'environne de ces courants multiples.

DEUXIEME PARTIE

Le lien intérieur entre les phénomènes et les êtres

IV

Nous venons de considérer les relations de l'homme avec la terre, l'univers, et le monde animal. Nous remettrons aux jours prochains la suite de ces considérations, et nous allons aujourd'hui passer à d'autres domaines, qui plus tard nous occuperont longuement. Qu'on me permette de rappeler tout d'abord comment est décrite dans « La Science Occulte » (1), l'évolution qu'a subie la terre au sein du cosmos. Pour suivre les phases de cette évolution, nous remontons habituellement à son point de départ, phase saturnienne des métamorphoses de la terre.

Cette phase saturnienne contenait en elle tous les germes de notre système planétaire actuel. Les planètes aujourd'hui isolées de notre système, depuis Saturne jusqu'à la Lune, étaient alors contenues dans l'ancien Saturne qui, vous le savez, ne consistait qu'en éther de chaleur ; ces corps célestes y étaient pour ainsi dire dissous. L'ancien Saturne, qui n'avait même pas atteint encore la densité de l'air, renfermait, comme en une dissolution éthérique, tout ce qui s'est isolé, tout ce qui a pris corps et s'est individualisé, par la suite, en planètes.

Nous distinguons ensuite la deuxième métamorphose de la terre, que j'ai, en résumé, appelée la phase solaire. A cette époque, la boule de feu qu'était l'ancien Saturne se transforme peu à peu en une boule d'air, en un globe d'air imprégné d'une lumière ruisselante et étincelante, que nous nommons l'ancien Soleil.

Puis nous avons une troisième métamorphose où l'on discerne, après une brève répétition des états précédents, d'une part l'élément

(1) Rudolf Steiner : « La Science Occulte ». Perrin, éditeur. Voir également sur l'apparition successive des différentes sortes d'éther : G. Waschsmuth : « Le monde éthérique ». Ed. de « La Science Spirituelle ».

solaire qui continue à entourer la Lune-Terre, d'autre part un élément périphérique, auquel appartient la planète Saturne déjà détachée de l'ensemble.

Cette phase l u n a i r e est caractérisée par la séparation qui survient entre le Soleil, d'une part, et la Lune-Terre, d'autre part. J'ai souvent expliqué que les règnes de la nature, tels que nous les connaissons aujourd'hui, n'existaient pas alors. En particulier, la terre n'était pas constituée par une masse minérale ; elle était, si l'on peut s'exprimer ainsi, semblable à de la corne ; les parties solides de nature cornée se condensaient au sein de l'élément liquide, des rochers de même nature émergeaient de la masse d'eau qui constituait cette ancienne Lune. Puis sont apparues les conditions de la quatrième phase, — ce sont les conditions terrestres actuelles. Nous avons donc tout d'abord l'ancien Saturne qui est un globe de chaleur contenant tout en dissolution, puis l'ancien Soleil, l'ancienne Lune, et, en dernier lieu, la Terre. Au cours de cette évolution, nous pouvons distinguer deux grandes périodes.

Premièrement, en allant de Saturne au Soleil, les éléments évoluent jusqu'à l'état gazeux. C'est un globe de feu qui se métamorphose, se condense en un globe d'air tout pénétré, tout étincelant de lumière. Telle est la première période.

Ensuite vient la seconde pendant laquelle la Lune commence à jouer son rôle. C'est l'activité de la Lune qui a permis l'apparition de ces roches de corne, de ces continents cornés dont j'ai parlé plus haut. Mais lors de la quatrième phase, ou Terre, la Lune se sépare du globe terrestre, devient satellite, et laisse dans la terre certaines forces. Ainsi, les forces de la pesanteur par exemple, sont essentiellement un reliquat de la Lune, du point de vue physique. La Terre ne donnerait pas naissance aux forces de la pesanteur, s'il n'était resté en son sein un vestige de la Lune qui y était primitivement mêlée. La Lune s'est libérée, et elle est devenue dans l'espace cosmique cette colonie dont je vous ai décrit, il y a peu de temps, l'aspect suprasensible. Sa substantialité diffère profondément de celle de la terre, mais elle a laissé dans la terre tout ce que l'on peut englober sous les noms de magnétisme terrestre, de pesanteur, de forces terrestres proprement dites. La première grande période de l'évolution est par essence chaude, lumineuse. La seconde grande période est lunaire, aqueuse ; elle donne naissance à l'eau dont l'apparition remonte à l'ancienne Lune ; l'eau est restée sur la Terre actuelle, où l'apparition de l'élément solide a été provoquée par les forces de la pesanteur.

Ces deux phases ou métamorphoses forment un contraste saisissant, mais il faut bien retenir que tout ce qui existait dans la première phase se retrouve dans la seconde. Ainsi, ce qui a été l'ancien globe de feu, Saturne, s'est conservé aux stades suivants, et lorsqu'aujourd'hui, en explorant les diverses régions de la terre, nous y trouvons de la chaleur, cette chaleur est le reliquat de l'ancien Saturne. Partout où nous trouvons de l'air ou des corps à l'état gazeux, ils sont le reliquat de l'ancien Soleil. Plongeons nos regards dans l'air illuminé des rayons du soleil ; si notre sentiment est pénétré de l'histoire de l'évolution terrestre, nous nous dirons : Cet air illuminé de soleil, c'est l'héritage de l'ancienne phase solaire de la terre. Si cette phase n'avait pas existé, nous ne constaterions pas aujourd'hui une aussi étroite parenté entre notre atmosphère et les rayons solaires. Parce que le Soleil a été autrefois mêlé à la terre, parce que sa lumière a brillé au sein même de notre terre, alors toute aérienne, parce que la terre a été un globe d'air qui rayonnait sa lumière propre dans le Cosmos obscur, les conditions actuelles peuvent être réalisées, et notre terre peut être environnée d'une atmosphère qui se laisse pénétrer par les rayons du soleil. Ces rayons lui sont intimement apparentés. Il ne faut pas se les représenter à la manière grossière de certains physiciens actuels, comme un bombardement d'innombrables corpuscules doués d'une vitesse prodigieuse, d'innombrables projectiles traversant les couches d'air ; non, il faut comprendre la parenté des rayons lumineux avec les couches d'air. Notre atmosphère toute entière est ce qui demeure de l'association primitive de la lumière et de l'air, qui constituait l'ancien soleil. Tous les éléments du monde actuel sont ainsi réunis les uns aux autres par des liens subtils, qui rappellent les anciennes phases de l'évolution.

A l'intérieur de notre terre actuelle se trouve donc le vestige lunaire, la lune intérieure, agent de l'état solide, fortement ancrée dans le magnétisme terrestre ; c'est grâce à cette action lunaire intérieure qu'il peut exister des corps fermes, et que les choses sont pesantes ; et c'est grâce à la pesanteur que l'élément liquide s'est condensé, donnant naissance aux solides. Ensuite, nous avons le domaine terrestre proprement dit, qui est celui de l'eau, et qui prend des formes variées ; par exemple les nappes souterraines, ou encore l'eau qui monte à l'état de brouillards, celle qui retombe en pluie, etc. Ensuite, nous avons, à la périphérie du monde terrestre, le domaine de l'air, et le tout est pénétré de l'élément-feu, vestige de l'ancien Saturne. Nous sommes donc amenés à considérer, dans notre terre actuelle, une ré-

gion périphérique qui est Saturne-Soleil, ou, si l'on veut, Soleil-Saturne. Et nous pouvons nous dire : tout ce qui réside dans l'air échauffé et illuminé, c'est Saturne-Soleil. En levant les yeux, nous apercevons un air entièrement imprégné des effets de l'ancien Saturne et de l'ancien Soleil. . .

En abaissant les yeux, au contraire, nous trouvons les vestiges des deux dernières phases terrestres : la masse, le solide, la force de gravité, la force de cohésion, et l'élément liquide.

Les deux grands chapitres de la destinée terrestre sont nettement distincts l'un de l'autre. Relisez, sur ce point « La Science Occulte », vous remarquerez qu'il y a dans l'exposé de ces choses une coupure très nette à l'instant où la phase solaire fait place à la phase lunaire. Encore de nos jours le contraste est frappant entre le monde d'en-haut, ou saturnien-solaire, et le monde d'en bas, ou lunaire-terrestre.

Le monde saturnien-solaire est en rapport avec l'air ; le monde lunaire-terrestre est en rapport avec l'eau.

Or, le regard du voyant, qui pénètre ces choses à l'aide de la science initiatique, s'attarde volontiers à contempler l'immense multiplicité du monde des insectes. Chacun peut pressentir que cette multitude légère, éphémère et scintillante descend en droite ligne du monde d'en-haut, du principe aérien, de Saturne-Soleil. Voyez le papillon : revêtu de couleurs éclatantes, il voltige dans l'air imprégné de lumière. Il est porté par les ondes de l'air. Il effleure à peine le monde d'en-bas, terrestre-lunaire. Son élément est le monde d'en-haut. Lorsqu'on prend la peine d'étudier l'évolution de ce fragile petit être, on en arrive à remonter jusqu'aux temps primordiaux de l'histoire terrestre. L'aile du papillon, qui brille de nos jours dans l'air lumineux, s'est formée, à l'état de tout premier germe, sur l'ancien Saturne, et a continué son évolution à travers l'ancien Soleil. C'est pourquoi le papillon actuel n'est qu'une créature de lumière et d'air. Le soleil ne doit qu'à lui-même le pouvoir de rayonner de la lumière. Mais il doit à Saturne, à Jupiter et à Mars, le pouvoir qu'a sa lumière de provoquer dans les substances des aspects flamboyants, scintillants. Il est impossible de comprendre la nature du papillon tant qu'on s'obstine à chercher son explication sur la terre. Les forces qui sont agissantes en lui résident là-haut, dans le Soleil, dans Jupiter, dans Mars et dans Saturne. J'ai déjà dit que, par rapport à l'homme, le papillon est le représentant cosmique de la mémoire. Si l'on étudie de plus près sa remarquable évolution, voici ce qu'on trouve : le papillon voltige, éclatant de lumière et bercé par les ondes de l'air. Puis, il pond un

œuf. Le matérialiste simpliste dit que le papillon pond un œuf, et il néglige totalement ce qui est le côté essentiel du phénomène, car la question que l'on doit se poser est celle-ci : Lorsque le papillon pond un œuf, à qui le confie-t-il ?

Faites des observations sur ce point, et vous constaterez que le papillon dépose son œuf là seulement où il est sûr que la force du soleil lui sera conservée. Car l'influence du soleil n'agit pas seulement, à la surface de la terre, quand le soleil y luit. J'ai souvent fait allusion à la coutume qu'ont les paysans d'enterrer leurs pommes de terre à une faible profondeur, pendant l'hiver, et de les recouvrir de terre. En voici la raison : la chaleur solaire, la lumière solaire de l'été restent concentrées pendant l'hiver au-dessous de la surface du sol. Les pommes de terre gèleraient si on les laissait au-dessus de la surface du sol, mais elles demeurent saines et nourrissantes lorsqu'on les dispose dans une fosse et qu'on les recouvre de terre. Car la force du soleil de l'été demeure présente dans le sol. Tout l'hiver durant, on peut l'y retrouver. Lorsqu'en décembre, par exemple, on descend à une certaine profondeur dans la terre, on y trouve les effets du soleil de juillet. En juillet, le soleil éclairait et réchauffait la surface du sol; cette chaleur et cette lumière se sont enfoncées peu à peu. Et c'est en creusant la terre à une certaine profondeur qu'on les retrouve. C'est là que le paysan dépose ses pommes de terre, dans le soleil de juillet. Le soleil n'est donc pas là seulement où le cherche une science grossièrement matérialiste, il est en bien d'autres lieux encore, et ceci est régi strictement par les lois des saisons.

Donc, le papillon ne pond son œuf que là où ce précieux germe demeurera sous l'influence du soleil. C'est s'exprimer imparfaitement que de dire : Le papillon pond son œuf dans une région quelconque de la terre. Non, il ne descend jamais jusqu'à la terre. Partout où le soleil rayonne dans le monde terrestre, le papillon trouve un berceau pour y déposer son œuf. Ainsi, toute sa vie, il reste sous l'influence du soleil et se soustrait à celle de la terre.

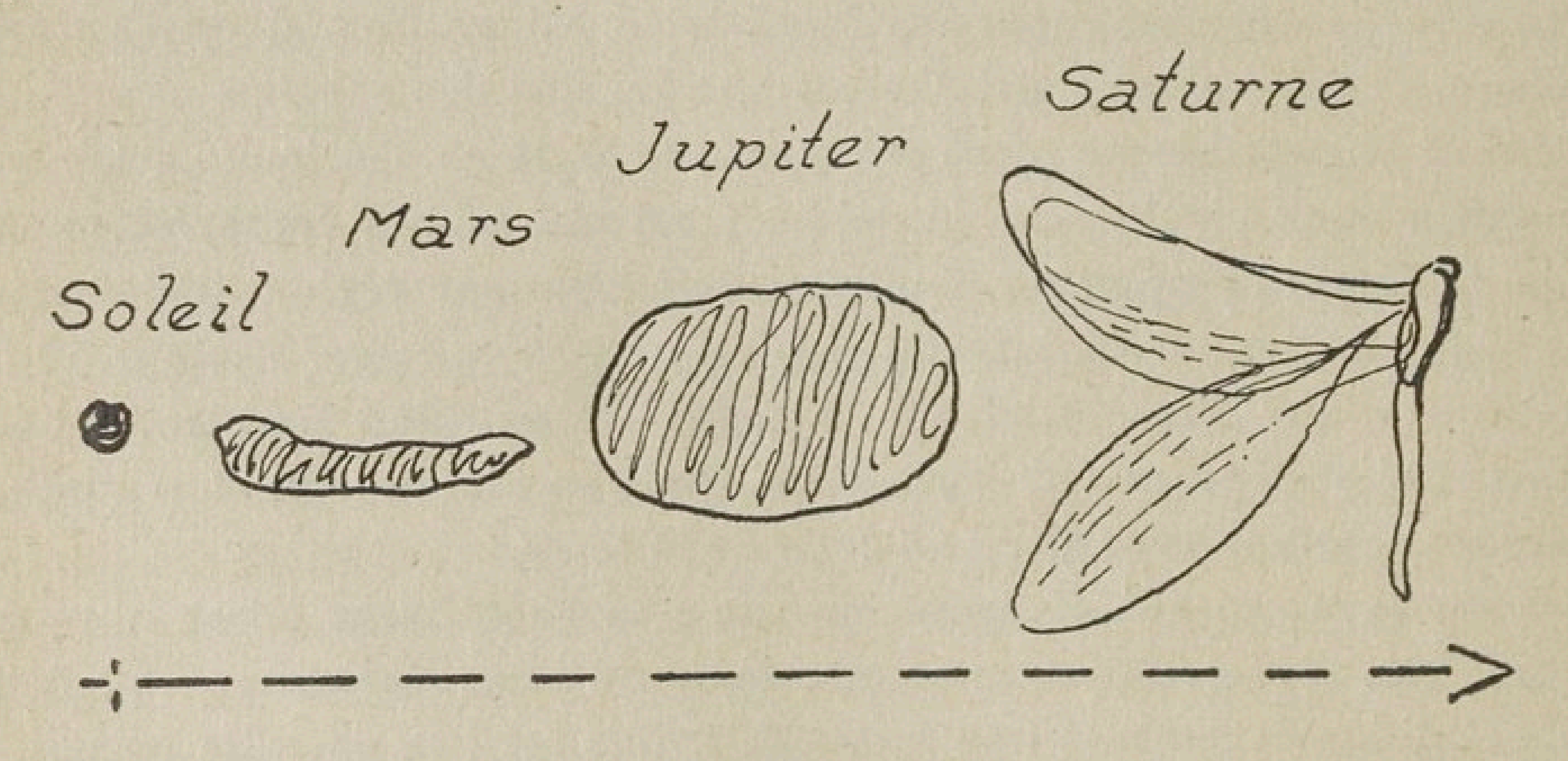
Vous savez ce qui se passe ensuite : la chenille se glisse hors de l'œuf. Elle sort de l'œuf, mais elle demeure sous l'influence du soleil. Il s'y ajoute cependant une nouvelle influence : la chenille ne pourrait ramper si l'influence de Mars n'intervenait pas.

Représentez-vous la terre, et la planète Mars gravitant autour d'elle; les influences qui émanent de Mars sont en haut, répandues partout. Il importe peu que Mars soit en un point ou en un autre, ce qui importe, c'est toute la sphère d'action de Mars, et la chenille qui se

glisse hors de l'œuf et rampe sur le sol, rampe en réalité dans la sphère de Mars.

Puis la chenille se métamorphose en chrysalide et file un cocon autour de son propre corps. Je vous ai déjà dit que c'était là un acte de donation que la chenille fait au soleil de son propre corps, et j'ai expliqué que les fils du cocon sont filés dans la direction des rayons lumineux. La chenille s'expose à l'action de la lumière, elle suit le rayon lumineux. Elle file, s'arrête quand la clarté du jour s'éteint, se remet à filer quand la clarté du jour se rallume. C'est à proprement parler de la lumière solaire qu'elle file ainsi, de la lumière pénétrée de matière. Ainsi, la soie du ver-à-soie, que l'on utilise pour faire les robes, est en réalité de la lumière solaire entremêlée à la matière physique du ver à soie. Le ver à soie fabrique cette soie avec sa propre substance, dans la direction des rayons solaires, et il en fait un cocon. Mais pour que ce travail vienne à terme, il a besoin de l'influence de Jupiter. Celle-ci doit modifier l'influence du Soleil.

Et alors, vêtu de lumière, porté par la lumière, éclôt le papillon. Il abandonne la chambre noire minuscule où la lumière, je vous l'ai dit, entrait de la même manière qu'elle entre à l'intérieur des cromlechs. J'ai décrit cela au sujet des Druides (1). Là, le soleil était sous l'influence de Saturne, et c'est seulement avec l'aide de Saturne qu'il a pu façonner la lumière et la projeter dans l'air, sous la forme splendide et multicolore du papillon.



Dessin de Rudolf Steiner

Ainsi, lorsque nous apercevons dans les airs cette multitude de

(1) Voir « Initiations Erkenntnis ». Editions du Phil. — Anthrop. Verlag, Dornach.

papillons, semblables à une mer flottante, nous pouvons nous dire : Leur troupe n'est pas une création de la terre. Elle est descendue d'en-haut. Le papillon ne descend pas plus bas que la région solaire de la terre. Le Cosmos nous fait don de cette couronne de papillons. Saturne leur donne leurs couleurs. Le Soleil leur donne la force de voler, et la lumière les soutient dans leur vol.

Nous pouvons donc considérer les papillons comme de petits êtres qui ont été pour ainsi dire envoyés sur la terre, par le soleil et par ce qui est au-delà du soleil dans notre système planétaire. Les papillons et les insectes, y compris les libellules, sont les dons de Saturne, de Jupiter, de Mars et du Soleil. La terre ne pourrait pas engendrer le moindre insecte, fût-ce une puce, sans le concours de ces planètes extérieures et du soleil. Et si celles-ci peuvent accorder à la terre ce don généreux, c'est en souvenir des deux premières phases de l'évolution terrestre.

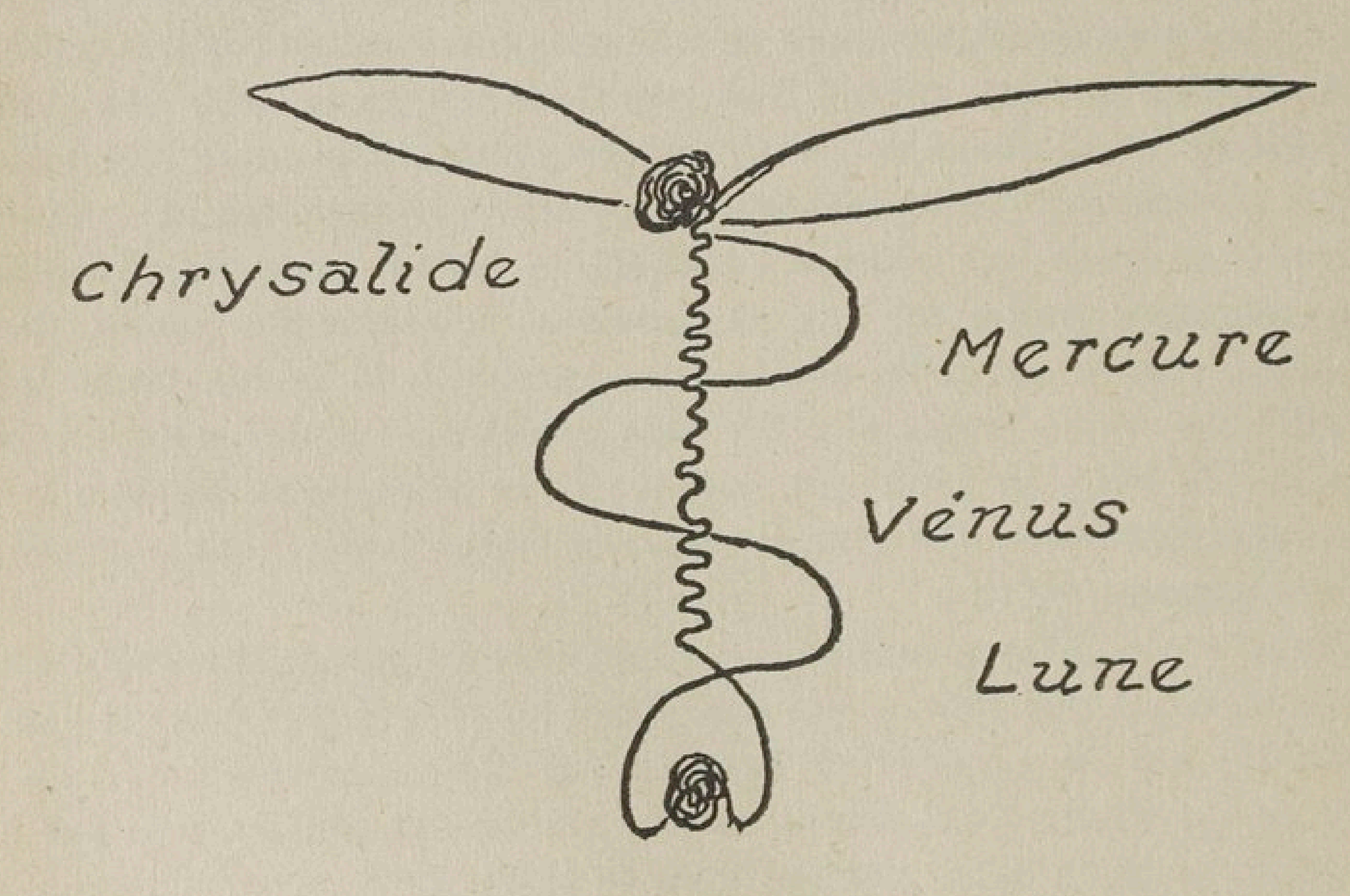
Voyons à présent quel est le rôle des deux dernières phases, Lune et Terre. Au début de la phase lunaire, les papillons n'étaient pas semblables à ce qu'ils sont aujourd'hui. La terre n'était pas encore aussi dépendante du soleil. Le soleil était encore uni étroitement à la terre, dont il s'est ensuite dégagé. Les papillons n'avaient donc pas tant de crainte au moment de confier leurs germes à la terre. C'est au soleil lui-même qu'ils les confiaient, lorsqu'ils les déposaient dans la terre. C'est alors que s'opéra une différenciation. Nous ne pouvons naturellement parler ici que des ancêtres lointains du monde des insectes. En ce temps-là, confier des germes à la terre, c'était les confier en même temps aux planètes extérieures et au soleil. Mais lorsque la terre se condensa, lorsque l'eau y apparut, lorsque les forces magnétiques d'origine lunaire s'y firent sentir, tout changea, et une scission se fit.

Nous avons dit que tout ce qui appartient au monde d'en-haut est air-chaleur, et que tout ce qui appartient au monde d'en-bas est eau-terre. Il y eut des germes dont le destin fut d'être confiés à l'eau-terre. Il y en eut d'autres qui furent comme retenus, et confiés, non pas à la terre, mais au soleil présent dans la terre.

Certains germes tombèrent entièrement sous l'influence de l'eau-terre, de la Lune-Terre, tandis que les germes d'insectes restaient sous celle du Soleil et des planètes extérieures. Les premiers de ces germes furent les germes des plantes. Et lorsque se déroula la phase lunaire, lorsque le monde solaire se métamorphosa en un monde lunaire-terrestre, il donna naissance aux ancêtres des plantes.

Suivez l'évolution de l'insecte, œuf, chenille, chrysalide, papillon (voir le schéma). Elle se déroule sous l'influence du Cosmos extérieur à la terre. Quand le germe devient terrestre, quand il est confié à la terre au lieu d'être confié au soleil, c'est une racine de plante qui en sort. Au lieu d'une chenille rampant sous l'influence de Mars, nous avons alors une tige et une feuille qui se développent selon des spirales (voir le schéma). La feuille, c'est la chenille qui est tombée sous l'influence de la terre. Regardez la chenille qui rampe, c'est ce qui correspond, en tant qu'être d'en-haut, à la feuille végétale, être d'en-bas issu de la graine. Et la graine est un germe qui a été transplanté du domaine solaire dans le domaine terrestre.

En remontant vers le haut de la plante, nous trouvons une contraction croissante, jusqu'au calice, qui correspond à la chrysalide. Enfin, s'épanouit la fleur elle-même, correspondant au papillon ; elle est colorée comme lui. Le cycle est alors refermé. Comme le papillon pond son œuf, la fleur produit des graines qui assurent l'avenir. Vous voyez donc que le papillon voltigeant là-haut dans les airs,



Dessin de Rudolf Steiner

c'est la plante élevée dans le royaume aérien. Le développement du papillon, de l'œuf à l'imago, c'est dans le royaume aérien, la même chose que le développement de la plante dans le royaume terrestre. A l'instant où apparaît la feuille, interviennent les influences

de la Lune, de Vénus et de Mercure. Elles se mêlent un instant à l'influence terrestre, puis lui cèdent la place. Nous pouvons, en conséquence, formuler les deux sentences suivantes, qui expriment un grand mystère de la nature :

Vois la plante !
Elle est un papillon
Enchaîné par la terre.

Vois le papillon !
Il est une plante
Libérée par le Cosmos.

La plante, c'est le papillon enchaîné par la terre. Le papillon c'est la plante libérée par le Cosmos. Que l'on regarde un papillon, ou tout autre insecte qui sort d'un œuf, puis d'une larve, et parvient à l'état d'insecte ailé, on y reconnaîtra la plante élevée dans le royaume aérien, et différenciée dans les airs par l'influence du Cosmos. Que, par contre, l'on regarde une plante, on y reconnaîtra le papillon ou l'insecte enchaîné dans le royaume inférieur. La terre s'est emparée du germe. Au lieu d'une chenille, il est né des feuilles. Au lieu de chrysalide, il s'est accompli une contraction vers le haut de la plante. Puis, au lieu de papillon, est éclose la fleur. Faut-il s'étonner à présent s'il existe, dans la nature, une relation aussi intime entre les plantes et les papillons, entre les plantes et les insectes ? Non, car les entités spirituelles qui habitent le corps de papillons et d'insectes peuvent se dire : ici, en bas, sont nos parentes, et nous devons nous lier à elles, nous nourrir de leurs sucs. Ce sont nos sœurs. Ce sont celles de nos sœurs qui ont émigré dans le royaume terrestre, qui ont été rendues captives par la terre, et qui ont suivi, de ce fait, une autre destinée que nous.

Réciproquement, les esprits qui habitent les plantes peuvent élever leurs regards vers les papillons et se dire : Ce sont nos frères célestes.

Vous le voyez, la connaissance de l'univers ne peut pas procéder de pures abstractions, car les abstractions ne s'élèvent jamais assez haut. Ce qui œuvre dans le Cosmos, œuvre à la manière du plus pur, du plus parfait artiste. Le Cosmos construit toutes choses selon des lois qui satisfont pleinement le sens artistique. Nul ne comprendra cette métamorphose du papillon en plante s'il n'opère lui-même une métamorphose artistique de ce qui était auparavant une simple no-

tion abstraite. Nul ne comprendra la métamorphose de la fleur en papillon par les forces de l'air et de la lumière, s'il n'insuffle à la pensée abstraite le mouvement et la vie qui sont le propre de l'art. Mais on ne saurait contempler cette parenté profonde des choses et des êtres, cette correspondance des règnes de la nature, sans se sentir élevé, par ce mystère grandiose, au-dessus de soi-même.

Voir un insecte se poser sur une fleur, c'est voir en même temps l'astral de cet insecte qui descend adombrer cette fleur. La plante aspire ardemment à sortir du domaine terrestre. C'est cette nostalgie du ciel qui s'exprime dans la couleur si pure des pétales. La plante ne peut satisfaire elle-même à son aspiration. C'est alors que le papillon lui est envoyé du fond du Cosmos. En le voyant, elle trouve l'exaucement de son désir et de sa nostalgie. Telle est la merveilleuse relation qui se noue de toutes parts à la surface de la terre ; partout, l'ardente nostalgie des plantes vers le ciel se trouve apaisée à la vue des insectes, et surtout des papillons. Ici, les pétales de fleurs envoient dans l'espace cosmique, sous forme de couleurs éclatantes, leur désir qui est, à voir le fond des choses, une nostalgie de connaître. Là, le chatoiement du papillon l'exauce. Ici, de la chaleur rayonne, une aspiration s'élève ; là un exaucement merveilleux descend du ciel : tel est le commerce spirituel du monde des plantes avec le monde des papillons. Tel est ce que contemple le voyant à la surface de notre terre.

Puisque nous sommes descendus jusqu'au monde des plantes, me voici en mesure d'élargir les considérations que j'avais ébauchées ces jours derniers, au sujet de l'homme et des animaux. Je pourrai y inclure dorénavant l'être végétal. Nous parviendrons ainsi à jeter une vue d'ensemble sur tout l'organisme terrestre, en rapport avec l'homme. Dans ce but, il était nécessaire de bien préciser quel est le lien qui unit le papillon, cette fleur aérienne, cette fleur volante, à la plante elle-même. Retenons bien que la plante terrestre est le papillon fixé, et que le papillon est la plante libérée. Car ceci nous permet de jeter un pont entre le monde animal et le monde végétal, et de dédaigner quelque peu les banalités que l'on profère généralement sur ce sujet, les théories de la génération spontanée, entre autres. Ces conceptions prosaïques ne nous introduisent pas dans le véritable mystère de l'Univers. Il faut les dépasser, les transformer en conceptions artistiques ; il faut se représenter comment l'œuf du papillon, emprunté au ciel, et confié au soleil, a pu devenir un germe de plante lorsqu'il a été confié, non plus au soleil, mais à la terre.

V

Ces conférences traitent des correspondances qui unissent les diverses réalités de l'univers, et vous avez vu que certaines de ces correspondances sont totalement ignorées de ceux qui ne voient que l'apparence extérieure. En somme, chaque groupe d'êtres vivants remplit dans l'économie universelle une tâche déterminée. Je vous l'ai montré par quelques exemples, notamment en décrivant la nature du papillon. Dans son essence, elle est en opposition avec celle de la plante. Le papillon est un être lié à la lumière solaire et aux planètes extérieures : Mars, Jupiter, Saturne. Pour comprendre ce qu'est réellement le papillon, il faut lever les yeux vers les hautes sphères du Cosmos, car ce sont elles qui font présent à la terre de ce peuple léger et multicolore.

C'est un présent, c'est une grâce, qui est ainsi accordée à la terre. Le sens en est plus profond qu'on le croit tout d'abord. Rappelons-nous que le papillon ne participe qu'indirectement à la vie terrestre proprement dite, dans la mesure où la lumière et la chaleur du soleil y pénètrent. Le papillon dépose son œuf dans les lieux où l'influence du soleil se fait intensément sentir ; il confie son œuf, non à la terre, mais au soleil. Il en sort une chenille, qui dépend de la force de Mars, tout en restant sous l'influence solaire. Puis, la chrysalide se forme, et elle dépend des forces de Jupiter. Lorsque le papillon éclôt, le chatoiement de ses ailes reproduit à la périphérie du monde terrestre l'union des forces de Saturne avec la luminosité du soleil.

Les diverses couleurs qui éclatent dans les papillons sont donc le reflet de l'activité saturnienne, en plein monde terrestre, ou plutôt à la périphérie de ce monde. Or, il faut redire à présent que les substances constituant l'univers sont de deux sortes. Nous distinguons la substance purement matérielle et la substance spirituelle. Vous savez

que chez l'homme, la substance spirituelle est à la base du système des échanges et des membres, tandis que la substance physique constitue la tête. Dans la nature inférieure de l'homme, la substance spirituelle est pénétrée de forces physiques, forces de la pesanteur et autres. Dans la tête, au contraire, la substance terrestre, amenée par les échanges organiques, par la circulation, par l'activité nerveuse, se trouve imprégnée de forces spirituelles supra-sensibles, qui se reflètent dans notre pensée et dans notre faculté de représentation. Nous trouvons donc, dans la tête de l'homme, de la matière physique spiritualisée, — tandis que nous trouvons, dans le système des échanges et des membres, de la substance spirituelle modifiée dans un sens terrestre.

C'est surtout chez le papillon que l'on peut contempler la matière terrestre spiritualisée. Par le fait qu'il se maintient sans cesse dans le domaine solaire, le papillon ne peut s'emparer de la matière terrestre, — si cette image est permise, — qu'à l'état de fine poussière. Le papillon ne s'assimile la matière terrestre que sous forme impalpable. Sa nourriture, il ne l'emprunte qu'aux substances terrestres complètement ennoblies par le soleil. Il ne soustrait au monde terrestre que ses éléments les plus subtils et il les amène jusqu'à la spiritualisation la plus parfaite. En réalité, lorsqu'on observe une aile de papillon, on a sous les yeux la plus spiritualisée des matières terrestres, et c'est parce qu'elle est spiritualisée à ce point, que la couleur peut l'imprégner aussi intimement.

Le papillon est donc un être terrestre entièrement constitué par de la matière spiritualisée. On peut dire que le papillon dédaigne en quelque sorte son propre corps. Toute son attention, toute sa vie d'âme-groupe, se tournent vers la satisfaction que lui procurent ses ailes multicolores. Non contents d'admirer ces couleurs diaprées, nous pouvons nous associer aussi au ravissement que le papillon lui-même en éprouve. C'est là un sentiment qui devrait être cultivé déjà dès l'enfance : l'enchantement d'apercevoir un être spirituel qui voltige à travers les airs, et qui n'est tout entier que joie, joie flottante et changeante dans le jeu des couleurs.

Sous ce rapport, la nature du papillon passe par les nuances les plus variées. Mais à la base de tout ceci, il y a quelque chose d'encore plus profond.

Nous avons dit que l'oiseau — nous avons choisi l'aigle comme son représentant, — a pour tâche de restituer au monde spirituel, lors de sa mort, la substance terrestre qu'il a spiritualisée durant sa vie. Sur

ce point, il accomplit ce que l'homme n'est pas capable d'accomplir. L'homme, lui aussi, a amené la matière physique, dans sa tête, à un certain degré de spiritualisation, mais il est dans l'impossibilité d'emporter avec lui, quand il meurt, la matière qu'il a ainsi métamorphosée. Car dans le monde où il vit entre sa mort et une nouvelle naissance, cette matière lui serait une cause de souffrance indicible, intolérable et destructrice.

Les oiseaux, que nous représentons ici par l'aigle, peuvent le faire. Ils établissent par là une relation de toute importance entre le monde terrestre et le monde extra-terrestre. La matière terrestre est lentement transmise au monde spirituel et c'est la race des oiseaux qui remplit cette fonction. On peut dire que lorsque la terre sera parvenue à la fin de son évolution, toute la matière terrestre aura été spiritualisée, et que les oiseaux l'auront restituée au monde spirituel. La mission des papillons est toute différente. Ils spiritualisent la matière terrestre plus activement que ne font les oiseaux. L'oiseau s'accommode d'un contact bien plus direct avec la terre. Je développerai ceci dans un instant. Le papillon, par le fait qu'il ne quitte jamais le domaine solaire, spiritualise à tel point la matière de son être, qu'il n'a pas besoin d'attendre sa mort pour la transmettre au monde spirituel. C'est déjà pendant sa vie de papillon que, sans cesse, il émet de la matière spiritualisée à la périphérie cosmique de la terre.

Considérez ce qu'a de grandiose cette mission dévolue aux papillons dans l'ordre universel. Représentez-vous l'atmosphère terrestre, peuplée de ces ailes voltigeantes, et la matière terrestre spiritualisée émanant sans cesse de ces innombrables habitants de l'air, pour rayonner vers le Cosmos. Nous sommes ainsi amenés à contempler avec des sentiments tout nouveaux cette ceinture étincelante de papillons, qui encercle le globe de la terre.

En levant le regard, nous pouvons dire : ô papillons, vous rayonnez dans le cosmos mieux que de la lumière solaire, vous y rayonnez de la lumière spirituelle ! Mais la science matérialiste tient peu compte du spirituel. Aussi n'a-t-elle aucune prise sur les réalités de l'équilibre universel. Ces réalités existent pourtant. Elles sont là, aussi bien que les réalités physiques, et elles sont beaucoup plus essentielles. Car ce qu'émettent les papillons dans le monde des esprits, c'est quelque chose qui subsistera longtemps après la disparition de la terre. Tout ce que constatent aujourd'hui les physiciens et les chimistes, ce sont des choses qui s'anéantiront lorsque la terre touchera à sa fin. Par contre, si un observateur se tenait aux confins du cos-

mos, et si cet observateur disposait d'une assez longue durée, il verrait une émission continue de matière spirituelle, il verrait que la terre rayonne dans l'espace cosmique sa propre substance ; comme des étincelles spirituelles, produites sans arrêt, il verrait jaillir vers le monde des esprits ce que chaque oiseau lui transmet après sa mort, et ce que chaque papillon lui transmet durant sa vie ; il contemplerait un foyer continu de lumière spirituelle, émise par les papillons, et un jaillissement de lumière spirituelle émise par les oiseaux.

Qu'on nous autorise à faire une remarque en passant ; lorsqu'on observe les astres, on a tort de croire que ce qui descend vers nous avec leur lumière se réduit aux données du spectroscope ou à ce que les savants s'imaginent y trouver. Non, ce qui descend des mondes stellaires vers la terre, est le don des êtres vivants qui habitent ces mondes. Et, de même, ce qui rayonne de la terre vers les étoiles est le don des êtres vivants qui peuplent notre globe. Lorsque nous regardons une étoile, nous nous imaginons peut-être, avec les physiciens actuels, que nous avons devant les yeux une flamme, un corps inorganique incandescent, ou quelque chose d'analogue. Mais non, ce que nous voyons dans une étoile, c'est essentiellement l'activité d'êtres vivants, d'âmes, d'esprits.

Laissons encore une fois la ceinture cosmique des papillons qui encercle la terre, et revenons à la race des oiseaux. D'après ce que nous savons déjà, nous pouvons nous représenter trois régions superposées et se touchant. Il en existe d'autres au-dessus, et d'autres au-dessous. Ces régions sont celle de l'éther de lumière (voir le schéma) et celle de l'éther de chaleur, qui est composée en réalité de deux couches : la couche terrestre et la couche cosmique. Car il y a en réalité, non pas une espèce de chaleur, mais deux : la chaleur terrestre, d'origine tellurique, et la chaleur cosmique, d'origine spirituelle. Ces deux chaleurs se compénètrent. Puis vient la région de l'air, et enfin l'eau et la terre, qui correspondent à l'éther chimique et à l'éther de vie.

Les papillons appartiennent surtout à l'éther de lumière (voir le schéma). L'éther de lumière est l'intermédiaire grâce auquel la force de la lumière fait sortir, de l'œuf du papillon, une chenille. C'est la force de la lumière qui provoque cette éclosion, comme nous l'avons dit.

Il en va autrement de la race des oiseaux. Ils pondent un œuf, et cet œuf a besoin d'être couvé par la chaleur. L'œuf du papillon est

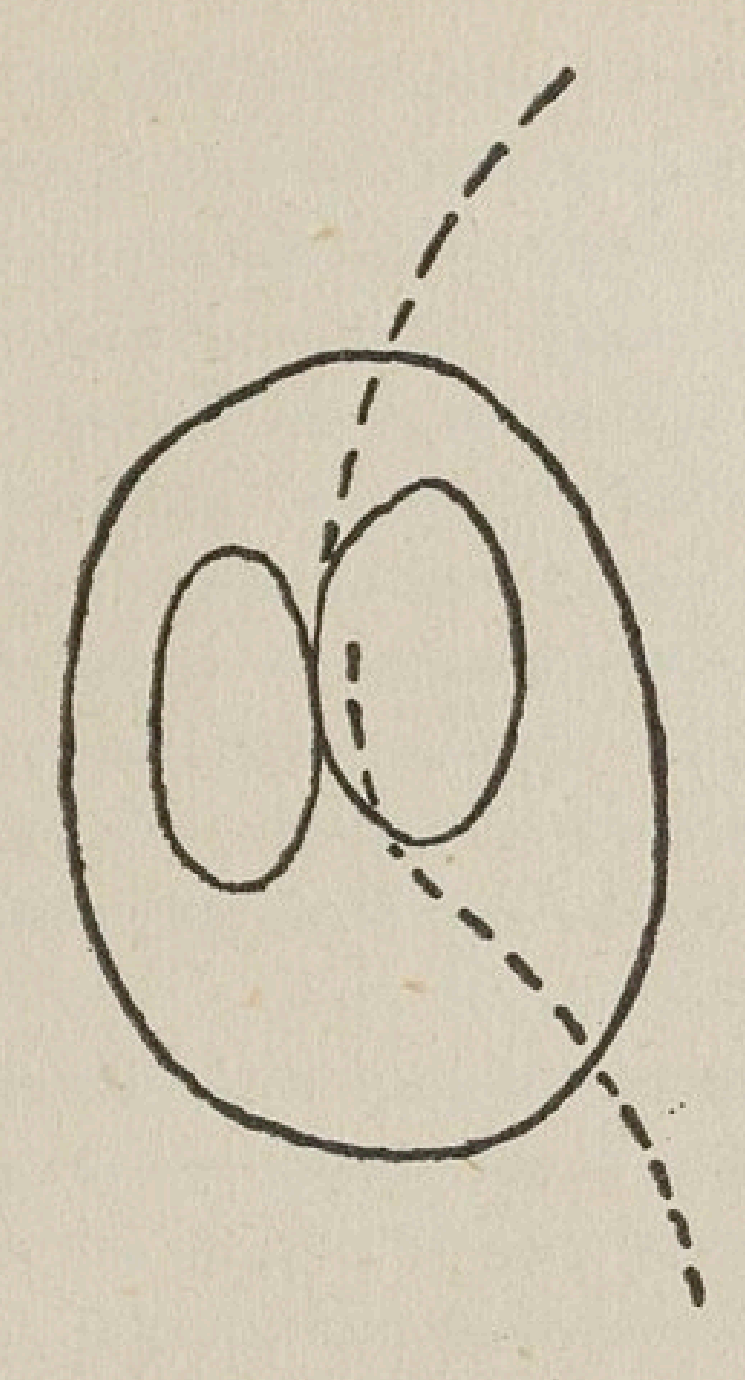
simplement abandonné aux forces du soleil. L'œuf de l'oiseau entre dans le domaine de la chaleur. L'oiseau appartient à la sphère de chaleur. Il dépasse en quelque sorte la région de l'air proprement dit.

Ether de Lumière — Papillon
Ether de chaleur — Oiseau
Air. —

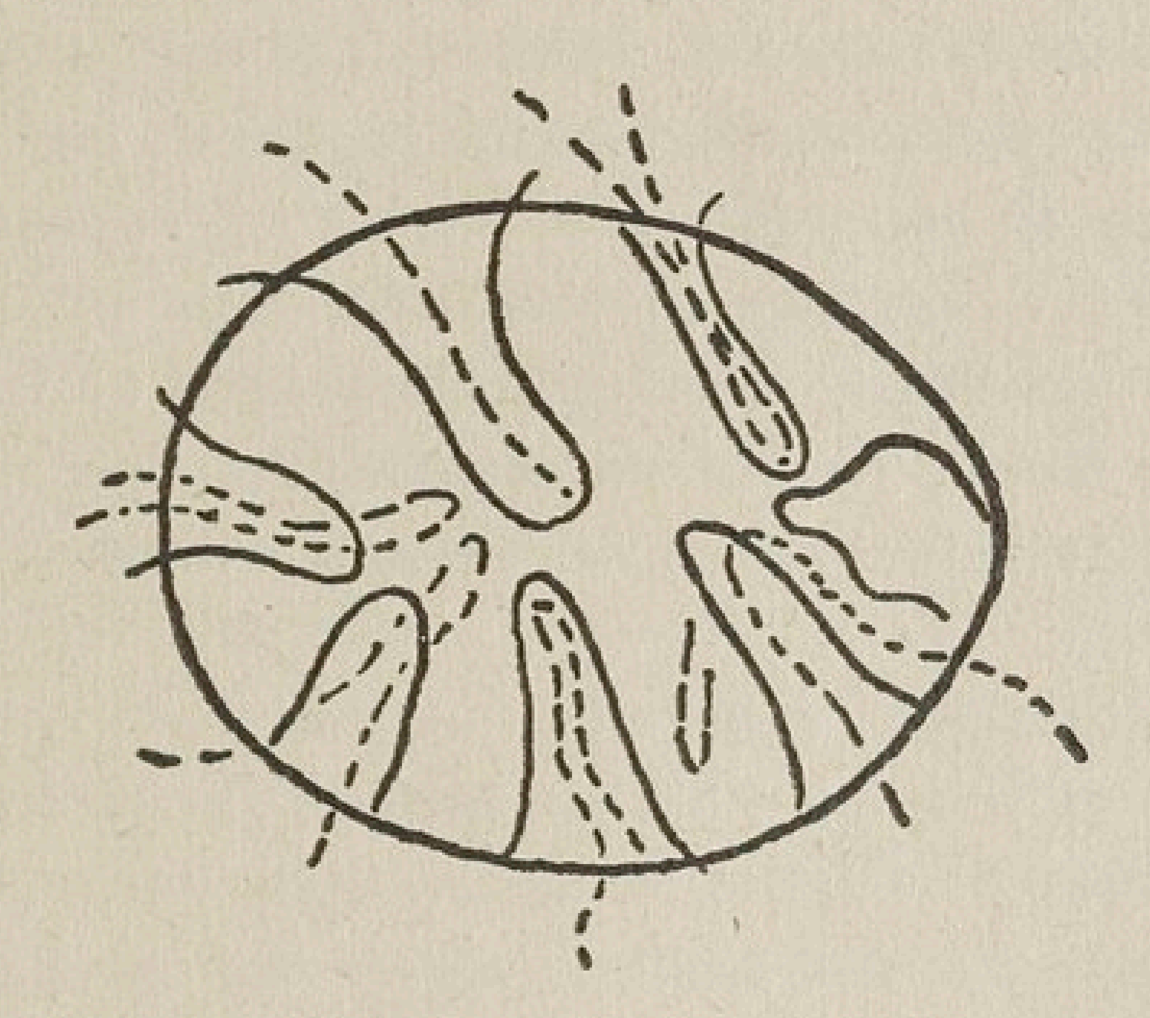
Le papillon, lui aussi, vole dans l'air, mais il est essentiellement une créature de lumière. L'air étant tout imprégné de lumière, le papillon choisit, dans l'atmosphère, ce qui est d'essence lumineuse ; l'air ne lui sert que de véhicule. Les vagues de l'air le portent, mais son élément est la lumière. Quant à l'oiseau, il vole aussi dans l'air, mais son élément est la chaleur. Il s'imprègne des mille nuances subtiles de la chaleur atmosphérique, et l'on peut dire qu'il triomphe, en un certain sens, de l'air. Certes, il est intérieurement une créature d'air, et cela, à un très haut degré. Examinez les os d'un mammifère, les os d'un homme : ils sont remplis de moelle. Les os de l'oiseau, par contre, sont creux ; ils ne contiennent que de l'air. On peut dire en un certain sens que nous sommes faits de moelle, tandis que l'oiseau est fait d'air. Sa moelle, c'est l'air. Si vous examinez le poumon de l'oiseau, vous y trouverez un certain nombre de sacs reliés à ce poumon. Ce sont des sacs aérifères. Lorsque l'oiseau respire, l'air n'entre pas seulement dans son poumon, il entre aussi dans ces sacs, et de ces sacs il pénètre jusqu'au creux des os. De sorte que si l'on supprimait du corps de l'oiseau la chair, les plumes, et la matière osseuse, on n'aurait plus devant soi qu'un animal d'air — on peut s'en représenter la forme, ce serait exactement la forme de l'oiseau. A l'intérieur de l'aigle de chair et d'os, il y a effectivement un aigle d'air. Or, l'oiseau respire et sa respiration engendre de la chaleur. Cette chaleur se communique à l'air qui le remplit. Il en résulte qu'il est plus chaud que ce qui l'environne. Il a sa chaleur propre, différente de la chaleur extérieure qui le baigne. Sa vie se déroule toute entière dans cette différence de niveau thermique entre son être propre et son milieu, entre l'air intérieur et l'air du dehors. Et si vous pouviez demander à un oiseau de quelle manière il ressent son corps, il vous parlerait (si vous saviez entendre le langage des oiseaux) de ses os et de tous ses éléments matériels comme d'un bagage dont il est chargé, tel un homme portant de tous côtés des sacs et des

valises, sur le dos, sur la tête. Un homme ainsi chargé n'a pas l'idée de dire : ces bagages, c'est mon corps. Il sent bien que ce sont des fardeaux, rien de plus ; de même, l'oiseau ne parle que de l'air intérieurement échauffé qui le constitue. Le reste n'est que son bagage, dont il est chargé pour le temps de sa vie terrestre. Ces os, qui entourent pour ainsi dire son être, ne lui sont qu'un fardeau. Nous dirons donc, pour résumer, que l'oiseau vit tout entier dans l'élément-chaleur, et le papillon dans l'élément-lumière. En ce qui concerne le papillon, toute la substance physique dont il est constitué, et qu'il va spiritualiser, ne lui est même pas un fardeau ; elle lui est pour ainsi dire une demeure. Elle lui est encore plus étrangère qu'à l'oiseau. Vous le voyez, lorsqu'on monte dans les régions supérieures du domaine terrestre, l'animalité ne peut plus être comprise à l'aide de concepts physiques. Tenter d'appliquer ces concepts, c'est la même chose que de vouloir dessiner un homme en confondant ses cheveux avec ce qu'il porte sur la tête, ses bras avec les bagages dont il est chargé, son dos avec son havresac, etc. C'est ainsi que le matérialiste se représente couramment l'oiseau. Ce que voit le matérialiste n'est nullement l'oiseau, mais tout au plus le bagage de l'oiseau, que ce dernier traîne avec peine ; il aimerait beaucoup en être délivré, voler libre et léger, n'être qu'un animal d'air, et suivre sans entrave la voie de ses migrations atmosphériques. La matière lui pèse, mais il paye son tribut à l'économie universelle en la spiritualisant, et en la transmettant au monde spirituel à l'instant de sa mort. Le papillon émet cette matière durant sa vie.

L'oiseau, je vous l'ai dit, utilise l'air qu'il respire d'une manière toute particulière. Le papillon, à ce point de vue, est tout différent. Il ne respire pas à la manière des animaux dits supérieurs. (En réalité, ce sont les animaux les plus volumineux, mais nullement les animaux supérieurs). Le papillon respire à l'aide de petits tubes ou t r a c h é e s qui le mettent en commnunication avec l'extérieur ; étant un peu renflées, ces trachées emmagasinent l'air ; le papillon n'a donc pas besoin de respirer sans cesse ; la respiration ne freine jamais son vol. L'existence des trachées explique comment le papillon peut remplir tout son petit corps, non seulement d'air, mais aussi de lumière. Ici, nous devons tenir compte d'une particularité essentielle : Représentez-vous schématiquement un animal supérieur. Il possède un poumon. L'oxygène entre dans son poumon et s'y combine au sang, en passant par le cœur. Il faut que le sang passe par le poumon et par le cœur pour venir en contact avec l'oxygène.



Chez le papillon, nous avons une tout autre image. Les trachées respiratoires pénètrent en lui de toutes parts, et se ramifient intérieurement. L'oxygène entre ainsi, de tous côtés (lignes pointillées) et suit les ramifications. L'air imprègne tout le corps.



Chez l'homme et chez les animaux dits supérieurs, l'air ne pénètre dans les poumons qu'à l'état d'air pur et simple. Chez le papillon, c'est l'air chargé de toute sa contenance lumineuse qui envahit l'intérieur du corps. De même que l'oiseau fait entrer l'air du dehors jusqu'à l'intérieur de ses os, qui sont creux à cet effet, le papillon laisse la lumière, portée par l'air, se répandre partout à l'intérieur

de son corps. Il n'est pas lumineux qu'extérieurement, il l'est aussi intérieurement. J'ai pu dire que l'oiseau n'est intérieurement qu'un animal d'air, une forme d'air et de chaleur ; de même, je peux dire que le papillon est tout entier lumière. Son corps est fait de lumière. La chaleur elle-même lui est déjà un fardeau, un bagage. Il voltige tout entier dans la lumière, et il s'y construit un corps de lumière. Nous ne devrions voir réellement dans les papillons que des êtres de lumière volant de-ci, de-là, des êtres de lumière tout occupés à se réjouir de leurs brillantes couleurs. Le reste n'est que leur vêtement et leur bagage. L'apparence physique est trompeuse : il faut savoir discerner la véritable réalité des êtres qui peuplent les régions supérieures de la terre.

Ceux qui se sont approchés superficiellement de ces réalités, ceux qui ont par exemple une vague notion de ce qu'est la sagesse orientale, se plaisent à répéter que le monde est Maya. Mais il faut se donner la peine d'approfondir les détails, et de comprendre pourquoi il est maya. On a compris le mot de maya lorsqu'on a saisi que l'oiseau est loin d'avoir, dans la réalité des choses, l'aspect que nous lui voyons dans l'apparence extérieure, et qu'il est une chaude créature d'air. Le papillon, lui non plus, n'a pas dans la réalité des choses l'aspect sous lequel on le voit constamment ; il est une voltigeante créature de lumière ; il est avant tout constitué de joie, de la joie qu'il prend lui-même au jeu de ses couleurs. Ce jeu de couleurs, nous en connaissons la genèse : il apparaît aux ailes des papillons lorsque la matière la plus fine et la plus impalpable, la poussière de la substance terrestre, s'imprègne de la force des couleurs ; ainsi se trouve réalisé un premier échelon sur la voie de la spiritualisation de la substance, et de son transfert dans le cosmos spirituel.

Nous avons donc pour ainsi dire deux étages : le papillon, habitant de l'éther de lumière à la périphérie de la terre, et l'oiseau, habitant de l'éther de chaleur à cette même périphérie. Arrivons à un troisième étage. En descendant jusqu'à l'air proprement dit, nous y trouvons des êtres particuliers, qui n'auraient nullement pu exister aux époques reculées de l'évolution terrestre, par exemple à l'époque où la lune était encore unie à la terre. Ces êtres sont bien, eux aussi, des êtres aériens, c'est-à-dire des êtres vivant dans l'air, mais ils ont été touchés très brutalement par les particularités terrestres, en particulier par la pesanteur. Le papillon n'a été aucunement atteint par la pesanteur, il plane joyeusement dans l'éther de lumière, il sent

qu'il en est l'enfant et la créature. L'oiseau surmonte la pesanteur en échauffant l'air intérieur qui le constitue ; il est de l'air chaud, et l'air chaud monte, comme on sait, dans l'air froid. Il triomphe donc, lui aussi, de la pesanteur.

Les animaux auxquels nous arrivons maintenant appartiennent encore à l'air, en raison de leur filiation, mais ils n'ont pas surmonté la pesanteur terrestre, parce qu'ils n'ont pas des os creux. Leurs os sont remplis de moelle. Ils ne possèdent pas non plus de sacs aérifères, comme les oiseaux. Ces animaux sont les chauves-souris.

C'est là une tribu tout à fait singulière. Rien à l'intérieur de leur corps n'a triomphé des forces de la pesanteur. Elles n'ont pas la légèreté calorique des oiseaux. Elles succombent à la pesanteur ; elles la ressentent dans tous leurs os et dans toute leur chair. Il en résulte que l'élément lumineux, dont vit le papillon, leur est antipathique. Elles lui préfèrent le crépuscule. Contraintes de se servir de l'air, elles n'aiment cet air que lorsqu'il cesse d'être le porteur de la lumière ; elles se confient au clair-obscur. Ce sont des animaux crépusculaires. Si les chauves-souris parviennent à se soutenir dans les airs, c'est grâce à des ailes d'aspect quelque peu caricatural ; en réalité, elles n'ont pas de véritables ailes, mais seulement des membranes tendues entre leurs doigts démesurément allongés, des sortes de parachutes. Grâce à ces appareils, elles arrivent à vaincre la pesanteur, mais c'est en l'équilibrant, en lui opposant une force contraire et de même nature qu'elle. Elles restent tout à fait soumises aux forces terrestres. Il est à remarquer qu'on n'a jamais pu analyser complètement, à l'aide des lois de la physique et de la mécanique, le système de vol du papillon, ni celui de l'oiseau. Il faudrait y introduire un autre élément que les constructions mécaniques. Par contre, on a pu analyser à l'aide de ces lois le vol de la chauve-souris.

La chauve-souris n'aime pas la lumière, elle fuit l'air illuminé, mais elle hante l'air vaguement éclairé du crépuscule. Elle se distingue de l'oiseau par ceci : l'oiseau, lorsqu'il regarde, a toujours en vue ce qui se passe dans l'air. L'épervier lui-même, lorsqu'il va dérober un agneau, voit cet agneau d'en haut comme un objet qui est au bout du rayon lumineux, comme un objet peint à la surface de la terre. Ce n'est pas d'ailleurs une simple vision, c'est une convoitise qui anime son vol. Le vol de l'épervier qui s'abat sur l'agneau, c'est une explosion dynamique de volonté, de désir.

Le papillon, de son côté, voit les objets de la surface terrestre comme dans un miroir. Pour le papillon, la terre est un miroir. Il y voit

le Cosmos. Le papillon qui voltige ne se soucie nullement de la terre, mais seulement des reflets du Cosmos qu'il y aperçoit. L'oiseau, lui non plus, ne voit pas les choses terrestres, sauf ce qui appartient à l'air. La chauve-souris est l'animal qui commence à percevoir les choses qu'elle traverse ou frôle de son vol. Et parce qu'elle n'aime pas la lumière, elle est désagréablement impressionnée par tout ce qu'elle voit. On peut dire en somme que le papillon et l'oiseau ne possèdent qu'une vision de nature très spirituelle. En descendant l'échelle des êtres, nous trouvons les chauves-souris comme les premiers animaux doués d'une vision terrestre, et cette vision leur est un sujet d'antipathie. Elles n'aiment pas voir. Elles en éprouvent une sorte d'angoisse ; c'est pourquoi elles semblent être de la frayeur incarnée. Elles passent furtivement, elles filent à toute allure, essayant de ne rien voir. Par contre, elles tendent très attentivement leur ouïe, qui est extraordinairement fine. La chauve-souris écoute attentivement son propre vol, et son ouïe est sans cesse sur le qui-vive.

Observez les oreilles de la chauve-souris. Vous constaterez que ces oreilles sont de véritables instruments récepteurs, accordés à la frayeur cosmique, à la peur universelle. Ces oreilles ont une forme tout à fait remarquable, elles sont réellement réceptives à tout ce qui, dans l'univers, est frayeur, fuite silencieuse et glissante. On ne peut le comprendre que lorsqu'on a situé la chauve-souris dans l'échelle des êtres comme nous venons de le faire. Il faut ajouter encore quelque chose. Le papillon émet sans cesse dans le cosmos de la matière spiritualisée, et il est le favori des forces saturniennes. Or, rappelez-vous ce que j'ai exposé précédemment : Saturne est dans notre système planétaire le grand porteur de la mémoire. Le papillon est en rapport étroit avec la mémoire de notre planète. Ce qui vit en lui, ce sont des souvenirs. D'autre part, l'oiseau est entièrement « tête », et dans cet air chaud à travers lequel il vit, il est essentiellement « pensée » ; une pensée qui vit et qui vole. Les pensées que nous avons en nous sont, elles aussi, apparentées à l'éther de chaleur ; elles représentent en nous l'oiseau, elles sont l'aigle dans l'homme. L'oiseau est donc une pensée qui vole. La chauve-souris, par contre, est un rêve qui vole, elle est le rêve ailé du cosmos. En résumé, la terre est environnée d'une zone de papillons, qui sont des souvenirs cosmiques, d'une zone d'oiseaux, qui sont des pensées cosmiques, et d'une zone de chauves-souris, qui sont des rêves cosmiques.

En toute réalité, ce sont les rêves du cosmos qui parcourent l'es-

pace de ce vol silencieux et furtif. Le rêve aime le clair-obscur. et le cosmos exprime son amour du clair-obscur en y envoyant voler les chauves-souris. Les souvenirs, les représentations durables de la mémoire, sont incarnés dans la ceinture étincelante de papillons qui encercle la terre ; les pensées instantanées sont incarnées dans la zone des oiseaux. Et les rêves de la périphérie terrestre sont incarnés dans le vol des chauves-souris. Il faut sentir cela. Quand on se concentre bien sur la forme de la chauve-souris, sa ressemblance avec le rêve apparaît d'une manière frappante. Il est impossible de regarder une chauve-souris qui vole sans avoir le sentiment que l'on rêve. Cet être est là, mais il ne devrait pas être là. Il est insolite, il se tient à l'écart des autres créatures naturelles, comme le rêve à l'écart des réalités physiques courantes.

Rappelons-nous maintenant que le papillon émet, durant sa vie, la substance terrestre spiritualisée, et que l'oiseau la transmet au monde spirituel après sa mort. Quel est le rôle de la chauve-souris ? Elle secrète pour ainsi dire la substance spiritualisée, en particulier celle qui émane de cette membrane volante, tendue entre ses doigts, elle la secrète pendant toute sa vie, mais ce n'est pas pour la donner au monde spirituel. Elle la livre à l'atmosphère terrestre. Il se forme ainsi dans l'air des sortes de gouttes, des perles de substance spiritualisée. Tandis que la substance spiritualisée s'éloigne de la terre par le fait des papillons et des oiseaux, elle y revient par le fait des chauves-souris, et notre atmosphère est remplie de ces formations singulières qui sont de la substance spiritualisée, secrétée par ces animaux. Lorsque le voyant suit du regard le vol d'une chauve-souris, il voit ces formations spirituelles. L'animal en est accompagné, dans son vol, comme une comète de sa queue. C'est de la matière spirituelle qui, au lieu d'être transmise au cosmos, est réfléchie et renvoyée dans le monde physique, dans l'air. On peut voir voltiger à travers les airs ces émissions spirituelles des chauves-souris. Elles sillonnent l'atmosphère. L'air consiste, nous le savons, en oxygène, en azote, etc. Mais ce n'est pas tout : l'air contient également des inclusions spirituelles dues aux chauves-souris.

Si étrange et si paradoxal que cela puisse sembler, cette tribu de rêve, qui est la race des chauves-souris, envoie à travers les airs de petits fantômes, qui s'agglomèrent et forment une masse. En géologie, on appelle m a g m a la masse encore molle qui occupe les couches profondes du globe. On pourrait parler d'un m a g m a spiri-

tuel, qui se trouve dans l'air, et qui a pour origine les émissions spirituelles des chauves-souris.

Aux temps anciens, où la clairvoyance instinctive était encore répandue, les hommes étaient aussi sensibles à ces émanations qu'ils le sont aujourd'hui, par exemple, aux mauvaises odeurs. Ce dernier genre de sensibilité était considéré comme une chose tout à fait vulgaire ; les êtres délicats étaient bien plus sensibles aux vestiges spirituels du vol des chauves-souris. Ils cherchaient à s'en protéger. Il y avait, dans certains Mystères, des formules spéciales grâce auxquelles les hommes s'enfermaient pour ainsi dire, intérieurement, à double tour, afin que ces vestiges de chauves-souris n'aient sur eux aucun pouvoir. C'est un fait que nous ne respirons pas seulement l'oxygène et l'azote de l'air, mais aussi ces émanations des chauves-souris. Mais l'humanité actuelle, s'il lui arrive d'être extrêmement difficile sur le chapitre des odeurs, l'est infiniment moins en ce qui regarde ces émanations nuisibles. Elle les avale sans le moindre dégoût. C'est tout à fait curieux : des gens qui se croient extrêmement délicats et raffinés dévorent sans sourciller cette chose dont je viens de parler. Or, elle entre très profondément dans l'être humain, non point dans le corps physique ni dans le corps éthérique, mais dans le corps astral.

Vous le voyez, nous découvrons ici des correspondances bien curieuses. La science initiatique conduit précisément à pénétrer de toutes parts à l'intérieur des phénomènes. Ces restes de chauves-souris, ils constituent une nourriture de choix pour l'être que je vous ai décrit en des conférences précédentes sous le nom de « dragon ». Pour que le dragon puisse s'en nourrir, il faut que ces restes aient été tout d'abord respirés par les hommes. Et lorsque les hommes laissent ces fantômes spirituels s'emparer de leur vie instinctive, le dragon a une main-mise sur eux. Ces fantômes grouillent alors dans la nature humaine, le dragon les dévore et, si l'on peut s'exprimer ainsi, il s'en engraisse, spirituellement parlant. Il acquiert ainsi une grande puissance sur l'homme, il s'en rend maître à des titres très divers.

Voilà contre quoi l'homme actuel doit réapprendre à se protéger. D'où viendra son salut ? De ce que je vous ai décrit précédemment, lorsque j'ai parlé du combat de Michaël contre le dragon, sous sa forme nouvelle.

En faisant sienne l'impulsion michaëlique, l'homme moderne peut se fortifier intérieurement et se garder de ce péril. Le dragon se trouve alors privé de nourriture. L'homme n'est plus exposé aux pouvoirs

illégitimes des fantômes qu'ont émis, dans l'atmosphère, les chauves-souris.

Il ne faut pas reculer devant la compréhension de ces réalités secrètes de l'univers. La recherche de la vérité, telle qu'on la pratique et l'admet partout aujourd'hui, ne conduit à rien de réel, à peine mène-t-elle parfois à un rêve, à une m a y a. On ne peut espérer trouver la réalité que dans le domaine où l'on aperçoit l'existence physique toute traversée par l'existence spirituelle.

Tous les êtres, toutes les créatures qui existent où que ce soit, ont leur tâche à remplir, leur mission, bonne ou mauvaise. Tout est à sa place dans l'ordre universel, et tous les êtres tiennent les uns aux autres. Le matérialiste voit voltiger des papillons, voler des oiseaux, s'ébattre des chauves-souris... Il est à peu près dans le cas d'un homme sans discernement, qui ornerait sa chambre d'une quantité de tableaux différents, sans découvrir entre eux aucune liaison. En ce sens, les diverses créatures ailées sont pour la conception courante des images juxtaposées, privées de tout lien. Mais dans le cosmos, il y a partout des liens, et la juste place est assignée à chaque être par son rapport intime avec la totalité de l'univers. Qu'il s'agisse du papillon, de l'oiseau ou de la chauve-souris, toute créature a son sens.

Ceux qui désirent tourner ces choses en dérision, qu'ils le fassent ! Les hommes ont accompli de plus hauts faits en matière de raillerie. Des Académies savantes ont bien décrété qu'il ne peut pas exister d'aérolithes parce qu'il n'y a pas de fer dans le ciel ! Pourquoi les hommes ne tourneraient-ils pas en dérision ce que je viens d'exposer au sujet de la fonction des chauves-souris ? Cela ne doit nullement empêcher la connaissance du spirituel de grandir peu à peu dans les âmes.

VI

Avant de poursuivre l'étude des diverses créatures minérales, végétales et animales, qui sont liées à l'homme dans le monde terrestre, il est nécessaire que nous jetions un coup d'œil rapide sur l'évolution de l'homme lui-même. J'ai maintes fois traité ce sujet dans des livres ou dans des conférences, et je n'en donnerai aujourd'hui qu'une vue d'ensemble.

La science actuelle tente généralement de prouver que les êtres les plus évolués des divers règnes, plantes, animaux, et homme, sortis de l'inanimé, tirent leur origine des substances et des forces dites inorganiques.

La vraie connaissance de l'évolution mène à un résultat différent. L'homme, tel qu'il est constitué de nos jours, est l'être le plus ancien de l'histoire terrestre, celui qui a derrière lui le passé le plus long, car ce passé remonte aux temps de l'ancien Saturne. L'homme est la créature primordiale. C'est seulement à l'époque de l'ancien Soleil que le règne animal lui a été adjoint, puis, à l'époque de l'ancienne Lune, le règne végétal. Quand au règne minéral, il n'est à proprement parler qu'un produit de l'époque terrestre, il n'a pris corps qu'à cette époque.

Nous allons tout d'abord considérer l'homme dans son état actuel, et nous nous demanderons : au point de vue de l'histoire de l'évolution, quelle est la partie la plus ancienne du corps humain? C'est la tête. Le premier germe de la tête humaine a été conçu lorsque la terre en était encore à sa phase saturnienne. Certes, la terre à ce moment ne consistait qu'en substance calorique, et la tête humaine, elle-même, n'était que chaleur vivante, fluctuante et vibrante. Lors de la phase solaire, la tête humaine était apparentée à l'air, et lors de la phase lunaire, à l'eau. Elle était donc, sur l'ancienne Lune, dans les condi-

tions fluides et ruisselantes du liquide. Puis, sur la Terre proprement dite, elle acquit sa solidité et sa structure osseuse. La première étape saturnienne de la tête humaine, il est bien difficile de se la représenter actuellement par le moyen des connaissances extérieures. En même temps qu'elle, — vous avez pu le déduire de la dernière conférence — sont apparus les ancêtres des papillons. Je parlerai plus loin, en détail, des autres insectes. Tenons-nous en, pour l'instant, aux papillons. Le premier stade de la tête humaine, sur l'ancien Saturne, existait sous une forme substantielle extrêmement subtile, et son contemporain est l'Etre-papillon. Ces deux évolutions furent simultanées, mais non parallèles. L'homme s'intériorisa, il se destina toujours plus nettement à exprimer une âme qui rayonne de l'intérieur vers l'extérieur. Son développement se fit en rayonnant du dedans au dehors. L'Etre-papillon, par contre, fut une créature sur laquelle le Cosmos se déchargeait extérieurement de toutes ses splendeurs. Avec la poussière colorée de ses ailes, le papillon reçut du Cosmos toute la somme de beauté et de majesté que celui-ci pouvait conférer à une créature. Le papillon est un reflet des magnificences du Cosmos d'en-haut. L'homme a reçu également les dons du Cosmos supérieur, mais il les a pris en lui, les a enfermés et est devenu intérieurement une âme. L'homme est donc comme une concentration du Cosmos, rayonnant vers le dehors ; le Cosmos lui a donné la forme de sa tête. Cette tête s'est constituée du dedans vers le dehors, tandis que le papillon s'est constitué du dehors au dedans.

Pour celui qui contemple ces choses en clairvoyant, c'est une expérience grandiose que d'approfondir les mystères les plus anciens de l'évolution, les mystères saturniens de la tête humaine, les forces qui ont agi originellement dans la boîte ronde du crâne... et de se trouver alors ramené au monde des papillons actuels, à ce qui voltige et rayonne partout, extérieurement ! Pour étudier ton être intime, ô homme, pour apprendre à connaître le miracle de ta propre tête, retourne-toi vers cet autre miracle : les papillons partout présents dans la nature ! Telle est la leçon magnifique qui résulte de la contemplation clairvoyante du Cosmos. — Lorsque l'évolution a passé de l'ancien Saturne à l'ancien Soleil, on a vu apparaître un être nouveau qui était le développement de la tête primordiale, sa métamorphose aérienne. En même temps, il s'y est adjoint, sous une forme substantielle toujours très subtile, les premiers germes de ce qui devait devenir plus tard la poitrine, les organes de la respiration, le cœur. Ainsi donc, l'état saturnien représente essentiellement la tête

humaine. Mais lorsque nous passons à l'époque solaire, nous trouvons un homme déjà formé de deux parties : tête-poitrine ; car la poitrine humaine s'organise alors en relation avec la tête. Et ce qui apparaît ainsi, avec l'ancien Soleil, nous en avons un représentant animal : c'est l'Aigle. La race des oiseaux est née pendant la première partie de la période solaire ; pendant la seconde partie de cette même période, sont nés les animaux que nous définirons comme étant les animaux-poitrine, tels que le Lion, leur représentant. L'origine de tous ces animaux est sur l'ancien Soleil.

Vous voyez la différence formidable qui sépare l'histoire évolutive de ces animaux supérieurs, et celle de l'homme. Je parlerai plus tard des animaux de transition, parmi lesquels se trouve la race des singes. Pour aujourd'hui, je ne cherche à donner qu'une vue d'ensemble. Retenez donc cette différence essentielle entre l'évolution primitive de l'homme et celle des animaux supérieurs.

De l'homme, ce qui est apparu en tout premier lieu dans l'histoire cosmique, c'est la tête. Le reste n'est qu'un ensemble d'organes accessoires qui sont venus s'ajouter en quelque sorte à la forme primitive qui était uniquement tête. Ainsi, l'homme a grandi dans l'évolution cosmique de haut en bas, à partir de sa tête. Par contre, si nous prenons par exemple le Lion, nous le trouvons aux temps de l'ancien Soleil ; il est alors, essentiellement, « poitrine ». C'est une créature puissamment organisée pour la respiration, et ne possédant qu'une tête extrêmement réduite, comme atrophiée. Plus tard seulement. lorsque le soleil se séparera de la terre et agira du dehors, le lion acquerra une véritable tête, dérivée de son organisme thoracique. Le lion a donc grandi en partant de la poitrine, de son thorax, et a rayonné vers le haut. L'homme a fait le contraire, il s'est développé en partant de la tête, vers le bas, C'est une différence essentielle qu'il ne faut pas perdre de vue.

Lorsqu'on arrive à la phase lunaire, qui est la forme liquide des métamorphoses terrestres (car la Lune ancienne est essentiellement un globe liquide bien que par la suite il y soit apparu des inclusions de nature cornée), l'homme poursuit sa croissance dans le sens déjà indiqué, vers le bas. Il acquiert le germe de ce qui sera son système digestif. Il n'en avait aucun besoin dans le monde solaire, où tout était ondes lumineuses, vagues d'air illuminées. Il lui suffisait, alors, pour se nourrir, d'un appareil respiratoire, et cet appareil était clos vers le bas. L'homme solaire n'était que tête et poumon. Mais à l'époque lunaire, un système digestif lui est devenu indispensable.

A partir de cette époque, nous lui trouvons une triple constitution, tête, poitrine, abdomen. Etant donné que toute substance, sur cette ancienne Lune, était liquide, l'homme de cette époque fut pourvu d'appendices qui lui permettaient de nager à travers les eaux. On ne peut parler de bras et de jambes qu'à partir de l'époque terrestre ; les membres ne sont apparus que lorsque la pesanteur s'est fait sentir, et leur a donné forme. Car les membres sont dirigés dans le sens de la pesanteur, et ils datent strictement de la période terrestre. Ce qui s'est formé à l'époque lunaire, c'est seulement l'appareil digestif, et il fut alors tout autrement organisé que de nos jours. Cet appareil n'avait pas encore la mission d'incorporer à l'organisme les substances et les forces nécessaires au développement des membres et à leur libre jeu. C'était tout autre chose que l'appareil digestif terrestre, en lequel il s'est métamorphosé plus tard. Retenons donc que l'appareil digestif est d'origine lunaire.

Et, de même que nous avons trouvé, parallèlement au développement de la tête et de la poitrine, l'apparition successive des papillons, des oiseaux et des a n i m a u x - p o i t r i n e dont le type est le Lion, — de même, nous voyons apparaître à l'époque lunaire des animaux qui se sont spécialisés dans les fonctions digestives. Leur types est la Vache.

Comment définir l'évolution de la vache par rapport à celle de l'homme ? — Voici ce qu'il en est : sur l'ancienne Lune, la vache a développé avant tout son système digestif ; plus tard seulement, après que la lune s'est séparée de la terre, sont apparus des organes thoraciques et une tête de forme très particulière, dérivant de l'appareil digestif. Chez l'homme, l'évolution suit le chemin suivant : tête, poitrine, appareil digestif ; chez le Lion, elle commence par la poitrine, à laquelle se raccorde ensuite la tête ; chez les animaux du type de la vache, le premier système qui se forme est l'appareil digestif ; la poitrine et la tête en dérivent plus tard. Ainsi donc, l'homme a suivi une évolution de haut en bas ; le lion, une évolution partant du centre et rayonnant tant vers le haut que vers le bas ; la vache, une évolution de bas en haut. La croissance cosmique de la vache est exactement l'inverse de celle de l'homme ; elle part des organes digestifs, et de là monte vers la poitrine et la tête.

Une autre question se pose maintenant : la vache est-elle la seule créature qui soit apparue à cette époque, en parallélisme avec l'évolution humaine ? Nullement. A chaque période planétaire de la terre, les êtres déjà présents poursuivent leur évolution, mais en même

temps, il en naît de nouveaux. La vache est née pendant les premières phases de la période lunaire. Ensuite sont apparus d'autres animaux, dont le tout premier germe, le tout premier début, date des dernières phases de la période lunaire. Ils n'ont donc pas été contemporains de la scission lune-terre, de la sortie de la lune. A leur naissance, la lune était déjà extérieure à notre globe. Ils n'ont donc pas participé aux effets profonds de ce grand phénomène cosmique, l'apparition pour la vache d'organes thoraciques et d'une tête. Ils en sont restés au stade d'évolution que caractérise l'appareil digestif. Voici donc des êtres qui demeurent définitivement des animaux-digestion, qui en restent au même degré d'évolution que la partie inférieure du corps humain.

De même que nous ramenons à la tête humaine le papillon et l'aigle, à la poitrine humaine le lion, nous pouvons ramener à l'abdomen humain la vache, mais en retenant bien que par la suite de son évolution cet animal a été également pourvu de systèmes supérieurs. Par contre, certains animaux sont purement et simplement l'équivalent de l'abdomen humain. Tels sont les amphibies et les reptiles : crapauds, grenouilles, serpents, lézards, etc.

Ces animaux représentent l'appareil digestif et rien de plus.

Papillon : Tête — Oiseau-Lion : Tête-poitrine
Vache : Tête-poitrine-abdomen

Les amphibies et les reptiles apparaissent pendant la seconde époque lunaire, sous une forme extrêmement fruste et massive. On peut les considérer comme des estomacs et des intestins ambulants. Même plus tard, à l'époque terrestre, leur tête se différencie peu, et jamais elle ne prend grand air. Observez une grenouille, un crapaud ou un serpent. Ces êtres datent de l'époque où l'homme acquit son appareil digestif, qui fut adjoint comme un appendice à ce qu'il possédait déjà.

Pendant la période terrestre, lorsque l'homme développa ses membres sous l'influence de la pesanteur et du magnétisme, ces animaux furent pourvu d'une tête, mais comme il vient d'être dit, cette tête semble atrophiée. Songez à la petite tête de la tortue émergeant de sa lourde carapace. Ne dirait-on pas plutôt une patte ? On a le sentiment que la nourriture pénétrant dans cette gueule passe directement dans l'estomac, sans véritables organes intermédiaires.

Ainsi, lorsqu'on examine l'homme, et qu'on attribue chaque partie de son organisme à une classe animale, c'est aux Reptiles et aux

Amphibies que l'on doit ramener les fonctions digestives. L'homme porte avec lui, dans l'intestin, les produits de sa digestion. On pourrait dire que le Cosmos porte par le détour de la terre, en un immense intestin cosmique, les crapauds, grenouilles et serpents. Il les a tirés de l'élément aqueux-terrestre. Pour trouver à présent ce qui se rapporte aux organes reproducteurs de l'être humain, il faut se tourner vers les Poissons. Les organes de la procréation n'ont été esquissés que tout à fait à la fin de la période lunaire, et c'est à l'époque terrestre qu'ils ont vraiment pris forme ; leurs correspondants sont les Poissons ainsi que d'autres animaux inférieurs.

Ainsi, les Poissons nous apparaissent comme des derniers venus dans l'évolution. Le Serpent peut être considéré comme un être intermédiaire entre les fonctions digestives et les fonctions reproductrices. Il correspond, dans l'organisme humain, au conduit rénal. Il est apparu dans l'évolution cosmique en même temps que ce conduit rénal.

L'homme a donc commencé par être une tête, puis a crû de haut en bas, et, finalement, la terre a pour ainsi dire extrait de lui ses membres, les équilibrant avec la pesanteur et le magnétisme. Aux diverses phases du développement humain, correspondent les diverses classes d'animaux.

Tel est le tableau véridique de l'évolution, et la vraie filiation des créatures terrestres. Chacune d'elles a suivi ensuite son chemin, et est devenue peu à peu ce que nous voyons aujourd'hui. Le papillon et l'oiseau sont des êtres devenus terrestres. Mais par essence, ainsi que nous l'avons dit précédemment, le papillon est un être de lumière. Une matière très subtile a été déposée sur lui, comme un souffle. Si le papillon pouvait parler, il dirait qu'il possède un corps de lumière sur lequel un peu de poussière terrestre a été comme « soufflée ». Cette matérialité ne lui est qu'un fardeau, un bagage. L'oiseau est un être d'air et de chaleur. Il est l'air chaud qui remplit sa forme corporelle. Le reste n'est qu'un fardeau, qu'un bagage qu'il traîne à travers le monde. Nous ne voyons plus ces êtres, de nos jours, que sous un vêtement, sous un déguisement de terre et d'eau, mais ils ont conservé, par dessous, leur première nature, et celle-ci n'est que lumière ou chaleur. Ces êtres sont les plus anciens de l'évolution. En observant leurs formes actuelles, le voyant se souvient de ce qu'il a contemplé dans le monde spirituel : L'Etre humain précédant la descente dans la matière terrestre. Certes, ces formes sont terrestres, de la matière terrestre y a été déposée. Mais contemplez le papillon et dégagez-le de son vêtement, contemplez l'oiseau en ne tenant

compte que du dynamisme et de la chaleur qui l'animent ; songez en même temps que son plumage est fait de rayons lumineux. Alors, le papillon et l'oiseau évoqueront à vos regards l'homme spirituel, l'homme avant sa descente dans le monde terrestre. Le voyant s'en souvient et en reconnaît la forme ; il reconnaît également les formes spirituelles parmi lesquelles a vécu cet homme primordial, les formes des Hiérarchies supérieures. Le papillon et l'oiseau, contemplés à la lumière de la connaissance initiatique, ne sont plus que les souvenirs métamorphosés et réduits des formes spirituelles qui environnaient l'homme avant sa descente dans l'évolution terrestre. L'aspect gigantesque du papillon a été diminué à l'extrême, parce qu'il fallait vaincre la matière. Mais allégez le papillon de cette matière, et vous le verrez reprendre des dimensions grandioses. C'est un être spirituel immense, un archange fulgurant de lumière et de force. Nous avons déjà dit que les animaux habitant les airs sont les images terrestres de ce qui existe spirituellement dans les sphères supérieures. Il est donc naturel qu'aux temps de la clairvoyance instinctive, les hommes chargés de donner une représentation artistique des êtres spirituels composant les Hiérarchies se soient inspirés de la forme des animaux ailés. C'était fondé sur des notions très justes. Car en somme, les formes physiques des papillons et des oiseaux sont des métamorphoses d'êtres spirituels. Non pas que les êtres spirituels se soient métamorphosés en oiseaux et en papillons ! Ces animaux sont leurs images métamorphosées. Les entités elles-mêmes sont tout à fait distinctes.

Je vous ai dit précédemment que le papillon, cet être de lumière, émet constamment dans le Cosmos, durant sa vie, de la matière terrestre spiritualisée. Je vais, par analogie avec une notion courante de la physique solaire, appeler « couronne » cette matière terrestre spiritualisée qui est émise dans le Cosmos. Cette couronne entoure la terre et rayonne sans cesse. Elle est due aux papillons, mais elle est également traversée par les émissions de matière spiritualisée qui proviennent des oiseaux, lorsqu'ils meurent. Vue spirituellement, du dehors, c'est une ceinture immense et lumineuse, qui se maintient même pendant l'hiver, en raison de certaines lois, — et que traversent des rayons provenant du monde des oiseaux.

Or, au moment où l'homme se met en route pour descendre des mondes spirituels dans le monde terrestre, c'est tout d'abord cette couronne de matière terrestre spiritualisée, cette lumineuse ceinture de notre globe, qui l'appelle à l'existence d'ici-bas. Et les rayons dus

aux oiseaux agissent sur lui comme des aimants qui l'attirent puissamment vers notre monde.

Voici donc que nous venons de découvrir aux animaux qui peuplent notre atmosphère un sens encore plus profond que nous ne l'imaginions. Il faut chercher ainsi, sous toutes les apparences vivantes, le spirituel. Et c'est en cherchant le spirituel que l'on arrive à comprendre les diverses catégories d'êtres naturels.

La terre appelle et tente l'homme en vue de la réincarnation par le moyen de cette double couronne lumineuse émanée des papillons et des oiseaux, et qui rayonne dans l'espace cosmique. Telles sont les réalités qui agissent sur l'homme après qu'il a vécu un certain temps dans le monde purement spirituel, entre sa mort et une nouvelle naissance ; telle sont les choses qui l'appellent et l'attirent vers la vie terrestre. Faut-il s'étonner du sentiment complexe et énigmatique que nous éprouvons en général à la vue des papillons et des oiseaux ? Ce sentiment est issu des profondeurs de la subconscience. C'est la nostalgie de la terre, la nostalgie de la vie terrestre, telles que nous l'avons éprouvée dans le monde spirituel, qui renaît obscurément dans notre souvenir.

Ceci nous reporte à une autre donnée que j'ai souvent exposée déjà, à savoir que l'homme, lorsqu'il quitte la terre et passe par les portes de la mort, laisse sa tête se disperser pour ainsi dire dans l'espace cosmique. Ensuite, tout le reste de son organisme se métamorphose, en ce qui concerne ses forces constituantes, bien entendu, et non pas sa substance, — tout le reste de son organisme élabore une tête future pour sa prochaine réincarnation. L'homme qui cherche à retrouver le chemin de la terre tend donc à former sa tête future. Et, en réalité, la tête est la partie de l'embryon qui se développe en tout premier lieu, sous un aspect annonçant déjà l'être humain à venir. Cette tendance à former la tête est intimement liée, pour l'âme désincarnée, à la vue des êtres ailés de l'atmosphère, oiseaux et papillons, et ce sont ces êtres ailés qui, à proprement parler, rappellent l'homme de son existence supra-sensible, le ramènent à l'existence sensible.

Ensuite, lorsque se déroule la vie embryonnaire, l'homme acquiert en tout premier lieu, une tête bien organisée ; puis, plus tard, dans le corps de la mère, les forces terrestres modèlent pour ainsi dire les autres systèmes organiques, appareil digestif, etc. La partie supérieure de l'organisme humain dépend de ce qui est en haut, dans le Cosmos, chaleur et air, tandis que sa partie inférieure (qui lui est

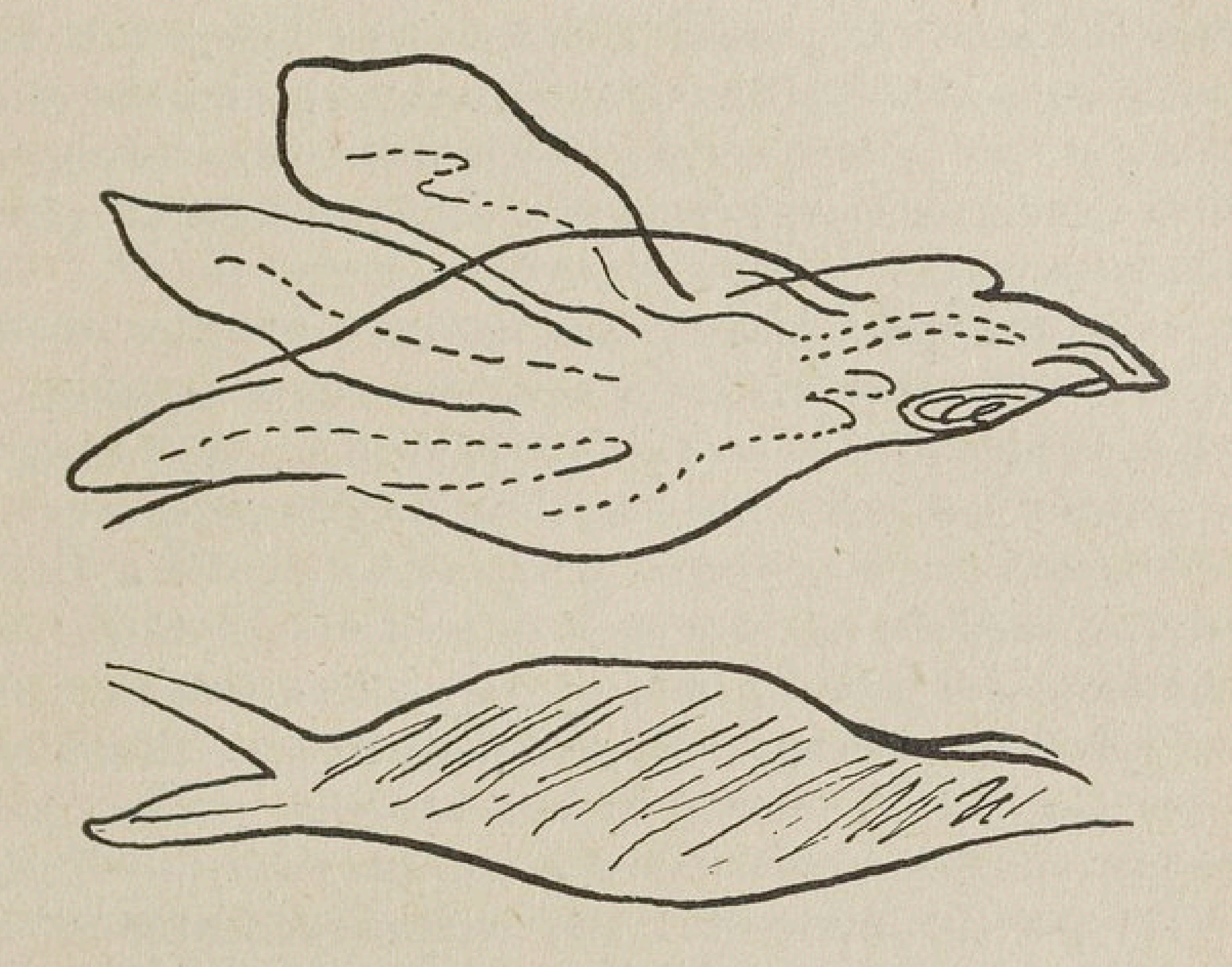
ajoutée par la suite au cours de la vie embryonnaire, comme elle lui a été ajoutée pendant l'évolution cosmique), dépend de l'élément aqueux-terrestre. Il faut que cet élément aqueux-terrestre soit élaboré d'une manière tout à fait spéciale, avant d'être incorporé à l'homme, et c'est ce qui a lieu dans le corps maternel. Lorsque cet élément se met à engendrer des formes de lui-même, indépendamment, lorsqu'il se dissémine pour ainsi dire dans la vie tellurique, il en naît des créatures animales inférieures, des amphibies, des reptiles, des poissons et d'autres créatures peu évoluées.

Le papillon peut se dire à bon droit un être de lumière, et l'oiseau un être de chaleur, mais les animaux inférieurs ne peuvent nullement émettre de telles prétentions. Considérons les poissons tels que nous les voyons de nos jours. Ils sont pour ainsi dire abandonnés aux forces formatrices, qui agissent sur eux de l'extérieur, tandis que chez l'homme, elles agissent du dedans. Le poisson vit dans l'eau. Or, l'eau n'est pas seulement, comme le voudraient les chimistes, un composé d'hydrogène et d'oxygène, l'eau est parcourue et pénétrée de forces cosmiques diverses. Même les forces des astres s'introduisent dans l'eau ; pas un seul poisson ne pourrait y vivre, si elle n'était qu'un composé partout identique à lui-même ! Le poisson sent qu'il est un être d'eau et de terre, mais en ce qui concerne l'eau proprement dite, telle qu'il l'aspire en lui, il n'a pas l'impression qu'elle constitue l'essentiel de son être (voyez schéma).

L'oiseau a le sentiment que l'air qu'il aspire est son être propre. Cet air qui pénètre en lui et se répand dans tout son corps, c'est lui-même. Le poisson aspire l'eau, mais il ne sent pas que cette eau est lui-même, il ne se dit pas : je suis de l'eau. Il sent qu'il est une chose qui contient de l'eau, qui entoure de l'eau. Il est le réceptacle, l'enveloppe, la coupe brillante de l'eau.

L'eau elle-même lui est un élément relativement étranger, qui entre et sort, et qui lui apporte l'air dont il a besoin. L'air lui est également étranger. Telle est la sensation qu'a le poisson physique. Mais le poisson possède aussi un corps éthérique et un corps astral. Si l'eau contenue en lui, l'eau dont il se sent le réceptacle, reste unie à l'immensité de l'élément aqueux, l'Ether est le milieu réel dans lequel il vit. L'astral ne lui appartient pas. Il est essentiellement un animal éthérique. Physiquement, il est le réceptacle, la coupe de l'eau ; l'eau qui est en lui demeure u n e avec toutes les eaux de l'univers ; car l'eau, l'humidité, sont épandues de toutes parts sur le globe ; et c'est dans cette eau, dans cette humidité que le poisson perçoit

l'Ether. Les poissons, en ce monde terrestre, sont muets. Mais s'ils pouvaient parler, s'ils pouvaient raconter ce qu'il sentent, ils diraient :



Je suis une coupe ; cette coupe porte l'élément aqueux qui est partout épandu sur le globe, et qui est lui-même le porteur de l'élément éthérique. C'est dans l'Ether que je nage réellement. Le poisson dirait : L'eau n'est qu'une maya, la réalité, c'est l'Ether où je nage. — Le poisson ressent donc, comme étant sa vie propre, la vie de la terre. C'est là ce qu'il a de si spécial. Il prend part, très intimement, à toutes les phases saisonnières de la vie terrestre. La montée des forces éthériques en été, leur descente en hiver, leur expansion et leur concentration, voilà ce qu'il ressent. Il éprouve l'Ether comme étant l'élément de la respiration du globe.

Le Dr. Wachsmuth nous a entretenus, ici même, de cette respiration terrestre. C'était une très belle conférence. Eh bien, un poisson aurait pu faire le même exposé, d'après ses propres expériences, à la condition de posséder l'art du conférencier. Car tout ce qui a été décrit, le poisson s'en rend compte ; il perçoit le déroulement des divers phénomènes liés à cette respiration terrestre. Il participe d'une manière très remarquable à la respiration de la terre, au rythme des saisons ; ce qui importe pour lui, c'est l'Ether, c'est l'élément vital de la terre, c'est cette vague élémentaire qui monte et descend, entre et sort, entraînant tout le reste en un ondoiement incessant.

Il en va tout autrement des amphibies et des reptiles. Les grenouilles, par exemple, peuvent nous servir de types. Elles ont peu de rapports avec l'élément éthérique du Cosmos, elles sont liées plutôt à l'élément astral. Le poisson pourrait dire : Je suis une créature devenue terrestre, née de l'humidité terrestre, mais ma vie véritable, c'est la vie du globe tout entier, c'est sa respiration cosmique. La grenouille tiendrait un autre langage. C'est à l'élément astral du cosmos qu'elle est liée.

Je vous ai déjà parlé de cette astralité de l'univers, au sujet des plantes, et je vous montrerai par la suite que cette astralité effleure le sommet de la plante, la fleur. La grenouille appartient à cette astralité, à ce qu'on peut appeler le corps astral de la terre, tout comme le poisson appartient à son corps éthérique. Le poisson a bien aussi une astralité, mais elle lui est propre. La grenouille a, de son côté, un corps éthérique qui lui est propre, qui lui est bien plus fortement lié que chez le poisson, mais son corps astral lui est pour ainsi dire commun avec tout dans l'univers. Et elle participe aux grands phénomènes astraux des saisons, à tout le jeu que mène l'astralité de la terre, à l'évaporation des eaux, à leur condensation en pluie, etc. Le matérialiste dit simplement que l'eau se vaporise selon telles et telles lois aéro-dynamiques ou aéro-mécaniques. Il observe sa montée, et la formation de gouttes. Quand les gouttes s'alourdissent, elles tombent. Mais cette manière de concevoir les choses rappelle certaines théories de la circulation du sang, où l'on voudrait tout expliquer sans admettre la vie, qui anime tout le système circulatoire ! La vie anime également les eaux montantes et descendantes, l'atmosphère astrale de la terre. Et je ne dis rien de fabuleux lorsque je dis que les grenouilles participent à ce jeu de l'astral, dont les effets visibles sont les phénomènes météorologiques. Les êtres amphibies sont dans le même cas, mais à un moindre degré. Vous savez, n'est-ce pas, qu'on utilise les grenouilles comme baromètres pour prédire la pluie et le beau temps. C'est une simple application de ce fait. Ces animaux ont leur corps astral à l'unisson de la vie astrale de la terre ; la grenouille ne peut pas dire qu'elle éprouve un sentiment quelconque, elle prend part aux sentiments de la terre et ceux-ci varient selon que le temps est sec ou pluvieux, etc. De là proviennent aussi les concerts plus ou moins harmonieux que les grenouilles nous donnent dans certaines conditions atmosphériques. La grenouille ne coasse pas sans y avoir été invitée par le Cosmos tout entier.

Pour nous résumer, nous dirons que les êtres peuplant l'humidité

de la terre ressentent d'une manière intense les processus terrestres ; le poisson ressent les processus de la vie terrestre, les grenouilles, amphibies et reptiles, les sentiments et sensations terrestres. Revenons à présent à l'appareil digestif de l'homme. Il se forme, comme je l'ai indiqué, du dedans vers le dehors. Pour en comprendre les lois, il faut observer de près les amphibies et les reptiles, car ceux-ci manifestent extérieurement les forces dont l'appareil digestif humain est animé. Avec ces forces, qui nous servent à digérer, la nature extérieure engendre les serpents, les crapauds, les lézards et les grenouilles. Rien n'est laid dans la nature, et il faut tout observer avec objectivité. Si l'on veut donc réellement comprendre ce qu'est le gros intestin dans l'organisme de l'homme, c'est vers le crapaud qu'il faut tourner son attention, car le crapaud reçoit de l'extérieur ce qui est donné à l'homme, en cet organe, de l'intérieur. La description n'en est pas aussi poétique que lorsqu'il s'agit du papillon. Mais on se doit de considérer avec une grande égalité d'âme les divers aspects de la vie universelle.

On arrive ainsi à se faire une image exacte de la façon dont la terre participe à la vie du Cosmos. Car voyez ce qui constitue, en somme, les organes excréteurs de la terre : les excréments de la terre sont des êtres vivants ; elle expulse, par exemple, les crapauds. En engendrant les crapauds, elle se débarrase des éléments qu'elle ne peut pas utiliser.

Tout ceci nous révèle que l'aspect extérieur de la nature s'accorde toujours et partout à sa réalité intérieure. Celui qui a dit : « Aucun esprit créé ne peut pénétrer au-dedans de la nature », ne savait pas que le dedans de la nature est partout manifesté par son dehors. On arrive à comprendre tout le dedans de l'être humain quand on étudie ce qui vit hors de lui, dans le cosmos... De la tête jusqu'aux membres, l'homme est explicable par les créatures qui peuplent, autour de lui, le globe. Car l'homme et l'univers appartiennent à un même tout. Nous pourrions dessiner le schéma suivant : un grand cercle, l'univers, se concentre sur un point. Le cercle extérieur crée, à l'intérieur, un cercle plus petit. De là, il rayonne à nouveau. Et le petit cercle reforme en son centre un nouveau petit cercle ; ce qui est compris à l'intérieur du petit cercle rayonne, et ainsi de suite. Ce qui est dans l'homme se répand jusqu'aux limites de l'univers. Et l'être extérieur de l'homme rejoint, à ses confins, l'être intérieur du Cosmos. Au point où nos sens se rencontrent avec l'univers, il s'opère un contact entre ce qui a rayonné, avec l'homme, du dedans vers le dehors, et

ce qui s'est concentré, avec le Cosmos, du dehors vers le dedans. C'est en ce sens que l'homme est un petit univers, un microcosme en face du macrocosme. Il renferme toutes les merveilles et tous les mystères du macrocosme, seulement, dans un sens évolutif inverse.

Si la terre n'était que ce que j'ai montré jusqu'à présent, ce serait tout à fait déplorable pour son évolution. Il arriverait par exemple qu'à force d'expulser les crapauds et autres créatures inférieures, elle finirait par trouver la mort, comme l'organisme humain, et n'aurait plus aucun prolongement. C'est que jusqu'à présent, nous avons tenu compte de l'homme et des animaux, mais non des plantes. Nous allons, par la suite, pénétrer dans la sphère du végétal, et jusque dans la sphère du minéral. Nous verrons comment les minéraux sont apparus pendant la période terrestre, comment les rochers de nos montagnes primitives ont été déposées lentement par le règne végétal, comment les roches calcaires ont été déposées par les animaux relativement récents. Le règne minéral est entièrement un dépôt du règne végétal et du règne animal ; il provient en grande partie des animaux inférieurs. Les crapauds n'ont pas fourni grand chose à la minéralisation du globe, les poissons non plus. Mais les animaux moins évolués, et les plantes, lui ont fourni un apport considérable. Les êtres à carapaces siliceuses ou calcaires, les coquillages, abandonnent en mourant ce qu'ils ont constitué par la force de leur animalité, et les plantes abandonnent le résidu de leur vie végétale. Ces éléments minéraux se désagrègent, et c'est alors qu'une force plus haute s'en empare, pour en construire des mondes nouveaux. Le règne minéral peut prendre en certains lieux de la terre un sens très important.

Suivons la ligne d'évolution qu'a parcourue la terre : phase calorique, phase aérienne, phase aqueuse, phase terrestre et minérale. La tête humaine a participé à toutes ces phases, et la phase minéralisante s'est manifestée dans la partie extérieure du crâne, partie osseuse, qui a dégénéré, mais en laquelle on retrouve pourtant un vestige de l'ancienne vitalité. Le caractère minéral de la tête s'exprime encore autrement : il existe, dans la tête, un organe de forme pyramidale, la glande pinéale. Voisine des tubercules quadri-jumeaux et de la couche optique, elle secrète ce qu'on appelle les acervules. Ce sont de petits cailloux jaune citron, qui s'accumulent à une des extrémités de la glande pinéale ; ce sable, c'est le véritable élément minéral de la tête humaine. Lorsque ce sable fait défaut, l'homme est condamné à l'idiotie et à la dégénérescence. Chez l'homme normal, la glande pinéale est relativement grande. Chez l'idiot, elle a les di-

mensions d'un grain de chanvre, et il ne s'y produit pas le sable en question.

C'est dans cette inclusion minérale que réside l'homme-esprit. Elle nous avertit que le vivant ne peut pas servir directement de demeure au spirituel, et que l'esprit a besoin d'un corps inanimé, situé au centre de la tête humaine, pour pouvoir y résider en toute indépendance.

C'est un développement grandiose qui nous a ainsi conduits du papillon et de l'oiseau, représentants de notre tête, jusqu'au bas de l'échelle animale, en passant par les reptiles et les poissons. Nous pourrons parcourir demain cette échelle, et considérer, non plus la série animale, mais la série végétale et la série animale. Nous y trouverons d'aussi réelles satisfactions. Car si la série animale nous a apporté de grandes leçons sur le passé, la série minérale nous permettra de concevoir de grandes espérances quant à l'avenir de la terre. Il faudra que nous revenions, à cette occasion, sur un point que j'ai laissé dans l'obscurité : la question des animaux intermédiaires, des animaux de transition. Je n'ai pu parler, dans l'exposé précédent, que des animaux typiques qui forment les points vitaux, les nœuds de l'évolution.

TROISIEME PARTIE

Le monde des plantes
et les esprits élémentaires

VII

Au monde extérieur, que nous percevons par nos sens, correspond un monde que nous ne percevons pas, et qui constitue avec le premier un tout indissoluble. Nous nous en rendrons compte clairement, si, détournant à présent notre attention de l'animal, nous la dirigeons vers le végétal.

Le monde végétal, qui jaillit de la terre avec luxuriance, enchante nos cœurs, mais nous propose une continuelle énigme. L'animal, lui aussi, est énigmatique, quoique à un moindre degré. Car nous pouvons nous dire : il existe dans l'animal une volonté, qui s'exprime dans sa forme, et dont toutes ses activités sont les manifestations. Rien de tel chez la plante. L'infinie variété des végétaux, leur naissance mystérieuse à partir de la graine, leur développement à l'aide de la terre et de l'atmosphère, tout cela présuppose l'existence d'un « quelque chose » que nous ne percevons pas.

La clairvoyance spirituelle, appliquée au monde des plantes, nous révèle l'existence d'une multitude d'entités que la clairvoyance instinctive des hommes d'autrefois a bien connues, et qui sont tombées dans l'oubli. Ce ne sont plus, de nos jours, que des mots vides de sens. Tout au plus les utilise-t-on parfois à des fins poétiques. Elles ne recouvrent plus, pour l'homme moderne, aucune réalité.

Or, à mesure qu'il a perdu de vue ces êtres spirituels qui environnent les plantes comme d'un essaim bourdonnant, l'homme a perdu aussi la compréhension du monde végétal, connaissance qui lui serait pourtant, notamment en médecine, d'une grande utilité.

Nous avons parlé, plus haut, d'une correspondance entre la plante et le papillon. Nous n'en saisirons toute la signification qu'en pénétrant plus profondément dans l'activité même du règne végétal.

La plante enfonce sa racine dans le sol. Lorsqu'on la contemple

spirituellement, on remarque que cette racine est environnée par des milliers de petits esprits élémentaires prodigieusement actifs. L'antique clairvoyance instinctive les a dénommés gnômes et nous les nommerons les Esprits des racines. On peut les observer, à l'aide de la vision imaginative et de l'inspiration, aussi réellement qu'on observe dans la réalité physique la vie des hommes et des animaux. On peut plonger dans la vie et dans l'âme de ces petits esprits, qui constituent un monde particulier.

C'est un peuple souterrain, invisible, mais dont les actions sont visibles ; car aucune racine ne pourrait subsister si ces petits esprits n'étaient là pour servir d'intermédiaire entre elle et le sol minéral. Ce sont eux qui activent les éléments minéraux, les mettent en circulation et les apportent jusque dans la racine. Bien entendu, je ne fais allusion qu'au fondement spirituel de ce phénomène.

Ces Esprits des racines existent en tous lieux de la terre ; ils se plaisent surtout à l'intérieur des roches et des minéraux plus ou moins translucides, ou parvenus à un éclat métallique. Mais ils sont encore plus à l'aise dans le courant minéral qui nourrit les racines, car c'est là leur véritable place et ils y jouent le rôle qui leur est propre. Ces Esprits sont entièrement constitués par une spiritualité spéciale, que nous comprendrons mieux si nous la comparons à celle qui réside dans l'œil ou dans l'oreille de l'homme. Ils sont uniquement des « sens ». Ils ne sont que sens, perception active et, en même temps, compréhension, sagacité. Car ils ne se bornent pas à voir et à entendre ; ils comprennent par une divination immédiate tout ce qu'ils voient et tout ce qu'ils entendent. Ils ne reçoivent donc pas seulement des impressions ; ils perçoivent de toutes parts des idées.

Essayons de nous expliquer comment ces esprits élémentaires perçoivent des idées. Voici la plante qui pousse et qui est en relation avec tout l'univers extra-terrestre. En certaines saisons, des courants spirituels se déversent d'en-haut, du Cosmos, vers la fleur et le fruit, puis de là vers les racines, pénétrant à l'intérieur du sol. De même que nous ouvrons l'œil à la lumière, ces esprits ouvrent leur faculté de perception à ce qui leur est distillé ainsi du haut des plantes. Ce qui tombe de la sorte goutte à goutte dans la terre, c'est tout ce que la lumière a déposé dans la fleur, la chaleur solaire dans le fruit, l'air dans la feuile. Et c'est aussi tout ce que les étoiles du firmament ont imprimé dans l'ordonnance subtile de la plante. La plante récolte donc les secrets du Cosmos, les fait sombrer jusque dans le sol où les Gnômes les recueillent comme une rosée céleste. Ensuite, — no-

tamment en automne et en hiver, — ils colportent ces secrets dans leur course vagabonde à travers les minéraux et les roches ; tels de petits missionnaires, ils propagent à travers le sein de la terre les secrets du Cosmos.

Là-haut, le vaste monde est une construction de l'esprit universel, des idées universelles. Les Gnômes reçoivent ces idées par l'intermédiaire des plantes, qui sont pour eux ce que la lumière est pour nous, et ils les portent consciemment de pierre en pierre, de métal en métal.

Plongeons donc notre regard dans ces couches obscures, non pour y rechercher une représentation toute abstraite et toute mécanique des lois naturelles, — plongeons notre regard dans ce monde souterrain, et nous y verrons les Gnômes, ces éternels errants, gardiens de la sagesse cosmique au sein du globe. Ce qu'ils voient, ils le savent du même coup. Voir et savoir n'est pour eux qu'un seul et même acte. Ils sont les êtres d'entendement par excellence, ils sont tout entendement, et cet entendement ressemble jusqu'à un certain point à celui des hommes, mais il est universel. Les Gnômes considèrent donc l'entendement de l'homme comme une chose très peu importante ; ils s'en rient ; ils raillent notre genre de compréhension si pénible et laborieuse. Que de luttes et d'efforts pour parvenir à saisir un tout petit coin de la vérité universelle ! Les Gnômes la contemplent toute entière, sans même avoir besoin de réfléchir. Tout ce qui est de nature rationnelle, ils le possèdent immédiatement et intégralement. « Comment est-il possible, songent-ils, qu'on se donne tant de peine pour réfléchir ! Il suffit de regarder pour comprendre, et tout ce qu'on regarde, on le comprend. Les hommes qui éprouvent ce besoin de réfléchir, qu'ils sont donc bêtes ! »

Et les Gnômes poussent l'ironie, si l'on peut dire, jusqu'aux limites de l'insolence, en ce qui concerne la logique des hommes. A quoi peut bien servir une chose aussi superflue que ce fil d'Ariane de la pensée ? Les pensées sont là ; les idées ruissellent par l'intermédiaire des plantes. Les hommes n'auraient qu'à fourrer le nez dans la terre au niveau des racines, pour y percevoir directement ce que dit le soleil. Alors, ils sauraient quelque chose ! Mais ce qu'ils appellent la Logique — ainsi pensent les Gnômes, — ne leur révélera jamais qu'un fragment minime de la vérité.

Les Gnômes sont donc, au sein de la terre, porteurs des idées de l'univers, des idées du Cosmos.

Mais la terre elle-même, ces petits esprits ne l'aiment pas du tout.

Il la parcourent de leur essaim tout bourdonnant d'idées, mais ils haïssent l'élément terrestre proprement dit. Ils ont le désir ardent de s'en arracher. Ils y demeurent captifs, — nous verrons tout à l'heure pourquoi, — mais ils le haïssent. Car l'élément terrestre représente à leurs yeux un danger perpétuel qui les menace sans cesse de leur ravir leur forme propre pour leur en imposer une autre qu'ils abhorrent : celle des Amphibies, notamment des crapauds et des grenouilles, dont j'ai parlé dans ma dernière leçon. Les Gnômes ont ce sentiment : si nous nous laissons enchaîner trop fortement par la terre, nous deviendrons des crapauds et des grenouilles. Et ils sont continuellement sur la défensive, cherchant à déjouer le pouvoir de la terre, essayant de se soustraire à l'empire des éléments qui les entourent. Ils se tiennent généralement dans l'humidité du sol, et c'est là que les guette la métamorphose en Amphibies. Aussi s'en évadent-ils sans cesse, en se remplissant des idées venues du Cosmos extra-terrestre. Ils sont, à proprement parler, dans le monde souterrain, les représentants de la lumière extra-terrestre, et ils ont à se garder avec le plus grand soin d'une fusion trop intime avec la terre elle-même. C'est grâce à ce sentiment d'antipathie et de haine que les Gnômes acquièrent la force de *pousser* les plantes hors de l'étreinte des forces terrestres.

Toute l'énergie profonde de leur être se révolte contre les forces terrestres, et c'est cet effort de répulsion qui détermine l'élan vertical des plantes, leur croissance vers le haut. Les Gnômes entraînent les plantes avec eux. Ce que les plantes laissent dans le sol, leur racine, est lié à la nature terrestre des Gnômes, mais ce qu'elles *poussent* au dehors, est lié à leur élan vers le monde supérieur. Car ils s'arrachent au sol de toute leur force élémentaire, et ce faisant, ils font grandir les plantes au-dessus de la surface du sol, en pleine lumière.

Lorsque la plante a poussé de la sorte, lorsqu'elle a quitté le royaume souterrain des Gnômes et l'humidité terrestre qui est leur habitat, elle entre dans un milieu nouveau : l'humidité de l'air. C'est alors qu'apparaît dans le monde physique ce qu'on nomme les feuilles. Les feuilles correspondent à un monde élémentaire tout autre. Des entités bien différentes des Gnômes y résident. Nous les nommerons les Esprits de l'eau.

Ces Esprits de l'élément liquide, l'antique clairvoyance instinctive leur a donné des noms divers, entre autres celui *d'ondines*. De même que nous avons constaté, aux environs des racines, le tourbil-

lon incessant des Gnômes, et tenu compte de l'élan, de la poussée qu'ils communiquent aux plantes, de même nous constatons dans la région des feuilles la présence des êtres élémentaires liés à l'eau, les Ondines.

Leur nature intime ne ressemble pas à celle des Gnômes. Elles ne sont pas douées de cette aptitude à recevoir, comme un organe sensoriel, comme un sens spirituel, les impressions du Cosmos. Elles ne peuvent que s'adonner passivement à la vie et à l'activité de l'univers manifestées dans l'air humide qui les entoure. Elles ne sont donc pas des Esprits aussi lumineux que les Gnômes. Elles rêvent sans cesse, et leur rêve est en même temps leur forme. Elles ne haïssent pas la terre, comme le font les Gnômes, mais sont sensibles à tout ce qui en provient. Elles vivent dans l'élément éthérique qui est le substrat de l'eau, elles y plongent, elles y nagent. Elles sont particulièrement attentives à la forme du Poisson. Car la métamorphose en poisson les menace sans cesse. Il leur arrive de subir cette métamorphose et d'emprunter momentanément cette forme animale, mais pour s'en libérer aussitôt. Elles rêvent leur vie. Et au sein de ce rêve, elles lient et délient, combinent et séparent les éléments constituants de l'air chargé d'humidité, les apportent aux feuilles par une voie mystérieuse, et de là les font descendre jusqu'aux racines, c'est-à-dire jusqu'à la partie de la plante que les Gnômes n'ont pas poussée au dehors. Cette partie de la plante se dessécherait dans le sol, si les Ondines ne s'en approchaient de toutes parts, et si, dans leur état de rêve, elles n'étaient les agents de toutes les transmutations, les chimistes de la nature. Les Ondine rêvent, et en rêvant, elles accomplissent les unions et dissociations de la substance ; les plantes vivent dans ce rêve des Ondines qui opère, dans la feuille et ce qui suit la feuille, toutes les merveilleuses réactions chimiques dont le végétal est le siège. Nous dirons donc que les Ondines sont les chimistes du monde végétal. Leur rêve est une chimie. Il y a en elles une spiritualité fragile et délicate, qui se manifeste au point précis où l'air et l'eau entrent en contact. Certes, elles habitent l'eau, mais leur activité se localise surtout à la surface, fût-ce à la surface d'une goutte d'eau ou d'un liquide végétal. Tout leur effort tend à se préserver de la métamorphose en poisson, qui les guette dans l'eau. Elles tiennent à garder leur liberté et leur variabilité extrêmes, et ne redoutent rien tant que de se voir fixées sous un aspect durable. Véritables Protées de l'élément fluide, c'est en rêvant des étoiles, du soleil, de la lumière

et de la chaleur, qu'elles sont chimistes et qu'elles opèrent dans les feuilles les transmutations de la susbtance.

La plante qui croît ainsi, mêlée au rêve des Ondines, entre dans un domaine nouveau, celui des esprits de l'air et de la chaleur. Rappelons-nous que les Gnômes œuvrent dans l'humidité de la terre, et les Ondines dans l'humidité de l'air. Les esprits élémentaires auxquels nous arrivons maintenant œuvrent dans la chaleur de l'air. L'antique clairvoyance les a dénommés sylphes.

L'air étant, de toutes parts, imprégné de lumière, les Sylphes, dont le milieu propre est l'air et la chaleur, tendent de toutes leurs forces vers la lumière et s'y apparentent jusqu'à un certain point. Ils sont particulièrement sensibles aux modifications et aux mouvements de nature subtile, mais de vaste envergure, qui se produisent au sein de l'atmosphère.

Lorsqu'on voit, au printemps ou à l'automne, un vol d'hirondelles sillonner les airs, y propageant une vibration puissante, le courant ainsi suscité, non seulement dans chaque oiseau, mais dans toute l'atmosphère qui l'environne, est perçu par les Sylphes comme une sonorité. C'est une musique cosmique qu'ils entendent. Et lorsque, sur mer, le vol des mouettes se joue autour d'un navire, il émane de ce vol un son spirituel, une musique spirituelle qui accompagne la marche du navire. Les Sylphes vivent dans ce son. La vibration de l'air est leur patrie. En absorbant la sonorité que produisent les courants aériens, ils s'imprègnent des forces de la lumière, de tout ce que la lumière transmet ainsi à l'air. Et les Sylphes, plus ou moins plongés dans un demi-sommeil, ressentent un bien-être au voisinage des oiseaux en plein vol. Lorsqu'ils se trouvent dans des espaces aériens vides de tout oiseau, quelque chose leur manque, ils se sentent comme perdus et ne savent plus se diriger. La vue de l'oiseau qui vole leur procure un sentiment de sécurité.

J'ai souvent décrit le moment si particulier de l'existence humaine où, pour la première fois, l'enfant se dit : Moi. J'ai cité à ce sujet un célèbre aphorisme de Jean-Paul : « Distinguer sa propre égoïté, c'est entrer dans le sanctuaire caché de l'âme ». Or, le Sylphe n'est pas capable de jeter de la sorte une vue profonde dans le sanctuaire caché de son propre être. Mais, lorsqu'il voit l'oiseau fendre les airs, il en éprouve un sentiment qui rappelle assez l'éveil de l'égoïté chez l'homme. C'est parce qu'il allume ainsi son Moi à la lumière extérieure, que le Sylphe peut être le porteur de l'amour cosmique à travers l'espace aérien. Le Sylphe vit

un peu à la manière d'un désir humain ; son Moi, qui n'est pas en lui, est dans le monde des oiseaux. C'est pourquoi il est le messager des désirs et des souhaits de l'amour à travers l'univers.

Ainsi faut-il comprendre la sympathie du Sylphe pour le monde des oiseaux. Le Gnôme hait le monde des amphibies, l'Ondine est attentive au monde des poissons, et elle le craint, elle s'en éloigne avec anxiété. Le Sylphe, au contraire, recherche l'oiseau, et trouve du bien-être à apporter jusqu'à son plumage, en plein vol, les sonorités de l'air.

Si l'on demandait à l'oiseau qui lui a appris à chanter, il répondrait que le Sylphe est son inspirateur. Le Sylphe se plaît dans la contemplation de l'oiseau, mais l'ordonnance cosmique lui interdit de devenir oiseau lui-même, car il a une autre tâche à remplir. Il doit apporter aux plantes, non seulement la lumière, mais encore l'amour. Si l'Ondine est le chimiste du végétal, le Sylphe est son porteur de lumière. Il imprègne les plantes de lumière.

Il en résulte quelque chose de très particulier. La lumière, dans la plante, c'est la force des Sylphes. Elle se surajoute aux forces chimiques qu'y apportent les Ondines. De ce contact résulte une activité extraordinairement souple et plastique. Les substances montent dans la plante, sont élaborées par les Ondines et transformées par les Sylphes à l'aide de la lumière. Les Sylphes construisent ainsi la forme idéale de la plante. Ils tirent de la lumière et grâce aux Ondines, la plante-type primordiale (Urpflanze). Lorsqu'à l'automne la plante se fane et que tous ses constituants matériels se désagrègent, sa forme idéale descend dans le sol, et c'est là cette sorte de rosée spirituelle que les Gnômes reçoivent, ainsi qu'il a été dit plus haut. Les Gnômes peuvent alors percevoir tout ce que le Cosmos a réalisé dans la plante, tout ce que le soleil y a mis grâce aux Sylphes, et l'air grâce aux Ondines. Les Gnômes, au sein de la terre, sont occupés durant tout l'hiver à contempler ce qui leur descend ainsi du monde d'en-haut. Ils conçoivent alors les idées cosmiques, sous leur aspect de formes végétales idéales descendues spirituellement dans le sol.

La plupart des hommes ignorent tout de cette forme idéale des plantes, car ils ne voient en celles-ci que des créatures matérielles. C'est pourquoi l'on trouve dans la science botanique des erreurs considérables. Je vais indiquer brièvement l'une de ces erreurs.

La soi-disant fécondation des végétaux

Selon les enseignements courants de la science matérialiste, la plante prend racine dans le sol, puis tiges et feuilles se développent, et, en dernier lieu, la fleur. Dans la fleur se trouvent les étamines et le pistil. On enseigne qu'en règle générale, le pollen provenant d'une fleur va féconder le pistil d'une autre fleur, et qu'il en résulte la formation d'une graine. On enseigne cela partout. On considère que le pistil est en quelque sorte l'élément féminin, et que ce qui provient des étamines est l'élément masculin. Et tant qu'on demeurera enchaîné par la conception matérialiste, on ne se fera jamais une autre idée de ce phénomène, car, effectivement, de ce point de vue, il a l'aspect d'une fécondation. Mais il n'en est pas ainsi. Pour comprendre vraiment la fécondation, la procréation végétale, il faut considérer cette forme de plante, cette forme idéale qui est résultée du double travail des Syphes et des Ondines. Elle sombre dans la terre, et les Gnômes montent la garde autour d'elle. La voici, cette forme végétale, dans le monde souterrain. Les Gnômes la voient, la contemplent, la gardent et la protègent. Et la terre devient le sein maternel qui renferme en soi ces formes idéelles ; c'est tout autre chose que ce que nous décrit la science matérialiste.

Ici, en haut (voir le schéma), la plante qui a traversé la sphère des Sylphes, entre dans celle des Esprits du feu. Ces Esprits du feu, habitants de la chaleur lumineuse, recueillent la chaleur terrestre lorsqu'elle est parvenue à son degré le plus haut, ou à sa qualité la plus subtile. De même que les Sylphes recueillent la lumière, les Esprits du feu ou s a l a m a n d r e s, recueillent la chaleur, et la portent jusque dans la corolle des fleurs.

Les Ondines transmettent à la plante les effets de l'Ether chimique ; les Sylphes, ceux de l'Ether de lumière. Les Esprits du Feu transmettent aux fleurs les effets de l'Ether de chaleur. Et les grains de pollen émanés des étamines sont en réalité de minuscules vaisseaux aériens, qui transportent ces Esprits du Feu, apportant la chaleur à l'ovaire, à la graine future... Partout dans toutes les fleurs, les étamines accumulent de la chaleur, qui par l'intermédiaire du pollen est transmise à l'ovaire. Ce qui se forme alors dans l'ovaire est essentiellement masculin. C'est ce qui est venu du Cosmos. On se trompe en croyant voir dans l'ovaire un principe féminin, et dans les anthères des étamines, un principe masculin. Il ne se produit dans la

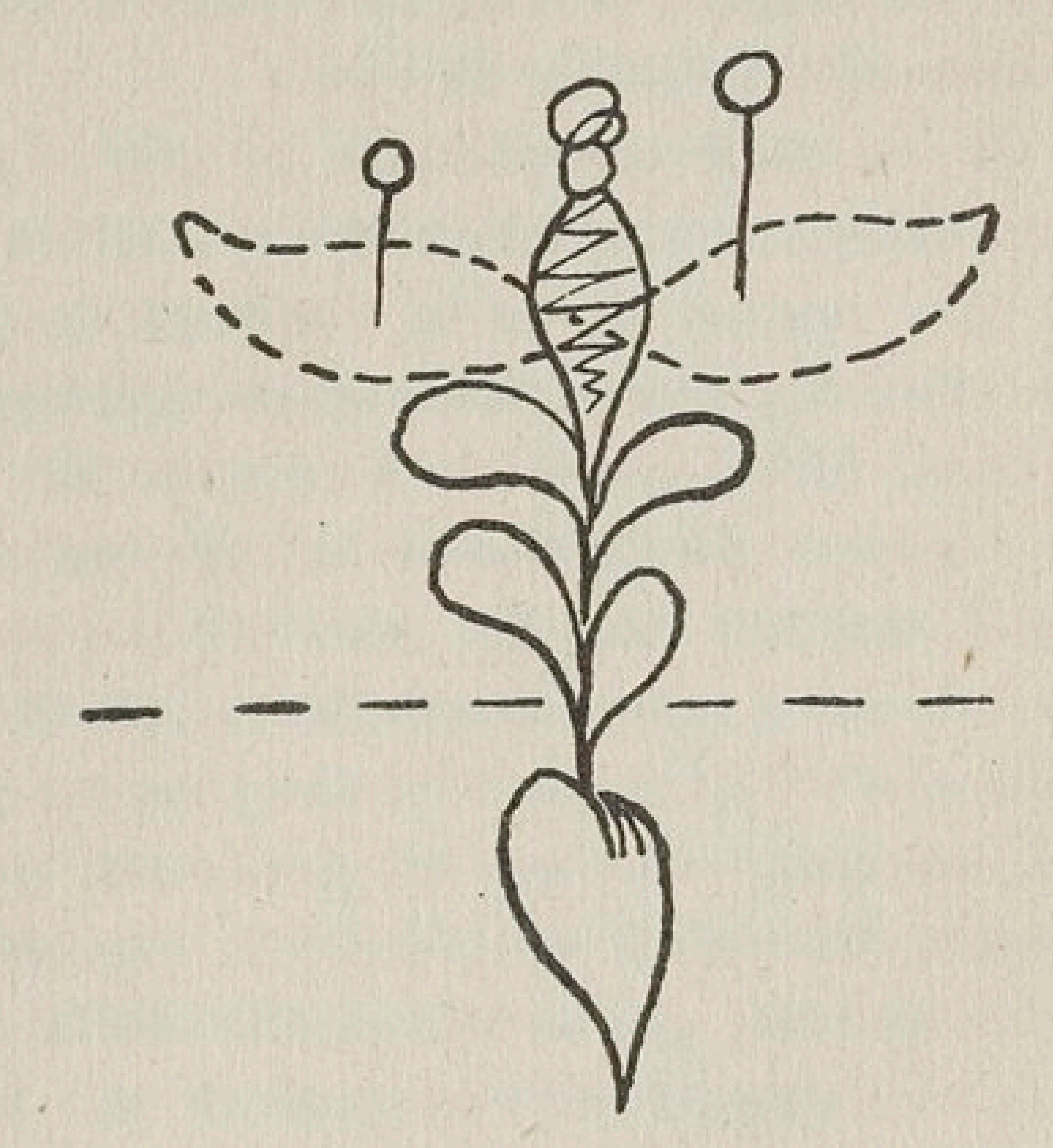
fleur elle-même aucune fécondation : il s'y prépare seulement un germe masculin.

La fécondation véritable résulte de la rencontre entre ce germe masculin, emprunté à la chaleur cosmique, et présent dans la graine, — et le germe féminin contenu dans le sein maternel de la terre comme je l'ai expliqué plus haut. Le principe féminin, c'est la forme végétale spirituelle, qui est descendue dans le sol à l'automne et qui y repose. Pour le monde végétal, la terre est bien une mère, et le ciel est un père. Ce qui se déroule au-dessus de la surface du sol n'a jamais le caractère maternel. Le principe maternel ne peut donc, en aucun cas, résider dans l'ovaire. Il n'y a dans l'ovaire que le principe paternel apporté du Cosmos par les Esprits du Feu. Et le principe maternel, nous l'avons dit, repose dans la terre : c'est la forme idéelle de la plante. Son siège physique est le Cambium, partie molle de la tige, entre le bois et l'écorce.

Nature calorique lumineuse : Esprits de Feu : *Porteurs de chaleur (masculins)*

Nature aérienne, sphère des ondines : Sylphes, porteurs de lumière.

Nature humide aérienne, sphère chimique : Ondines, Ether chimique.



Nature humide-terrestre : Gnômes, nourriciers de vie.

La fécondation véritable s'accomplit grâce à la collaboration des Gnômes et des Esprits du Feu. Dans la procréation végétale, les Gnômes jouent le rôle d'accoucheurs spirituels. La fécondation s'accomplit en hiver, au-dessous de la surface du sol, lorsque la graine s'enfonce dans la terre et y rencontre la forme idéelle que nous avons définie plus haut.

Vous le voyez : lorsqu'on méconnaît le côté spirituel des choses, lorsqu'on ignore l'activité des esprits élémentaires qui s'enchevêtre sans cesse avec celle des plantes, on aboutit à des erreurs formidables. Car, je le répète, il n'y a pas de fécondation végétale en dehors du sein de la terre. Pour le végétal, la terre est la mère et le ciel est le père. Ceci dans un sens absolument littéral. Les Gnômes reçoivent la chaleur cosmique que les Esprits du Feu ont rencontrée dans l'ovaire (donc dans la graine qui en provient) par l'intermédiaire des grains de pollen qui sont de minuscules vaisseaux aériens véhiculant de la chaleur. Les Esprits du Feu sont, en effet, les porteurs de la chaleur.

Maintenant nous pouvons résumer toute la croissance de la plante. En premier lieu, les Gnômes, enrichis de ce que leur ont donné les Esprits du Feu, vivifient la plante, dans le monde souterrain, et la poussent vers le haut. Ils sont les nourriciers de vie. Ils fournissent à la racine l'Ether de vie, cet Ether de vie qui est leur élément propre.

En second lieu, les Ondines apportent à la plante l'Ether chimique ; les Sylphes, l'Ether de lumière ; les Esprits du Feu, l'Ether de chaleur. Et ensuite, le fruit de l'Ether de chaleur se réunit, dans le monde souterrain, à l'Ether de vie.

On ne peut comprendre la plante qu'en la considérant dans ses rapports avec tout ce qui vit et s'active autour d'elle. Et le phénomène le plus important de la vie végétale ne saurait être interprété tant que l'on n'a pas pénétré spirituellement dans ces mystères.

Il est fort intéressant à ce point de vue de relire certains passages des œuvres de Gœthe où il exprime sa colère à un botaniste de ses amis, du fait que les gens ne peuvent s'occuper des plantes sans parler de « noces éternelles ». Gœthe, contemplant une prairie en fleurs, n'y voyait pas le théâtre de ces prétendues « noces ». Cette idée le choquait, cela ne lui paraissait pas conforme à la nature des choses. Toutefois, ce n'était là, chez lui, qu'une certitude instinctive. Il ne pouvait pas savoir quelle est la réalité spirituelle de ce phénomène. Il sentait qu'il ne pouvait pas exister de véritable fécondation dans la corolle des fleurs. Il ignorait ce qui s'accomplit dans les profondeurs du sol, et de quelle manière la terre est véritablement la mère des plantes. C'est seulement par instinct qu'il se refusait à admettre les assertions courantes des botanistes, devinant que ce qu'on décrit sous le nom de fécondation végétale, n'en est, en réalité, pas une.

Vous apercevez à présent le lien étroit qui unit la terre aux plantes.

Mais j'attirerai encore votre attention sur un point complémentaire.

Lorsque les Esprits du Feu tourbillonnent dans l'air, et spécialement lorsqu'ils y véhiculent le pollen, la poussière des anthères, ils sont animés d'un sentiment intense, plus intense encore que celui qui meut les Sylphes. Ceux-ci ressentent leur Moi, leur être propre, dans le vol des oiseaux. Les Esprits du Feu ressentent quelque chose d'analogue vis-à-vis des papillons et de tous les insectes. Ils aiment à suivre leurs traces dans l'air. Cela les aide à répartir les ondes de la chaleur, et à concentrer l'éther de chaleur dans l'ovaire des plantes. Pour opérer l'union de cet éther de chaleur, qui doit descendre vers le sol, avec la forme idéale de la plante, pour accomplir cette œuvre, ils se sentent alliés aux papillons et aux insectes. Ils s'élancent, de fleur en fleur, dans leur sillage ; ils voltigent avec eux. Lorsqu'on suit des yeux un papillon ou un insecte, on sent que son aura est quelque chose de tout particulier. Elle ne s'explique pas par l'insecte seul. Les abeilles, par exemple, ont une aura claire, scintillante, merveilleusement lumineuse, pour ainsi dire éblouissante. On ne se l'explique pas tant que l'on n'a pas remarqué que l'abeille est accompagnée sans cesse d'un Esprit du Feu qui lui est intimement apparenté. Pour le regard spirituel, l'abeille vole au centre d'une aura éblouissante. Cet Esprit du Feu, elle le transporte de fleur en fleur, d'arbre en arbre. Il connaît, grâce à l'abeille, le sentiment de son Moi et il voudrait s'unir complètement à elle.

C'est par là que les insectes acquièrent cette force étrange dont je vous ai parlé précédemment, cette faculté de briller dans le Cosmos spirituel ; ils peuvent spiritualiser totalement la matière physique qui leur est donnée et la faire rayonner dans l'espace cosmique. Mais, de même que c'est la chaleur de la flamme qui l'amène à briller, de même, à la surface de la terre, ce sont les insectes, enflammés d'ardeur pour cette tâche cosmique par les Esprits du Feu qui les accompagnent, ce sont les insectes qui amènent jusqu'à l'éclat le plus vif cette substance physique spiritualisée qui brille dans le Cosmos, et que l'homme aperçoit au moment où il descend vers la Terre pour s'y incarner.

Les Esprits du Feu veillent activement, d'une part, à ce que cette matière spiritualisée rayonne dans le Cosmos, et, d'autre part, à ce que pénètre jusqu'au centre de la terre le feu concentré, la chaleur concentrée, qui doivent éveiller, par l'entremise des Gnômes, la forme spirituelle qu'ont réalisée les Sylphes et les Ondines, et qui est descendue dans le sol.

Tel est le cycle spirituel de la croissance végétale. L'homme pressent obscurément que la plante qui verdoie, la plante qui fleurit, renferme tout un mystère. Ce mystère, il ne peut généralement le percer. Ce n'est pas le déflorer que de l'approfondir, ce n'est pas « enlever la poussière diaprée des ailes du papillon ». Au contraire ; ce qui étonne et enchante dans le monte végétal, paraît encore bien plus merveilleux, lorsque, derrière la plante physique, on aperçoit ce travail si complexe des Gnômes pleins d'intelligence, occupés à pousser les plantes hors du sol. Car, de même que la raison humaine échappe aux lois de la pesanteur, de même que la tête humaine se redresse sans peine comme si elle ne pesait rien, de même l'intellectualité lumineuse des Gnômes triomphe des forces terrestres et fait monter le végétal. Ils sont en bas, et ils y éveillent la vie. Mais la vie ne pourrait subsister si elle n'était sustentée aussitôt par le chimisme. C'est là ce qu'apportent alors les Ondines. Puis, il faut de la lumière, et c'est le don des Sylphes.

Nous voyons ainsi en bas, dans le bleu-noir, la pesanteur, à laquelle un élan contraire est donné par les Gnômes, et, tout autour, environnant la plante comme d'un essaim, indiqué dans l'aspect des feuilles, la force des Ondines, qui lient et délient les substances. D'en haut, du royaume des Sylphes, descend de la lumière, qui réalise dans la plante une forme plastique, laquelle, idéalisée, redescend, recueillie par le sein maternel de la terre, environnée des Esprits du Feu qui ont condensé dans la semence minuscule toute la chaleur cosmique. Cette chaleur est alors donnée, en même temps que la force de la semence, aux Gnômes. Et ces derniers font monter la plante, l'extraient du Feu et de la Vie.

Vous voyez par ailleurs de quelle manière la terre est, pour ainsi dire, redevable de sa force répulsive, de sa densité, à l'antipathie qu'éprouvent les Gnômes et les Ondines à l'égard du monde des Amphibies, du monde des Poissons. La densité de la terre, c'est cette antipathie elle-même, cette volonté qu'ont les Gnômes et les Ondines de rester ce qu'ils sont. Au contraire, la lumière et la chaleur qui descendent vers la terre sont les expressions de la sympathie et de l'amour qui animent les Sylphes et que ceux-ci transportent à travers les espaces aériens, ainsi que de l'ardeur et du désir de se sacrifier qui anime les Esprits du Feu. Le monde spirituel manifeste ainsi une inclination bienveillante vers le monde d'en bas. On peut donc dire : La densité terrestre, le magnétisme terrestre, la pesanteur terrestre, se tendent, vont à la rencontre des forces descendantes de

l'amour et du désir de sacrifice. Dans cet entrelacement des forces qui montent et de celles qui descendent, de la densité, de la pesanteur et du magnétisme, d'une part, de l'amour et du sacrifice d'autre part, naît, au point de rencontre, à la surface du sol, le monde végétal. Il donne une forme visible à l'amour cosmique, au sacrifice cosmique, à la pesanteur cosmique, au magnétisme cosmique.

Voilà de quoi il s'agit réellement, voilà ce que nous pressentons lorsque nous nous plaisons à contempler le charme et la fraîcheur du monde des plantes. Nous ne sommes capables de les comprendre que si nous savons jeter un pont entre l'apparence physique — le monde sensible, — et la réalité spirituelle — le monde suprasensible —. Ceci nous a permis de rectifier en passant l'erreur capitale de la botanique matérialiste, qui appelle fécondation ce qui se passe au sommet de la plante, dans la fleur. Ce qui s'accomplit dans cette région-là, n'est pas une fécondation, c'est la préparation d'une semence cosmique essentiellement masculine, destinée à la plante future dont le sein maternel de la terre contient le germe.

VIII

Je vous ai parlé précédemment de l'autre côté de la nature, c'est-à-dire des entités supra-sensibles, invisibles, qui accompagnent de leur présence tous les phénomènes sensibles et visibles. L'ancienne clairvoyance instinctive percevait ces entités aussi nettement que les êtres corporels. De nos jours, elles se sont pour ainsi dire soustraites au regard des humains. Mais si le peuple des Gnômes, des Ondines, des Sylphes et des Esprits du Feu ne nous est plus aussi perceptible que le règne animal ou le règne végétal, cela résulte seulement de la métamorphose que l'homme a subie au cours de son évolution. Au stade actuel, il ne peut plus épanouir sur terre la vie de son âme et de son esprit qu'à l'aide du corps physique et du corps éthérique. Il ne peut se passer du corps éthérique pour l'épanouissement de son âme, ni du corps physique pour l'épanouissement de son esprit. Le corps physique fournit ainsi à la vie de l'esprit les outils dont elle a besoin (les organes sensoriels), mais il n'est pas apte à se mettre en rapport avec les entités supra-sensibles qui sont la base du monde sensible. Il en est exactement de même du corps éthérique, qui est indispensable à l'activité de l'âme. Pour ces raisons, une bonne moitié de notre entourage terrestre nous échappe, et le monde des esprits élémentaires ne nous est plus couramment accessible. Les perceptions physiques et éthériques ne les atteignent pas.

Ce qui échappe de la sorte à la connaissance des humains, nous allons tenter d'en donner une idée plus précise.

Tout au bas de l'échelle animale se trouve une multitude de créatures peu évoluées, qui ne consistent en somme qu'en une masse molle et gélatineuse. Ces êtres vivent dans l'élément liquide et ils en sont formés. Ils n'ont pas de squelette, aucun soutien solide à l'intérieur du corps. Ils font partie de la création terrestre tardive.

Ils accomplissent, à présent seulement, sur une terre déjà évoluée, ce que l'homme, ancêtre de tous les êtres terrestres, put accomplir sur l'ancien Saturne, au temps où se construisait sa tête. C'est pourquoi ces êtres ne parviennent pas à durcir l'intérieur de leur corps, et restent des invertébrés.

Or, les Gnômes sont les entités qui, dans la nature extérieure, complètent d'une manière spirituelle ce qui manque à ces invertébrés, qui vont des organismes les plus rudimentaires jusqu'aux Amphibies et aux Poissons (ceux-ci ne possèdent, en effet, qu'une ébauche de squelette). C'est grâce aux Gnômes que cette immense série de formes primitives devient un tout.

En ce monde, les relations qui unissent les êtres les uns aux autres sont de natures très diverses. Entre les Gnômes et ces animaux inférieurs, ce sont des relations d'antipathie. Les Gnômes cherchent sans cesse à se préserver de la métamorphose en ces formes animales. Comme je vous l'ai dit, les Gnômes sont des esprits remarquablement malins et compréhensifs. L'intelligence leur est donnée en même temps que la perception. Ils sont donc, sous tous rapports, le contraire des invertébrés. Par le rôle qu'ils jouent aussi dans la croissance des plantes, dont j'ai parlé hier, ils les complètent, les parachèvent. Ils ajoutent à cette création inférieure ce qui lui manque. Ainsi, les invertébrés ne sont doués que d'une conscience obscure ; les Gnômes, par contre, ont la conscience la plus nette qui soit. Les invertébrés sont dépourvus de squelette ; les Gnômes rassemblent, pourrait-on dire, les forces éparses de la pesanteur, pour s'en constituer un corps. Ce corps fait tout entier de pesanteur, de masse et de poids invisible, est exposé sans cesse à se désagréger, à perdre sa substance. Les Gnômes sont obligés de le recréer continuellement en empruntant aux forces de la pesanteur, pour sauver leur existence propre, ils doivent être sans cesse aux aguets. Aucune créature terrestre n'est aussi attentive que le sont les Gnômes à tout ce qui les entoure. Ils observent, remarquent tout. Il leur faut tout connaître, tout savoir, pour préserver leur vie, et rester continuellement sur le qui-vive : s'ils s'assoupissaient un instant, comme il arrive aux hommes, ce serait aussitôt leur perte.

Il existe en allemand une très vieille locution qui dit : « Etre sur ses gardes comme un kobold ». Or, les kobolds sont des Gnômes. Lorsqu'on veut exhorter quelqu'un à la vigilance, on lui dit donc : « Sois aussi attentif qu'un Gnôme » ! En effet, les Gnômes sont extraordinairement attentifs, et si l'on pouvait placer un Gnôme au

premier rang dans les salles de classe, il donnerait aux écoliers un excellent exemple.

Les Gnômes ont encore une autre qualité : c'est un instinct d'indépendance et de liberté presque invincible. Ils se préoccupent assez peu les uns des autres, et leur attention n'est guère tournée que vers le monde extérieur. Un gnôme ne s'intéresse presque pas aux autres gnômes. Mais tout ce qui l'environne l'intéresse prodigieusement.

Comme je vous l'ai dit, c'est notre corps qui nous empêche de percevoir ce petit peuple. A l'instant où cet obstacle disparaît, les êtres élémentaires nous deviennent aussi visibles que les autres. Celui qui parvient à traverser en pleine conscience l'instant d'assoupissement qui précède le rêve, fait connaissance avec les Gnômes. Rappelez-vous ce que je vous ai dit une fois dans le Gœthéanum (1) sur « la vie de l'âme ». Le rêve, tel que nous le voyons, ne se présente pas à la conscience ordinaire sous sa vraie forme, mais revêtu d'un masque. Le rêve qui se produit à l'instant de l'assoupissement porte également un masque. Nous ne nous libérons pas si vite (dans la conscience ordinaire) des réminiscences de ce que nous avons vécu durant le jour, ni de nos organes intérieurs qui prennent parfois dans le rêve un aspect symbolique ; le cœur s'y transforme par exemple en une fournaise, le poumon devient des ailes, etc... Mais ce sont là des masques. Si nous pouvions voir nos rêves dépouillés de tout masque et entrer dans le rêve sans que les êtres qui s'y trouvent prennent de déguisement, alors nous apercevrions toute la cohorte des kobolds, des lutins, qui, à ce moment, viendrait à notre rencontre.

Il vaut mieux que l'homme, dans la vie courante, soit préservé de la vue inopinée de ces êtres, car il en aurait peur. En effet, ces lutins, ces gnômes, qu'il verrait accourir à sa rencontre, ce sont des reflets fidèles de toutes les forces destructrices que l'homme porte en lui. L'homme prendrait donc conscience de tout ce qui le détruit et l'anéantit sans cesse. Et ces gnômes, s'il les percevait sans préparation, lui apparaîtraient comme autant de symboles de mort. L'homme en éprouverait un terrible effroi, n'en ayant pas été averti préalablement, ne les ayant pas compris tout d'abord par la raison courante. Il aurait le sentiment que ces êtres accourent à l'instant de son sommeil pour l'ensevelir, pour l'enterrer. Car tel est l'aspect de

(1) Conférence parue sous forme de brochure : « Vom Seelenleben » Phil. Anthrop. Verlag.

cette expérience. Les gnômes nous ensevelissent dans le monde astral, à l'instant où nous nous endormons.

Ceci ne concerne, à vrai dire, que cet instant précis. Car le monde sensible est également doublé par les autres esprits élémentaires, en particulier par les Ondines ou Esprits de l'eau. Ces êtres fluides, en perpétuelle métamorphose, vivent avec l'eau comme les Gnômes vivent avec la terre. Nous avons vu quel rôle elles jouent dans la croissance des plantes ; or, elles jouent également un rôle vis-à-vis du règne animal ; elles le complètent, elle aussi. Elles sont en rapport avec les animaux un peu plus évolués que ceux dont nous avons parlé tout à l'heure, avec les animaux dont le corps terrestre s'est différencié davantage. Ces animaux, dont la série s'élève vers les poissons et les amphibies supérieurs, sont pourvus d'écailles, ou d'une carapace très dure. Ils ne peuvent vivre qu'à l'abri d'une enveloppe résistante. Les forces qui donnent à ces animaux une protection de cette sorte, ce que l'on pourrait appeler un squelette extérieur, sont les forces des Ondines. Les Gnômes soutiennent spirituellement les animaux tout à fait déshérités, tout à fait inférieurs. Mais les animaux qui ont besoin d'un abri, d'une carapace, doivent ce présent aux Ondines. Celles-ci leur confèrent, d'une manière encore primitive, l'équivalent de ce qu'est notre boîte crânienne. Elles font pour ainsi dire, de chacune de ces créatures, une tête. Car ces entités qui sont là de toutes parts, invisibles, derrière le monde visible, remplissent des tâches considérables dans l'ordre universel. Vous le constaterez facilement : dès qu'il s'agit d'expliquer des phénomènes naturels comme ceux dont il vient d'être question, la science matérialiste se récuse. Elle est, par exemple, hors d'état d'expliquer comment les animaux mous et gélatineux parviennent à se mouvoir dans l'élément liquide : car elle ignore que les Gnômes les soutiennent spirituellement. D'autre part, l'apparition de carapaces autour de certains animaux crée à la science matérialiste une grande difficulté. Car elle ne sait pas que les Ondines, déjà douées d'une certaine sensibilité, et craignant de se fourvoyer dans l'animalité, rejettent hors d'elles-mêmes, émettent continuellement ce qui va constituer ces carapaces, ces écailles, ces coquilles protectrices des animaux à demi évolués.

En ce qui concerne les Ondines, on ne peut que répéter ce qui a été dit plus haut : dans l'état courant de la conscience humaine, elles ne peuvent être perçues, parce que le corps y fait obstacle. Sans quoi, on les verrait aussi bien que les feuilles des plantes et que les animaux.

Mais lorsque l'homme s'enfonce dans le sommeil profond, et que, grâce au don de l'inspiration, il devient capable de voir à travers ce sommeil, alors s'élèvent sur les vagues de l'océan astral, — dans lequel les Gnômes nous ont, à l'instant de l'assoupissement, ensevelis, plongés, cachés pour ainsi dire, — alors s'élèvent, devant son regard spirituel, les Ondines. Elles sont visibles dans le sommeil profond. Ce sommeil entraîne l'extinction complète de la conscience ordinaire, mais la conscience qui s'y éclaire par l'inspiration a pour objet le monde merveilleux du devenir liquide et de ses métamorphoses innombrables. Exactement comme la conscience diurne nous montre, tout autour de nous, des objets aux contours précis et accusés, la conscience nocturne éclairée nous offre la vue de ces entités ondoyantes et changeantes ; c'est un remous grandiose, un immense déferlement de vagues, une montée, une descente continues. Tout notre sommeil profond en est rempli ; il est entièrement fait de cette mer vivante et mouvante, qui nous environne en réalité, et qui est le monde des Ondines.

En ce qui concerne les Sylphes, la chose est un peu différente. Eux aussi complètent et parachèvent une certaine partie du règne animal, mais, cette fois, c'est « par l'autre côté ».

On peut dire que les Gnômes et les Ondines ajoutent l'élément « tête » aux animaux qui n'ont pas de tête. Or, les oiseaux, je vous l'ai dit, sont entièrement « tête ». Tout leur corps se résume en une organisation « tête ». Ce que les Sylphes ajoutent spirituellement au monde des oiseaux, c'est ce qui leur manque : le complément corporel. Ils parachèvent les oiseaux dans le domaine organique qui correspond, chez l'homme, aux échanges vitaux et aux membres. Les oiseaux volent, et leurs pattes sont comme atrophiées : les Sylphes, par contre, ont des membres extrêmement allongés. Toutes proportions gardées, ils représentent donc spirituellement, au sein même des airs, l'élément que la vache incarne en bas, dans la matière physique. C'est pourquoi on pourrait dire que les Sylphes ont leur moi dans la race des oiseaux : leur moi, c'est ce qui les rattache à la terre. C'est sur la terre que l'homme acquiert son moi. Les Sylphes sont rattachés à la terre par la race des oiseaux. Ils doivent à la gent ailée d'avoir un moi ou d'avoir, tout au moins, la conscience de leur moi.

Lorsque l'homme a dormi pendant toute la nuit, lorsqu'il a été environné de cette mer astrale qui évolue sans cesse, prenant les mille formes des Ondines, il se réveille. Le rêve qui se produit à

l'instant du réveil est très particulier. Mais il n'apparaît, lui aussi, à la conscience courante, que sous un masque ; il est déguisé en réminiscences de notre vie diurne, en symboles organiques ; si nous pouvions vivre ce rêve dans sa pureté, nous nous trouverions en face du monde des Sylphes. Mais ces Sylphes prendraient un aspect étrange. Il nous semblerait que le soleil veut envoyer vers nous quelque chose qui ne peut agir que difficilement sur l'homme, quelque chose qui tend à l'engourdir spirituellement. — Nous verrons tout à l'heure pourquoi il en est ainsi. Retenons que si l'homme pouvait percevoir le rêve de l'éveil, sans masque, et dans toute sa pureté, ce serait en lui l'irruption d'une lumière voltigeante et papillonnante. L'expérience aurait un côté assez désagréable, car les membres allongés des Sylphes lui sembleraient analogues à des rets fluides qui l'enserrent, l'enlacent et l'emprisonnent. Comme si la lumière faisait irruption de tous côtés, le surprenait, le saisissait, et comme s'il était extraordinairement réceptif et sensible à l'égard de cette lumière. A certains instants, il sentirait peut-être aussi cette lumière comme une légère caresse. Mais ce que je veux faire comprendre, — ce n'est qu'une très vague indication, — c'est que cette lumière vivante, active, cette lumière qui porte et qui touche, a la forme de Sylphes.

Arrivons maintenant aux Esprits du Feu. Ils forment le complément spirituel du monde léger des papillons. Nous savons que le papillon développe aussi peu que possible son corps physique, il le laisse aussi immatériel, aussi subtil qu'il le peut. Par contre, il est un être de lumière. Les Esprits du Feu sont les entités qui complètent et parachèvent le papillon. De sorte qu'on peut avoir cette impression : si l'on s'imagine d'un côté un papillon physique très agrandi, et de l'autre côté, un Esprit du Feu (ces deux sortes d'êtres sont rarement réunis, sauf dans les cas que j'ai précédemment indiqués), de la fusion, de la cohésion entre ce papillon et cet Esprit du Feu, résultera l'image d'un homme ailé. Il faut seulement donner au papillon la dimension voulue, et accorder aussi à l'Esprit du Feu la grandeur humaine. Ce qui résulte de la fusion de ces deux êtres, c'est l'image ailée de l'être humain.

Ceci nous montre de quelle manière les Esprits du Feu complètent spirituellement les papillons, ces animaux si proches du spirituel. Ils les complètent par le bas. Les Gnômes et les Ondines complètent les animaux inférieurs par le haut, par la tête. Les Sylphes

et les Esprits du Feu complètent les oiseaux et les papillons par le bas.

De même que l'homme peut percer le mystère du rêve et du sommeil, de même il peut aussi percer la conscience diurne, l'état de veille. Mais dans cet état, l'homme utilise très activement son corps physique. Dans cet état, l'homme ne parvient généralement pas à prendre conscience des Esprits du Feu qui l'entourent et qui sont en relation étroite avec sa pensée, avec tout ce qui procède de son organisation « tête ». Si pourtant il arrive à rester parfaitement éveillé, en peine conscience diurne, et à sortir néanmoins de lui-même, dans une certaine mesure, c'est-à-dire, à rester solidement ancré dans sa raison, les deux pieds bien fermes sur la terre, et à se projeter en même temps hors de son corps, — ce qui revient à être à la fois moi et non-moi, sujet et objet, — alors, il se contemple en tant qu'être pensant : il perçoit les Esprits du Feu. Car ce sont eux qui trament dans l'univers l'élément spirituel qui, vu par l'autre face, rend nos pensées perceptibles.

Ainsi, la vision des Esprits du Feu peut amener l'homme à se voir en tant qu'être pensant ; il cesse d'être simplement le penseur, celui qui engendre les pensées : il se voit en tant que penseur, il voit comment les pensées se font et se défont. A ce moment, les pensées ne sont plus liées à l'homme. Elles apparaissent comme des pensées cosmiques. Ce sont des forces, qui œuvrent et vivent dans l'univers. On remarque alors que c'est la tête humaine qui nous donne l'illusion d'avoir nos pensée enfermées dans le crâne. En réalité, elles se reflètent dans le crâne comme dans un miroir ; on ne trouve dans le crâne que leurs reflets, leurs images. Le vrai substrat des pensées appartient à la sphère des Esprits du Feu. Lorsqu'on pénètre dans cette sphère, on trouve dans les pensées, non plus son propre moi, mais le contenu pensant de l'univers, c'est-à-dire un contenu « imaginatif ». L'homme qui a assez de force pour sortir de lui-même, en pleine conscience, en plein état de veille, accède au monde des pensées cosmiques.

Qu'on me permette d'ajouter ceci : Lorsque les événements terrestres sont contemplés non plus à partir d'un corps humain, mais depuis la sphère des Esprits du Feu, on assiste aux tableaux de l'évolution terrestre qui sont retracés dans « La Science Occulte ». Dans ces tableaux, les pensées deviennent des pensées cosmiques, perçues dans la sphère des Esprits du Feu.

Ces choses-là sont donc, du point de vue humain, profondément réelles jusque dans leurs conséquences.

Les Gnômes et les Ondines habitent une région de l'univers qui avoisine la conscience courante des hommes. Ils sont au-delà du seuil. La conscience courante des hommes est préservée de leur vue, car ces entités sont loin d'être toutes bienveillantes. Certaines d'entre elles sont bénéfiques ; par exemple, celles qui font croître les plantes. Mais d'autres sont maléfiques. A l'instant où l'homme fait irruption dans le monde où elles vivent, il se trouve mis en face des bonnes comme des mauvaises. Les discerner n'est pas toujours chose facile. Vous le verrez dans un instant. Un point de repère nous est donné par le fait que les entités bénignes sont plutôt consacrées au règne végétal et au règne minéral. Les malignes cherchent sans cesse à approcher le règne animal et l'humanité, mais les pires de toutes atteignent aussi le règne végétal et le règne minéral. On peut se faire une idée déjà très suffisante de la malignité de ces entités en considérant celles qui recherchent le voisinage des animaux et des hommes. Ce qu'elles veulent accomplir dans l'homme, c'est à proprement parler ce que les Hiérarchie supérieures ont chargé leurs sœurs bienfaisantes d'accomplir dans les plantes et dans les minéraux.

Certaines appartiennent au monde des Gnômes et des Ondines. Elles ont pour but de réaliser physiquement, dans l'homme, ce qu'elles ne devraient réaliser que chez les animaux inférieurs. Dans l'homme, et dans les animaux supérieurs, la présence de ces êtres nuisibles permet l'éclosion de formes animales ou végétales parasitaires. Les malins esprits élémentaires engendrent les parasites qui vivent aux dépens du sang et des tissus de l'homme et de l'animal. Dès l'instant où l'homme franchit le seuil du monde spirituel, il pénètre de plain-pied dans les subtilités de ce monde. Des pièges lui sont tendus aussitôt, de toutes parts, et il est réellement bon qu'il écoute à ce moment la leçon des Kobolds : qu'il apprenne à être sur le qui-vive ! C'est là ce que les spirites, par exemple, ont le tort de méconnaître. Tout est piège, au-delà du Seuil ! On serait tenté de se demander : à quoi servent ces esprits malfaisants du règne des Gnômes et du règne des Ondines, qui engendrent des animaux et des plantes parasites ? Eh bien, s'ils n'étaient pas là, ces esprits malfaisants, l'homme ne pourrait jamais acquérir la force de développer sa masse cérébrale. On touche là à un mystère de la plus haute signification.

Je vais l'indiquer à grands traits : représentez-vous l'homme dans sa triple organisation : échanges vitaux et membres, — poitrine et

fonctions rythmiques, — tête, système nerveux et sens. Laissons de côté l'organisation rythmique. Il se déroule des phénomènes en haut, d'autres phénomènes en bas. Quand on considère ceux qui se déroulent en bas, l'attention se porte sur les processus de l'élimination, soit par les reins, soit par l'intestin, processus qu'on a tort de mépriser généralement. Il y a un écoulement de substance vers le bas. On a l'habitude de n'y voir qu'une sécrétion pure et simple. Mais, dans la mesure même où de la substance est excrétée, il apparaît spirituellement dans la région inférieure de l'homme, quelque chose qui correspond à ce qu'est, dans sa région supérieure, le cerveau. Ce qui s'accomplit dans les régions inférieures en reste à mi-chemin, quant au développement physique. Et pourtant, s'il y a expulsion, c'est parce que la fonction éliminatrice ne poursuit plus son action physiquement, mais spirituellement. En haut, le processus va jusqu'au bout. Il se forme physiquement ce qui, en bas, reste à l'état spirituel. En haut, il existe un cerveau physique ; et en bas, un cerveau spirituel. Si l'on prolongeait le phénomène qui se déroule en bas, si on le conduisait jusqu'à ses dernières métamorphoses, on arriverait à un terme final qui serait le cerveau.

La masse cervicale est un produit de sécrétion qui s'est différencié, en continuant d'évoluer. Ce fait biologique est d'une importance médicale considérable, et les médecins du XVI[e] et du XVII[e] siècle en savaient encore quelque chose. De nos jours, on traite avec mépris (et souvent on a raison) la vieille thérapeutique qui consistait à employer des excréments animaux ou humains. C'est parce qu'on ignore qu'il y a, dans les excréments, ce qu'on pourrait appeler « les momies du spirituel ». Bien entendu je ne prétends pas faire l'éloge de cette ancienne pharmacopée « stercoraire », et de ce qui en a subsisté jusqu'à ces tout derniers siècles. J'attire seulement ici l'attention sur des vérités importantes, qui sont en rapport avec tout ce que j'ai précédemment exposé.

Le cerveau est essentiellement une métamorphose supérieure des produits d'excrétion. D'où la relation étroite entre les maladies cérébrales et les maladies intestinales ; de là aussi la corrélation entre la guérison du cerveau et la guérison des intestins.

Voyez-vous, parce qu'il existe des Gnômes et des Ondines, parce qu'il existe un monde où ces êtres peuvent mener leur vie, il existe aussi des forces qui peuvent engendrer des parasites dans la région inférieure de l'organisme humain, mais qui, d'autre part, permettent aux produits d'excrétion de la région supérieure de se métamorpho-

ser en cerveau. S'il n'y avait pas de Gnômes et d'Ondines, nous ne pourrions en aucun cas posséder un cerveau.

Ce que nous avons dit du caractère destructeur de ces esprits élémentaires prend ici toute sa valeur : le cerveau est le siège de déconstructions, de destructions ; on peut parler en sens inverse des forces édifiantes des Sylphes et des Esprits du Feu. En ce qui concerne ces deux derniers groupes d'entités, celles d'entre elles qui sont bénignes se tiennent éloignées des hommes ainsi que des animaux ; elles s'occupent de la croissance des plantes, comme je l'ai dit. Mais il en est aussi de malignes, et celles-ci font descendre dans les régions de l'eau et de la terre ce qui devrait demeurer en haut, dans les régions de l'air et de la chaleur.

Pour comprendre ce qui se passe de la sorte, lorsque ces esprits élémentaires font descendre dans la région terrestre-humide ce qui appartient à la région chaude-aérienne, considérons, par exemple, la belladone. La belladone est une plante dont la fleur a reçu, si l'on peut s'exprimer ainsi, le baiser d'un Sylphe. Par là, ce qui eût été une sève végétale bénéfique est devenu un suc vénéneux.

On a ici un exemple de ce qu'on pourrait appeler le décalage des sphères. En haut, dans ces régions cosmiques où la lumière est une substance réelle appréciable aussi bien à la vision qu'au toucher, il est juste que les Sylphes développent leurs forces d'enlacement, que j'ai décrites tout à l'heure, lorsque j'ai parlé de la lumière qui vous touche et vous caresse au réveil. Les oiseaux en ont besoin. Mais si le sylphe descend plus bas, et s'il applique au monde des plantes, dans la sphère terrestre-humide, ce qu'il ne devrait appliquer qu'en haut, alors, il en résulte un suc terriblement vénéneux. Les parasites sont dûs aux Gnômes et aux Ondines. Les poisons sont dûs aux Sylphes ; les poisons sont, à proprement parler, une chose céleste qui est descendue trop bas. L'homme et les animaux périssent, lorsqu'ils mangent le fruit de la belladone, qui ressemble à une cerise ; ce qui l'en distingue, c'est que ce fruit est caché dans son calice vert, y est pour ainsi dire enfoncé, — de sorte qu'on peut lire jusque dans l'aspect extérieur de la plante ce que je viens d'exposer. Voyez, par contre, ce qui se passe pour les merles et les grives : ces oiseaux dévorent les fruits de la belladone avec une parfaite impunité. Car le sylphe de cette plante appartient à la même sphère qu'eux.

C'est une chose bien remarquable : l'homme et les animaux quadrupèdes, qui sont liés à la terre par leurs organes inférieurs, sont tués par le principe terrestre altéré de cette plante ; tandis que grives

et merles, qui vivent du don des Sylphes, — et les Sylphes bienfaisants le leur accordent sans cesse, — supportent à merveille ce décalage de forces. Ce qui est un poison pour les créatures assujetties à la terre, est pour eux un aliment.

Ceci nous permet de jeter une vue d'ensemble sur l'activité des Gnômes et des Ondines. Il engendrent, à partir des forces de la terre, tout un peuple de parasites qui affectent les autres êtres vivants, tandis que les poisons sont en quelques sorte distillés par le monde d'en-haut.

Lorsque les Esprits du Feu se pénètrent des forces qui appartiennent en propre au monde des papillons (et dont les papillons ont besoin pour leur développement), lorsqu'ils font descendre ces forces jusque dans certains fruits, il en résulte le poison particulier qu'on trouve, par exemple, dans certaines amandes. Ce qui est comestible dans les autres fruits a été pour ainsi dire brûlé, dans l'amande, par les Esprits du Feu. Dans les autres fruits, il y a une amande blanche au centre, et, tout autour, une pulpe juteuse. Dans l'amande, la pulpe comestible a été pour ainsi dire calcinée. Si l'action des Esprits du Feu dépasse son but, non seulement la pulpe est brûlée à l'intérieur de la coque (ce qui est bénéfique) mais l'amande elle-même devient vénéneuse ; c'est l'action maléfique, décalée, des Esprits du Feu.

Vous voyez donc comment les esprits élémentaires, qui habitent un monde immédiatement voisin du seuil, produisent, si leur activité se décale, les parasites, les poisons, et par conséquent, les maladies. Vous voyez également que l'homme en bon état de santé doit savoir jusqu'à quel point se protéger contre la menace qui l'environne. Ceci dépend du degré de virulence des forces destructives et malveillantes chez les entités élémentaires. A un certain point de vue, elles ont leur utilité. Car ces entités sont à la base de toutes les constructions, de toutes les croissances naturelles, mais aussi de toutes les destructions nécessaires.

Ces vérités, connues de l'antique clairvoyance, peuplent les grandes visions qu'eurent les Hindous, lorsqu'ils parlèrent de Brahma, de Vischnou et de Shiva.

Brahma représentait la sphère cosmique active, celle qui peut légitimement approcher l'homme. Vischnou, l'activité cosmique qui peut s'allier à l'homme dans la mesure où celui-ci se transforme continuellement, répare, remplace, rejette ce qu'il a d'abord édifié. Et Shiva incarnait les forces destructrices. On disait, aux époques reculées de la grande civilisation hindoue : Brahma est apparenté aux

Esprits du Feu et aux Sylphes ; Vischnou, aux Sylphes et aux Ondines ; Shiva, aux Ondines et aux Gnômes. D'une manière générale, on trouve toujours dans ces antiques conceptions l'expression imagée des secrets que nous devons retrouver aujourd'hui par l'étude de la nature.

Nous avons vu les diverses affinités qui unissent les esprits élémentaires au règne végétal ; ensuite, nous les avons mis en rapport avec le règne animal. Partout, nous avons constaté que les entités situées au-delà du Seuil interviennent dans les phénomènes et dans les créatures situées en-deçà. C'est seulement lorsqu'on comprend les inter-actions vivantes de ces deux sortes d'êtres que l'on peut espérer saisir le développement réel du monde visible. Pour l'homme, la connaissance du monde supra-sensible est de toute utilité, car, dès l'instant où il franchit les portes de la mort, ce n'est plus le monde sensible qu'il a autour de lui, c'est l'autre monde qui commence à être son univers. Au stade actuel de son évolution, il ne saurait trouver son chemin dans cet autre monde s'il n'avait pas tout d'abord appris à lire, dans les apparences sensibles, l'écriture secrète qui lui indique la voie ; s'il n'avait pas déjà appris à discerner dans les animaux de la terre, de l'eau, et de l'air, — et même dans les animaux de la lumière, qui sont les papillons, — le langage des esprits élémentaires, en compagnie desquels il est appelé à passer sa vie entre la mort et une nouvelle naissance. Ce que nous voyons de ces entités durant notre vie terrestre n'est que leur enveloppe grossière, brutale. Leur véritable nature supra-sensible, nous ne la connaîtrons que lors de notre arrivée dans le monde spirituel, à condition d'y emporter toutes nos facultés de discernement et de compréhension.

IX

Les esprits élémentaires dont je parle ici, êtres invisibles qui doublent pour ainsi dire le monde physique et y jouent un rôle aussi considérable, sinon plus, que les êtres visibles, ne peuvent être bien connus que lorsqu'on les observe dans toutes les circonstances de leur vie comme on le ferait pour des êtres visibles.

Vous devez bien supposer que l'univers apparaît à ces entités sous un autre jour qu'aux créatures sensibles, car, vous l'avez vu, elles ne possèdent pas de corps physique comme ces dernières. Ce qu'elles comprennent de l'univers, ce qu'elles y perçoivent, diffère profondément de ce que voient, par exemple, les hommes. Donnons un exemple : l'homme ressent la terre comme un globe sur lequel il marche. Lorsque la surface de ce globe s'amollit quelque peu, par suite des conditions atmosphériques, l'homme en éprouve du désagrément. Il craint d'y enfoncer. Il a besoin de sentir la croûte terrestre dure et compacte.

Cette attitude de l'âme par rapport à la terre est une chose totalement étrangère aux Gnômes. Ceux-ci enfoncent continuellement dans la terre, et toute la masse du globe n'est pour eux qu'un espace vide, pénétrable de part en part. Ils y ont partout libre accès. Les roches, les métaux, ne sont pas des objets qui les arrêtent. Ils se faufilent sans effort dans ce qui n'est pour eux qu'une sphère creuse, par un mode de locomotion qu'on peut difficilement définir, dans notre langage humain. Et ils ont une sensation interne des différences physiques et chimiques des entrailles de la terre qu'ils traversent ainsi. Ils sentent les divers constituants du sol et du sous-sol. Leur état d'âme a des intensités variables selon qu'ils longent un filon de métal ou une couche de calcaire, etc...

J'insiste sur ce point : c'est une sensation interne, un sentiment

intérieur. Ils traversent les substances. ils n'ont pas du tout l'idée de ce globe solide qu'on appelle la terre ; mais ils se représentent un espace, au sein duquel ils éprouvent des sentiment divers : sentiment d'or, sentiment de mercure, d'étain, de pyrite, de glaise, de granit, etc. Il faudrait exprimer cela dans le langage du gnôme qui est bien plus précis. C'est justement parce que le gnôme passe sa vie à vagabonder dans les veines, les filons, les sédiments divers, qu'il acquiert cette remarquable intellectualité, dont j'ai parlé précédemment, ce savoir universel ; l'univers entier, tel qu'il est au dehors, se révèle au gnôme dans les métaux et les rochers, car ces derniers sont pour lui des miroirs de tout ce qui se passe dans le cosmos. Il n'a pas la moindre idée de la terre elle-même ; il n'a que des nuances changeantes de sensation et de sentiment, correspondant aux diverses substances souterraines. D'autre part, il est doué d'une réceptivité peu commune pour tout ce qui descend de la lune, toutes les influences lunaires.

La lune est l'astre qu'il observe et guette sans trêve. En ce sens, on pourrait dire qu'il est un neurasthénique-né, ou plutôt un neurasthénique par fonction. Il est difficile de trouver des mots appropriés. La neurasthénie, qui est une maladie chez l'homme, est pour le gnôme un élément vital. Loin de lui paraître morbide, elle lui est tout à fait naturelle ; c'est elle qui entretient sa réceptivité, sa sensibilité subtile aux influences lunaires. Il surveille les phases de la lune avec une telle acuité (je vous ai déjà parlé de cette attention toujours alertée) que son apparence même en est affectée. Celui qui observe les Gnômes par la clairvoyance les voit tout autres, selon les périodes de pleine lune, de nouvelle lune, ou de phases intermédiaires. Durant la pleine lune, ils ressentent une sorte de malaise. La lumière physique de cet astre ne leur agrée pas, et provoque en eux une exaspération du sentiment du Moi. Pour se protéger, ils se cuirassent pour ainsi dire, ils tendent au-dessus d'eux comme un épiderme spirituel fait du sentiment aiguisé de leur Moi. Pour peu que l'observateur soit doué d'un sens imaginatif, il verra, à cette époque, les Gnômes transformés en petits chevaliers étincelants, recouverts d'une armure ; c'est leur mode de défense contre les rayons lunaires, qui leur sont nocifs. Mais la lune revient-elle à son premier quartier, ils subissent une nouvelle transformation et deviennent pour ainsi dire transparents, merveilleusement fluides. Ce n'est plus qu'un jeu incessant de couleurs et de lueurs. L'aspect est comparable à celui du cerveau humain, lorsque le clairvoyant y pénètre, non pas com-

me un anatomiste en quête de tissus et de cellules, mais comme un contemplateur, qui voit briller et miroiter de toutes parts les pensées ; ainsi nous apparaissent les Gnômes, tels de petits bonshommes translucides, dans lesquels miroite tout un jeu de pensées. C'est précisément à la nouvelle lune qu'ils sont le plus intéressants à observer ; chacun d'eux porte alors tout un monde, et l'on peut dire que ce monde renferme, en réalité, les secrets de la lune.

Ces secrets de la lune, on peut les dévoiler. On arrive alors à d'étranges constatations. On s'aperçoit que la lune est en train de se rapprocher de la terre. Ne prenons pas ceci dans un sens trop littéral et ne nous imaginons pas que la lune va tomber bientôt sur la terre ! Mais la lune, en fait, se rapproche insensiblement chaque année de l'orbite terrestre. Le clairvoyant le remarque au jeu toujours plus actifs que mènent les forces de la nouvelle lune dans le monde des Gnômes. Quant aux Gnômes eux-mêmes, ils observent ce rapprochement de la lune avec une curiosité passionnée. Car ils pensent que leur mission, dans l'univers, est de tirer des événements lunaires toutes les déductions utiles. Ils attendent donc avec une anxiété prodigieuse l'instant où la lune se réunira, de nouveau, à la terre, et ils rassemblent toutes leurs forces en vue de cet instant. C'est alors qu'ils utiliseront les substances de la lune en vue de détruire et de disséminer graduellement dans le Cosmos toutes les substances de la terre. Car la matière terrestre est destinée à disparaître un jour.

Ces petits kobolds, qui se proposent une pareille tâche, ont un sentiment très net de leur importance dans l'univers. Ne résument-ils pas d'innombrables expériences terrestres, ne se préparent-ils pas à faire disparaître la matière du globe dans le Cosmos, en vue de la naissance d'une planète nouvelle, qui sera le futur Jupiter ? Ce sont eux qui auront conservé alors, de la structure terrestre, tout ce qui devra en être conservé ; cette ossature dont ils auront gardé le souvenir, ils en feront présent à la nouvelle planète en formation.

Faisons, un instant, abstraction de leur activité et représentons-nous l'apparence qu'aurait notre globe si on y supprimait toutes les étendues liquides, mers et océans. Vous remarquerez que dans l'hémisphère occidental, tout est orienté du nord au sud, tandis que dans l'hémisphère oriental, tout est orienté de l'est à l'ouest. Si l'on fait abstraction des mers, que reste-t-il ? L'Amérique avec ses montagnes, avec le fond de l'océan, tout cela dirigé du nord vers le sud°; l'Europe, avec la chaîne des Alpes, les Carpathes, etc., qui donnent

nettement la direction est-ouest. Supposons que ces deux directions opposées se coupent en un point, nous aurons une croix.

Et lorsqu'on se pénètre de ce mystère, on arrive à comprendre que c'est là l'œuvre des Gnômes d'autrefois, ceux qui ont vécu sur l'ancienne Lune. Ces ancêtres de nos Gnômes actuels ont rassemblé les événements de l'évolution lunaire et en ont fait cette ossature si nette, cette structure solide de la croûte terrestre. Elle est formée de la somme de leurs expériences.

Voilà ce qui résulte d'une étude approfondie des Gnômes. On découvre des relations très intéressantes entre leur vie et toute l'évolution cosmique. Leur rôle est, en somme, de transporter le principe solide d'une phase d'évolution dans la suivante. Ils sont les gardiens de la continuité des structures. Ils conservent, d'un monde à l'autre, l'ossature solide, la charpente. En approchant ces entités suprasensibles et en cherchant à comprendre leur œuvre, on se rend compte que tous les êtres de l'univers collaborent à une mission grandiose, qui est l'ordonnance même du monde.

A présent, passons aux Ondines, aux Esprits de l'Eau. On se trouve ici en face d'un fait bien remarquable. Ces entités n'ont pas le désir de vivre qu'ont les hommes, elles n'ont même pas l'instinct de conservation que possède tout animal. On peut dire qu'Ondines et Sylphes ont plutôt le désir de mourir. Ces êtres sont réellement, dans le Cosmos, l'analogue du moucheron qui se jette dans la flamme. Ils ont le sentiment de ne se réaliser pleinement qu'à l'instant de leur mort. C'est tout à fait curieux, car ici-bas, dans le monde physique, tout veut vivre, tout se défend contre la mort ; la force vitale est appréciée sous toutes ses formes, que ce soit le pouvoir de germer, de jaillir, de s'épanouir... Mais dès que l'on franchit le Seuil, on se trouve au milieu d'une foule d'entités, qui disent : La mort, c'est le vrai commencement de la vie ! Et elles l'éprouvent vraiment.

Vous avez peut-être entendu dire, par des marins, que la mer Baltique prend un aspect caractéristique pendant les mois de juillet, d'août et de septembre. Pour d'autres mers, plus occidentales, cela commence au mois de juin. La mer se met à « fleurir », c'est-à-dire qu'on voit à sa surface une sorte d'écume qui est faite de substances putréfiées montant des profondeurs. L'eau prend alors une odeur spéciale de décomposition. Pour les ondines, ce phénomène n'a rien de repoussant, au contraire. Lorsque ces myriades d'animalcules, d'algues, pourrissant dans la profondeur des eaux, montent à la surface, la mer commence à briller pour les Ondines de mille feux et de mille

couleurs qui leur causent une joie, une jubilation indicibles. C'est un jeu magnifique. La mer leur semble teintée, intérieurement et extérieurement, de bleus, de violets et de verts rayonnants. La matière putréfiée contenue dans les eaux donne naissance à cette phosphorescence qui va du bleu le plus sombre au vert le plus lumineux. Ces couleurs sont pour les Ondines des réalités, et on les voit alors qui plongent, nagent, et se mêlent au jeu coloré des eaux. Elles l'aspirent, l'absorbent dans la transparence de leur propre corporéité, deviennent elles-mêmes phosphorescentes et rayonnent de couleurs splendides. A ce moment, une nostalgie éclôt en elles, un terrible désir de monter, de planer à jamais dans les sphères éthérées. Cette ardente nostalgie les pousse en effet à s'élever, et à s'offrir en holocauste aux êtres des Hiérarchies supérieures, aux Anges, aux Archanges, etc. Elles deviennent pour ces êtres une nourriture terrestre, et elles en éprouvent une immense félicité, car elles continuent à vivre au sein de ces Hiérarchies.

Il est remarquable de voir monter, chaque année, aux approches du printemps, toutes ces entités élémentaires qui vont collaborer aux croissances et aux floraisons, à toute la vie de la terre. Puis, lorsque cette œuvre est accomplie, elles se répandent dans les eaux, elles absorbent en elles la phosphorescence des vagues, effet des décompositions et des putréfactions ; animées alors de la plus ardente nostalgie, elles portent ce présent au ciel. C'est pour le clairvoyant un spectacle grandiose. Il voit naître des eaux terrestres des couleurs fulgurantes qui sont une substance spirituelle, il voit les Ondines porter ces couleurs et les offrir en aliment aux plus hautes Hiérarchies. La terre devient alors nourriture pour ces Hiérarchies. La nostalgie des Ondines n'est que le désir d'être ainsi absorbées par ces entités supérieures. Puis, elles continuent à vivre : elles sont en quelque sorte entrées dans leur éternité. Il y a ainsi, chaque année, une puissante montée de ces myriades de petites entités, nées de la terre, portées sur les ailes de leur nostalgie, et qui montent, offrande étincelante, vers les êtres d'en haut.

Passons maintenant aux Sylphes. Il peut nous arriver, au cours des saisons, de trouver sur notre chemin des petits oiseaux mourants. Je vous ai expliqué comment les oiseaux qui meurent ont pour mission de transporter dans les mondes supérieurs leur substance spiritualisée, afin que celle-ci échappe au monde terrestre. Mais, pour cela, les oiseaux ont besoin de l'aide des Sylphes. C'est un fait que les oiseaux, en expirant, renouvellent sans cesse l'astralité de l'atmos-

phère ; il s'agit d'une astralité quelque peu inférieure, mais enfin de substance astrale.

Les Sylphes parcourent, en tous sens, cette substance astrale, ils y voltigent, ils y planent, ils s'y évanouissent en quelque sorte, et ils y recueillent le dernier souffle des oiseaux mourants. Animés, eux aussi, d'une nostalgie ardente, ils portent cette substance vers le ciel et demandent à être aspirés par les êtres des hautes Hiérarchies. Ils s'offrent à ces êtres et deviennent pour eux la substance subtile de leur respiration. Et c'est de nouveau, pour le clairvoyant, un spectacle grandiose. Tandis que l'oiseau exhale son dernier soupir, cette substance astrale, intérieurement lumineuse, monte à travers les airs. Les Sylphes, tels de fulgurants éclairs bleuâtres, absorbent cette astralité, et le bleu passe alors au vert, puis au rouge. Ils s'élèvent avec rapidité, comme pourchassés, tels des éclairs balayés par le vent, vers les sphères d'en haut. On peut les suivre du regard jusqu'aux confins de l'espace ; là-bas, ils deviennent la substance subtile qu'aspirent les hautes Hiérarchies.

Nous pouvons donc nous résumer ainsi : les Gnômes portent d'un monde à l'autre, à travers les millénaires, la structure solide de la terre. On pourrait dire qu'ils marchent horizontalement, parallèlement à l'évolution. Ondines et Sylphes montent de bas en haut, et leur élévation n'est que nostalgie, félicité, béatitude, Par la mort de leur être propre, qu'ils ont ardemment désirée, les unes s'offrent en pâture aux hautes Hiérarchies, les autres en sont aspirés, respirés. Les Ondines et les Sylphes continuent ensuite à vivre au sein des Hiérarchies; ils y trouvent le sentiment de leur éternité. Tournons-nous à présent vers les Esprits du Feu; on peut imaginer que la poussière diaprée des ailes du papillon s'anéantit à la mort de ce petit insecte. Il n'en est rien. Cette poussière subtile, c'est de la matière hautement spiritualisée. Elle s'évapore dans l'éther de chaleur qui environne notre globe, et ses grains prennent l'aspect de comètes minuscules. Lorsqu'en fin de saison, le monde léger des papillons a sombré dans la mort, il en reste un chatoiement, un jeu de lueurs et de clartés en lesquelles les Esprits du Feu se déversent, et qu'ils absorbent. Ce jeu de lueurs et de clartés passe dans leur être, où s'éveille une nostalgie. Eux aussi sont pris d'un irrésistible désir de porter vers le ciel ce qu'ils ont recueilli, ce qu'ils ont absorbé. Cette substance spiritualisée se répand à torrents dans les régions supérieures (je l'ai déjà décrit, mais d'un autre point de vue). Ce qui provient des ailes de papillons, porté par les Esprits du Feu, rayonne magnifiquement à travers les espaces

cosmiques. C'est cela qui donne, à proprement parler, aux esprits des hautes Hiérarchies, une vision de la terre. Ces esprits abaissent leur regard vers la terre, et ce qu'ils en voient surtout, c'est cette lumière provenant des papillons et des insectes, lumière qui est une substance, portée par les Esprits du Feu. Ces derniers éprouvent une volupté sublime à se sentir regardés par les esprits d'en-haut, à savoir qu'eux seuls en sont vus et contemplés ; ils s'exposent à ces regards spirituels et ils en conçoivent une félicité merveilleuse, car ils ne se sentent pas seulement regardés, ils se sentent accueillis et acceptés par le regard des Hiérarchies supérieures. En échange, ils apportent à ces Hiérarchies la connaissances des choses de la terre.

Vous voyez de quelle manière les esprits élémentaires servent de traits d'union entre la terre et l'univers spirituel : vous pouvez suivre le drame grandiose des Ondines phosphorescentes, s'élevant dans une mer de flammes pour être consommées, absorbées par les Hiérarchies ; les Sylphes transformés en éclairs verts et rouges, montant pour être aspirés, respirés ; ainsi, les fruits de l'évolution terrestre entrent dans l'éternité. Puis les Esprits du Feu, qui ne meurent pas, mais subsistent, et dont l'œuvre est durable. Car, si la mort des oiseaux n'a lieu, ici-bas, qu'à certains moments de l'année (de sorte que le rayonnement de substance qui en résulte est intermittent), par contre, les Esprits du Feu veillent à ce que le rayonnement dû à la vie des papillons se poursuive sans interruption pendant tout le cycle de l'année, et soit continuellement offert au regard des Hiérarchies. La terre est donc en quelque sorte environnée d'un manteau de feu. Vue du dehors, elle est flamboyante. Tout cela est accompli par des entités qui voient les choses de la terre tout autrement que nous.

Pour l'homme, je l'ai dit tout à l'heure, la terre est une matière ferme et compacte, qui forme un sol sous ses pieds. Pour les Gnômes, elle est une sphère creuse, un espace pénétrable. Pour les Ondines, l'eau est un élément dont elles absorbent les phosphorescences. Pour les Sylphes, l'astralité de l'air, née du dernier souffle qu'expirent les oiseaux, est une incitation à se transformer en fulgurants éclairs rouges et verts ; (ils donnent à l'ordinaire des éclairs bleuâtres, ternes). Enfin, la vie des papillons et des insectes dote la terre d'un manteau de feu, d'une gaine de feu ! Pour le clairvoyant, la terre est toute environnée d'images flamboyantes ; d'autre part, son regard peut suivre les éclairs fulgurants des Sylphes, les phosphorescences des Ondines, qui montent et s'évanouissent dans le ciel. Il en vient à se dire : Ici-bas, les esprits élémentaires vivent, se meuvent, agis-

sent, ils montent et disparaissent dans le manteau flamboyant de la terre. Mais en réalité ce n'est pas une disparition : c'est un accès à la vie éternelle, c'est un passage, une entrée au sein des hautes Hiérarchies spirituelles.

Tout ce magnifique jeu d'échanges, qui est l'expression même de la vie de la terre, prend son point de départ sur ce globe. Et nous autres hommes, nous y sommes continuellement mêlés. Quoique, dans l'état de conscience ordinaire, nous soyons incapables de percevoir cet aspect de notre entourage, il n'en est pas moins vrai que nous nous trouvons, chaque nuit, au sein même de l'activité multiple de ces entités, et que nous y participons par notre Moi ainsi que par notre corps astral.

Pour les Gnômes, c'est un véritable amusement que d'observer l'homme pendant qu'il dort ; non point le corps physique qui repose, mais l'homme dégagé de ce corps, Moi et corps astral. L'homme, à ce moment, pense le monde spirituel, et il n'en sait rien... il ne sait pas que ses pensées vivent dans le spirituel. Quant aux Ondines, elles trouvent inexplicable que l'homme se connaisse si peu lui-même. Les Sylphes et les Esprits du Feu ont le même sentiment.

Il peut nous être désagréable, sur le plan physique, d'être environnés et harcelés au milieu de la nuit par des vols de moustiques ou d'autres insectes. Eh bien, l'homme spirituel, Moi et corps astral, sont environnés et harcelés, la nuit, par les esprits élémentaires qui l'exhortent sans cesse à aiguiser sa conscience et à en apprendre un peu plus sur les réalités du monde.

Je peux essayer de vous en donner une idée. Lorsqu'on est entouré de ces Gnômes, de ces Ondines, de ces Sylphes, de ces Esprits du Feu, lorsqu'on commence à les entendre, à découvrir qu'on est pour eux un objet de raillerie, lorsqu'ils vous exhortent à progresser dans la voie de la connaissance, voici, par exemple, ce que disent les Gnômes :

Tu te rêves toi-même
Et tu évites le réveil.

Les Gnômes savent que l'homme ne voit encore son Moi qu'à travers un rêve, et que pour accéder à son véritable Moi, il lui faudra s'éveiller.

Voici ce que disent les Ondines :

Tu penses l'œuvre des Anges,
Et tu ne le sais pas.

Car l'homme ignore que ses pensées habitent en réalité le monde des Anges.

Voici ce que disent, à l'homme endormi, les Sylphes :

La puissance créatrice t'éclaire,
Et tu n'en pressens rien.
Tu sens en toi sa force
Mais tu ne la vis pas.

Et voici la parole des Esprits du Feu :

La volonté des dieux te rend fort.
Mais tu ne l'accueilles pas.
C'est par elle que tu peux vouloir,
(par la force de la volonté divine)
Mais tu la repousses loin de toi.

Ces diverses paroles sont des exhortations à aiguiser, à fortifier notre conscience. Ces entités, qui ne descendent pas dans le monde physique, veulent que l'homme progresse sur la voie de la connaissance, et qu'il prenne part à leur monde. Et lorsqu'on s'est plongé dans leur parole, on commence à entendre aussi, peu à peu, ces entités exprimer elles-mêmes leur propre essence.

Gnômes :

Je détiens la force des racines,
Elle me crée ma force corporelle.

Ondines :

Je meus la force de croissance des eaux,
Elle me forme ma substance vitale.

Sylphes :

J'aspire la force vitale des airs,
Elle me remplit de la puissance d'être.

Quant aux Esprits du Feu, il est très difficile de trouver des mots terrestres qui correspondent à leur activité, car ils sont très éloignés de la vie et des événements de la terre. Je me servirai donc du mot « digérer », mais il faut bien noter qu'il s'agit d'une digestion ignée et flamboyante : dévorer, consumer, tel est le sens qu'il faut sous-entendre.

Je digère la force montante du feu,
Elle me libère dans la spiritualité.

Je me suis efforcé de traduire, dans la mesure où la chose se

peut, comment les diverses entités élémentaires se caractérisent elles-mêmes et comment elles parlent à l'homme endormi. Mais elles ne lui donnent pas seulement des avis pénibles et négatifs. Il émane également d'elles des sentences lapidaires dont l'homme éprouve la force gigantesque. Il faut que vous sachiez bien faire la différence entre une phrase humaine, si belle qu'elle soit, et une sentence spirituelle émanant, par exemple, de toute la foule immense des Gnômes. Les paroles ont alors une résonance grandiose, car leur origine est tout autre que celle des paroles humaines. On les entend par l'ouïe cosmique. L'homme qui écoute le chœur des Gnômes entend d'abord ce que j'ai essayé d'inscrire précédemment ; puis, il entend ceci :

Efforce-toi de t'éveiller.

Cette parole, prononcée par un nombre incalculable de voix, retentit et se répercute, comme un torrent, à travers l'univers.

Le chœur des Ondines dit :

Pense dans l'esprit.

En ce qui concerne le chœur des Sylphes, ce n'est plus aussi simple. Je vous ai dit que les Gnômes, à la clarté de la pleine lune, paraissent semblables à de petits chevaliers cuirassés et étincelants ; c'est à ce moment que monte des entrailles de la terre leur exhortation puissante :

Efforce-toi de t'éveiller.

Je vous ai dit aussi que les Ondines, à une certaine époque de l'année, montent vers les régions supérieures, avec l'ardent désir d'être dévorées par les Hiérarchies. C'est à ce moment qu'est renvoyée vers la terre, comme un écho de leur ascension, la sentence :

Pense dans l'esprit.

Et c'est lorsque les Sylphes sont aspirés, respirés par les Hiérarchies, lorsqu'on les voit s'anéantir dans la lumière cosmique sous forme d'éclairs bleuâtres, rougeâtres et verdâtres, c'est alors que leur parole descend des hauteurs :

Vis en créant le souffle de l'existence.

Quant aux Esprits du Feu, c'est pour ainsi dire en une colère ignée et flamboyante, en une colère qui est aussi de l'enthousiasme, et qui n'a rien de destructeur, — car il faut que l'homme reçoive aussi du Cosmos ce don de la colère, — c'est en une colère cosmique que les Esprits du Feu se précipitent au sein du manteau igné de la terre, et que leurs voix résonnent toutes ensembles, tel un formi-

dable grondement de tonnerre provenant de tous les points de l'atmosphère :

Reçois avec amour la force de volonté des dieux !

Bien entendu, on peut détourner son attention de tout ceci. Alors, on ne perçoit plus rien. L'homme est libre d'entendre ces paroles ou d'y demeurer sourd. Lorsqu'il les entend, il sait que ce sont là des constituants de l'existence universelle, des réalité concrètes. Les Gnômes ne jouent pas seulement dans la vie des hommes le rôle que j'ai décrit précédemment, ils ont également la mission de lui faire entendre, du fond des entrailles de la terre, un verbe cosmique. Les Ondines ont celle de lui faire entendre ce verbe au moment de leur montée céleste ; les Sylphes le font descendre des hauteurs du monde ; et les Esprits du Feu parlent de tous les points de l'atmosphère, en un chœur magnifique et puissant.

C'est ainsi que l'on peut transposer et traduire en paroles humaines ces faits spirituels. Le verbe des esprits élémentaires est cosmique, et bien que nous ne l'entendions pas dans l'état courant de notre conscience, c'est un verbe qui agit continuellement en nous. La tradition immémoriale selon laquelle l'univers a été créé par le Verbe est une profonde vérité. Or le Verbe cosmique n'est pas un assemblage de quelques syllabes, c'est un formidable chœur émanant d'un nombre incalculable d'entités ; car chacune a son mot à dire dans le chœur universel. Le Verbe cosmique est fait de la totalité de ces voix. Il ne suffit pas de se représenter d'une manière abstraite « qu'au commencement était le Verbe »... il faut saisir concrètement ce verbe universel, dont tout est issu ; il est composé des voix diverses de myriades d'entités, et il passe par des nuances multiples. Ce sont autant de notes qui composent l'immense harmonie du monde, l'immense mélodie du monde, véritable symphonie où chaque voix parle à sa manière, où chaque parole est créatrice.

En ce chœur des Gnômes, dont le sens profond est : « Efforce-toi de t'éveiller », nous trouvons, transposée, la force qui donne à l'homme une ossature, un squelette, une possibilité de se mouvoir.

Lorsque les Ondines parlent, et que le sens de leur parole est : « Pense dans l'esprit », c'est une traduction, en langage d'Ondines, de ce que le verbe créateur déverse dans l'homme pour former les organes de son système d'échanges vitaux.

Et pendant que les Sylphes, aspirés par les Hiérarchies, font descendre des Hauteurs une parole dont le sens est : « Vis en créant le

souffle de l'existence », l'homme est traversé, pénétré, saisi, par la force qui lui donne les organes de son système rythmique.

Quant à ce qui résonne, sur un mode de feu, émanant du manteau flamboyant du globe et qui retentit comme un tonnerre à l'oreille de celui qui écoute, ce verbe descend comme un rayon, d'en haut. C'est un reflet du halo de feu qui entoure la terre. La force de cette parole est réfléchie, vers l'homme. Notre système nerveux, sensoriel, notre tête, en sont l'expression réduite. La tête humaine est le reflet de ce que prononcent les Esprits du Feu dans leur langage propre : « Reçois avec amour la force de volonté des Dieux ». Cette parole retentit au sein de la substance la plus sublime de l'univers, et lorsque l'homme y déroule son existence entre la mort et une nouvelle naissance, elle transforme ce qu'il a apporté de sa vie précédente, elle en fait ce qui sera plus tard sa tête, son système nerveux et sensoriel.

Nous voyons, de la sorte, à quel point ce qui réside en delà du Seuil est partie intégrante de notre nature, et nous donne accès jusqu'aux puissances créatrices divines, qui créent et animent toute chose. Si nous nous souvenons des aspirations des hommes d'autrefois, et de ce qui inspira à Gœthe ces deux vers de Faust :

> Vois les germes et les forces de toutes choses,
> Cesse de jouer avec de vains mots !

nous sommes en droit de dire que cette aspiration doit être réalisée. Elle doit l'être, par suite de l'évolution et du développement de l'être humain dans l'avenir. Hors de là, il n'est point de savoir réel. L'homme ne fait réellement encore que jouer avec les mots, dans toutes ses connaissances ; il se nourrit de vains mots, tant qu'il ne plonge pas son regard dans les forces et les germes qui le construisent et l'édifient de toutes manières.

Nous dirons donc : Squelette et locomotion, échanges vitaux, système rythmique, système nerveux et sensoriel, tout cela constitue une unité, qui se traduit par les paroles des êtres élémentaires : celles qui montent d'en bas :

> Efforce-toi de t'éveiller.
> Pense dans l'esprit.

et celles qui descendent d'en haut :

> Vis en créant le souffle de l'existence.
> Reçois avec amour la force de volonté des dieux !

Cette sentence : « Reçois avec amour la force de volonté des dieux ! » c'est le principe créateur ferme et paisible qui agit dans la

tête. La sentence montante « Pense dans l'esprit », et la sentence descendante : « Vis en créant le souffle de l'existence » s'unissent et s'entremêlent, en un rythme qui est l'image même des rythmes organique de la respiration, de la circulation du sang. La sentence « Reçois avec amour la force de volonté des dieux » implante en nous nos organes sensoriels. Et le principe de notre station droite, de notre volonté propre, nous le devons à la sentence : « Efforce-toi de t'éveiller ».

Ainsi, vous le voyez, l'homme est un accord complexe qui s'intègre dans la grande symphonie du verbe cosmique. Ce que je viens de décrire, ce n'est que le premier degré du verbe cosmique. On peut le suivre plus haut, et parvenir aux Hiérarchies supérieures. Là, le verbe cosmique prend une grandeur infinie, car il engendre le monde tout entier. Mais l'appel que les esprits élémentaires font retentir dans l'univers est un écho de tout le vaste verbe cosmique, du verbe créateur, formateur, auquel est dû tout ce qui vit et existe.

Gnômes :

Tu te rêves toi-même
Et tu évites le réveil.

Je détiens la force des racines,
Elle me crée ma force corporelle.

Ondines :

Tu penses les œuvres des anges
Et tu ne le sais pas.

Je meus la force de croissance des eaux
Elle me forme ma substance vitale.

Sylphes :

La puissance créatrice t'éclaire
Et tu n'en pressens rien.
Tu sens en toi sa force,
Mais tu ne la vois pas.

J'aspire la force vitale des airs
Elle me remplit de la puissance d'être.

Esprits du Feu :

La volonté des dieux te rend fort,
Mais tu ne l'accueilles pas.
C'est par elle que tu peux vouloir,
Mais tu la repousses loin de toi.

Je digère la force montante du feu
Elle me libère dans la spiritualité.

Chœur des Gnômes : Efforce-toi de t'éveiller. (squelette, locomotion).

Ondines : Pense dans l'esprit. (échanges vitaux).

Sylphes : Vis en créant le souffle de l'existence. (système rythmique).

Esprit du Feu : Reçois avec amour la force de volonté des dieux. (système nerveux et sensoriel).

QUATRIEME PARTIE

Les mystères de l'organisme humain

X

Dans mes dernières conférences, j'ai tendu sans cesse à relier entre eux divers phénomènes de l'univers, de manière à en faire jaillir une connaissance plus vraie et plus large de l'être humain. Toutes ces études avaient ce but : l'être humain. Une véritable compréhension de l'homme n'est, en effet, possible que si l'on part des formes inférieures de l'existence, — c'est-à-dire, du monde matériel, tel que nous le percevons, — pour accéder finalement au monde des Hiérarchies supérieures. Les éléments de cette compréhension se trouvent à tous les degrés de l'échelle cosmique. Pour l'instant, dans les conférences qui vont suivre, je vais projeter une sorte d'esquisse et indiquer quelques notions fondamentales de cette science de l'homme.

L'homme, tel que nous le voyons aujourd'hui, est, vous le savez, le produit d'une longue évolution cosmique que j'ai souvent retracée : ancien Saturne, ancien Soleil, ancienne Lune, enfin Terre. La phase Terre n'est pas encore achevée. Il faut bien savoir de quoi l'homme est redevable à cette phase Terre, qui est encore en cours, et qui a fait suite à la période lunaire.

Lorsque vous étendez vos bras, lorsque vous remuez vos doigts, lorsque vous accomplissez un mouvement quelconque, tout ce qui, dans votre organisme, participe et collabore à ce mouvement des bras, des jambes, de la tête, des lèvres, etc. (les forces nécessaires à ces manifestations résident dans les régions les plus intimes de l'organisme), tout cela a été donné à l'homme par l'évolution terrestre proprement dite.

Par contre, si vous considérez les échanges de substance qui s'accomplissent dans l'espace clos que limite la peau de l'homme, vous y trouvez l'image de ce que l'homme doit à l'évolution lunaire. Pour trouver l'image de ce que l'homme doit à l'évolution solaire, il faut

se tourner vers les phénomènes rythmiques de diverses natures dont l'organisme humain est le siège. La respiration et la circulation du sang sont les plus importants. L'homme en est redevable à l'ancien Soleil. Quant au développement du système nerveux et des sens, qui sont répartis actuellement sur tout le corps humain, il date de l'ancien Saturne.

Mais il ne faut pas oublier que l'homme forme un tout, et que l'évolution de l'univers est également un tout. Lorsque nous parlons aujourd'hui de l'ancienne phase saturnienne, comme je l'ai fait dans « La Science Occulte », nous faisons allusion à une période écoulée depuis longtemps. Or, ce n'est là qu'une des phases saturniennes du monde. C'est en somme une seule et unique évolution qui a commencé avec Saturne pour aboutir à notre terre. Aujourd'hui, que nous sommes en plein développement terrestre, c'est pour ainsi dire la plus récente des phases saturniennes qui se déroule. Car Saturne est pour ainsi dire mêlé à la Terre et continue à évoluer avec elle. Il est l'organisme calorique de notre terre, et nous y sommes plongés par toute notre nature humaine.

Nous sommes mêlés à toute l'évolution, à son présent, son passé, son avenir. Mais nous sommes également plongés dans l'espace terrestre qui nous enserre de toutes parts. Prenez, par exemple, le règne minéral. Nous sommes en relation perpétuelle avec lui. Nous absorbons un peu de ce règne minéral, sous forme d'aliment. Nous l'absorbons d'autre part en respirant, etc... Et nous l'élaborons en nous.

Or, les phénomènes sont différents selon qu'ils s'accomplissent d a n s l'homme ou h o r s de l'homme. Je l'ai déjà fait remarquer : il est risible d'étudier les phénomènes de la nutrition au laboratoire, et de croire que lorsque l'homme se nourrit, ces phénomènes se passent purement et simplement dans son corps. L'homme n'est pas un assemblage quelconque de réactions chimiques. Dans son organisme, tout prend une valeur nouvelle. Et voici comment on peut définir ce changement, à un certain point de vue : nous absorbons, par exemple, de la substance minérale. Celle-ci doit être élaborée dans l'homme jusqu'à ce qu'il en résulte de la chaleur propre ; elle est, dans le sang de l'homme normal, d'environ 37°. La chaleur qui réside dans notre sang dépasse celle du milieu extérieur. Tout ce que nous absorbons de minéral doit être transformé, métamorphosé, en sorte que notre chaleur propre, notre chaleur intérieure, l'adopte et la reçoive volontiers. Lorsque vous consommez un grain de sel,

il faut que ce grain de sel soit pour ainsi dire aspiré par votre chaleur propre, — non point par la chaleur que vous avez en commun avec l'air ambiant, — mais par votre chaleur individuelle. Ainsi, toute substance minérale dont devenir éther de chaleur. Dès que quelque chose s'oppose dans l'organisme à cette transformation, l'homme tombe malade.

Poursuivons à présent, et tournons-nous vers le règne végétal. L'homme absorbe des éléments végétaux. Lui-même, en tant que membre de l'organisme terrestre, développe dans son propre organisme quelque chose de végétal. Or, tandis que le minéral contenu dans l'homme tend sans cesse à devenir éther de chaleur, le végétal tend à devenir aérien, gazeux. Par l'être végétal qu'il porte en lui, l'homme possède aussi une sphère d'air. Tout ce qui lui vient des plantes par la voie des aliments, et tout ce qu'il développe en lui-même de végétal, tend à devenir gazeux, à prendre en lui la forme aérienne. Dès que quelque chose s'oppose, dans son organisme, à cette transformation, il tombe malade.

Ce que l'homme absorbe du règne animal, et ce qu'il développe en lui-même d'animal, doit se transformer, au moins à un instant donné, en liquide, doit prendre la forme aqueuse. L'homme ne doit rien acquérir en lui d'animal, ni par voie d'absorption, ni par son développement propre, qui ne subisse une élaboration profonde et ne finisse par devenir liquide. Dès que l'homme se montre inapte à liquéfier dans son organisme l'élément animal, de provenance étrangère ou non, (pour le ramener finalement à l'état solide), il tombe malade. Ne doit prendre forme, en lui, ne doit entrer dans le domaine solide et stable que ce qui est proprement humain, c'est-à-dire, ce qui engendre la pure forme humaine, ce qui résulte de la capacité de se tenir debout, des facultés de pensée et de parole, ce qui fait réellement de lui un être supérieur à l'animal. Ceci constitue tout au plus 10 % de son organisme total. Dès qu'un élément animal ou végétal s'introduit dans sa forme stable et solide, il tombe malade.

Ainsi, tout ce que l'homme contient ou absorbe de minéral doit devenir, à un moment donné, éther de chaleur. Tout ce qu'il contient ou absorbe de végétal doit passer par le stade transitoire de gaz, — et d'animal, par le stade transitoire du liquide. Ce qu'il a de proprement humain est le seul principe qui ait droit de cité dans sa forme solide. C'est là un des secrets de l'organisme humain.

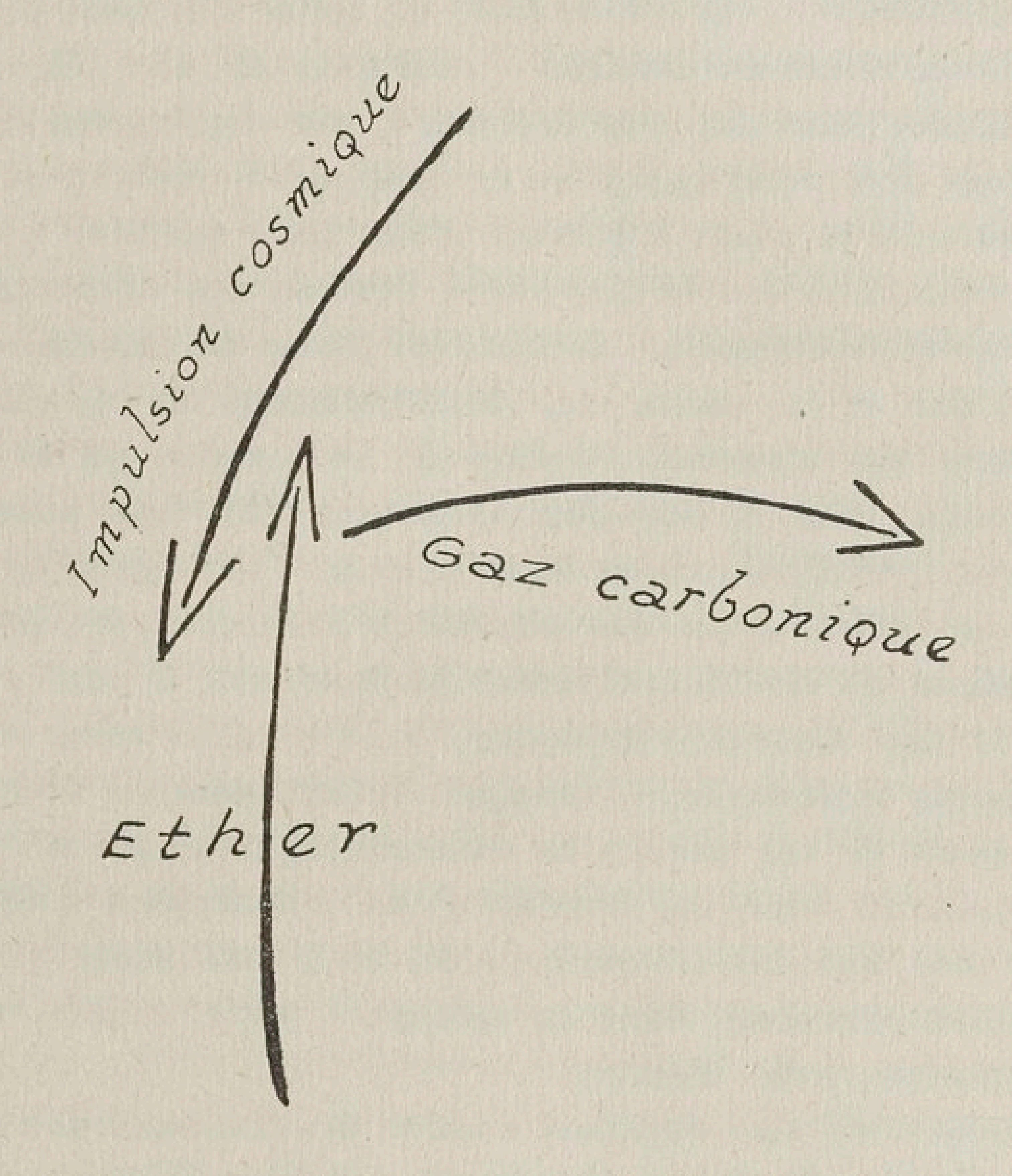
Laissons de côté maintenant ce que l'homme a reçu de la phase terrestre (nous le reprendrons plus tard en détail) et considérons son

système d'échanges organiques. Certes, il l'a développé et transformé sur la Terre, mais le germe lui en a été donné sur l'ancienne Lune. Nous englobons dans ce système l'ensemble des échanges de substance qui s'accomplissent à l'intérieur de la peau, les sécrétions et excrétions comprises. Cet ensemble de phénomènes varie constamment par l'effet de l'alimentation. Les aliments, substances extérieures à l'homme, pénètrent en lui et s'intègrent dans son métabolisme.

Le système des échanges organiques a la tâche d'élaborer ce qui appartient à l'entourage, au milieu, et d'en faire quelque chose d'humain. C'est lui qui commence la transformation du minéral en éther de chaleur, qui fait passer le végétal dans la sphère du gaz, de l'air et des senteurs, qui s'empare de l'élément animal, notamment des produits animaux du corps lui-même, et les rapproche de l'eau, du principe proprement humain en une forme bien organisée. Toutes ces tendances résident dans le système des échanges : vous voyez à quel point ce système est digne d'intérêt.

Lorsque nous suivons ces processus jusqu'au niveau de la respiration, nous nous trouvons en face des faits suivants : l'homme élabore en lui du carbone, et on en trouve de toutes parts dans son corps. Au contact de l'oxygène, ce carbone se transforme en gaz carbonique, que l'homme rejette par l'expiration. Le gaz carbonique, appelé autrefois acide carbonique, est une combinaison de carbone et d'oxygène. L'oxygène que l'homme a aspiré s'empare du carbone de l'organisme, et leur combinaison est rejetée. Mais avant même d'être ainsi rejeté par l'expiration, le carbone agit en bienfaiteur de la nature humaine. En s'unissant à l'oxygène, il relie en quelque sorte les résultats de la circulation sanguine à ceux de la respiration. Et, avant d'abandonner la nature humaine, il y répand une abondante effusion d'éther. La science physique enseigne simplement que le carbone est expulsé sous forme de gaz carbonique. Mais ce n'est là qu'un côté du phénomène. Avant l'expiration, tout l'organisme est inondé de l'éther provenant du carbone qui a été saisi par l'oxygène et entraîné au dehors ; cet éther pénètre jusqu'au corps éthérique. Cet éther qu'engendre sans cesse le carbone du corps, est justement ce qui permet à l'homme de s'ouvrir aux influences spirituelles et de recevoir les forces astrales et éthériques du Cosmos. Cet éther attire à lui les impulsions cosmiques formatrices qui agissent dès lors sur l'être humain corporel et lui confèrent, entre autres dons, un système nerveux capable de devenir le porteur des pensées. Il faut que cet éther imprègne continuellement nos organes sensoriels,

par exemple, notre œil, pour que cet œil puisse voir, pour qu'il soit accessible à l'éther de lumière venant de l'extérieur. C'est donc grâce au carbone que nous avons en nous une disposition éthérique qui nous permet de répondre aux incitations du monde extérieur.



Voilà ce qui se prépare en quelque sorte par le moyen du système des échanges. Mais ce système est inséré de telle manière dans l'ensemble du Cosmos qu'il ne pourrait en aucun cas subsister isolément, exister par lui-même. C'est pourquoi il ne s'est formé dans l'homme qu'en dernier lieu. Le premier germe du système neuro-sensoriel a été formé sur l'ancien Saturne, le germe du système rythmique, sur l'ancien Soleil, et c'est seulement lorsque ces deux systèmes ont été réalisés que le système des échanges a pu apparaître. A lui seul, il n'avait pas d'existence possible. Si nous faisons abstraction des mouvements volontaires, nous pouvons dire que les intentions cosmiques ont doté l'homme d'un système d'échanges parce qu'elles avaient en vue sa nutrition. Or, la nutrition, isolée du reste, n'aurait aucun sens. L'homme en a besoin, mais sans l'homme elle ne pourrait

être. Lorsqu'on étudie de très près ce système d'échanges, — vous verrez, par la suite de cet exposé, combien c'est nécessaire, — on découvre qu'il renferme des tendances continuelles à la maladie, qu'il tend sans cesse à rendre l'homme malade. L'origine de toutes les maladies internes, — exception faite de celles qui sont provoquées par une lésion venue du dehors, — doit toujours être cherchée dans le métabolisme. Celui qui veut se livrer à une observation rationnelle des maladies doit donc partir de ce système. Il doit en suivre tous les phénomènes, et poser à chacun d'eux cette question : « A quoi tends-tu réellement ? » Il observera l'entrée des aliments dans la bouche, leur transformation, la métamorphose de certaines substances en amidon et en sucre, etc... le revêtement de ptyaline qui se forme autour des aliments, l'action de la pepsine, qu'ils subissent dans l'estomac, leur élaboration dans l'intestin, leur passage dans les vaisseaux lymphatiques et dans le sang, l'imprégnation des produits de l'assimilation par les sécrétions pancréatiques, par la bile, etc..., à chacun de ces innombrables phénomènes, il posera la même question : « Que veux-tu réellement ? » Et le phénomène répondra : « Si j'existais isolément, je rendrais infailliblement l'homme malade ». Aucun de ces processus d'échanges matériels ne doit s'accomplir jusqu'au bout, car chacun d'eux, s'il arrivait à terme, provoquerait une maladie. L'homme n'est en bonne santé que lorsque ces multiples processus sont en quelques sorte freinés, stoppés à temps, combinés avec d'autres.

A première vue, ceci apparaît comme un non-sens dans l'organisation du monde. Quoi ! mettre en œuvre dans l'homme de si laborieux processus, pour les arrêter à mi-chemin ! Mais nous apprendrons à connaître la profonde sagesse de cette disposition.

Pour le moment, examinons en détail les phénomènes d'échanges organiques. Chacun d'eux, poussé jusqu'à son terme ultime, fait de l'homme un malade. Cependant, ils doivent exister. Il faut donc qu'il y ait à côté d'eux d'autres phénomènes qui les corrigent ; or, ce sont ceux de la circulation. Les processus circulatoires engendrent sans trêve des forces de guérison. On peut vraiment décrire l'homme comme ceci : Si l'on ne voit en lui que les résultats de l'ancienne Lune, c'est un malade. Mais il porte en lui son guérisseur, qui lui a été donné sur l'ancien Soleil. L'évolution a réellement fait preuve d'une grande prévoyance, puisqu'elle a créé le guérisseur avant le malade. Et pour comprendre vraiment l'être humain, il faut remonter des processus métaboliques aux phénomènes de la circulation,

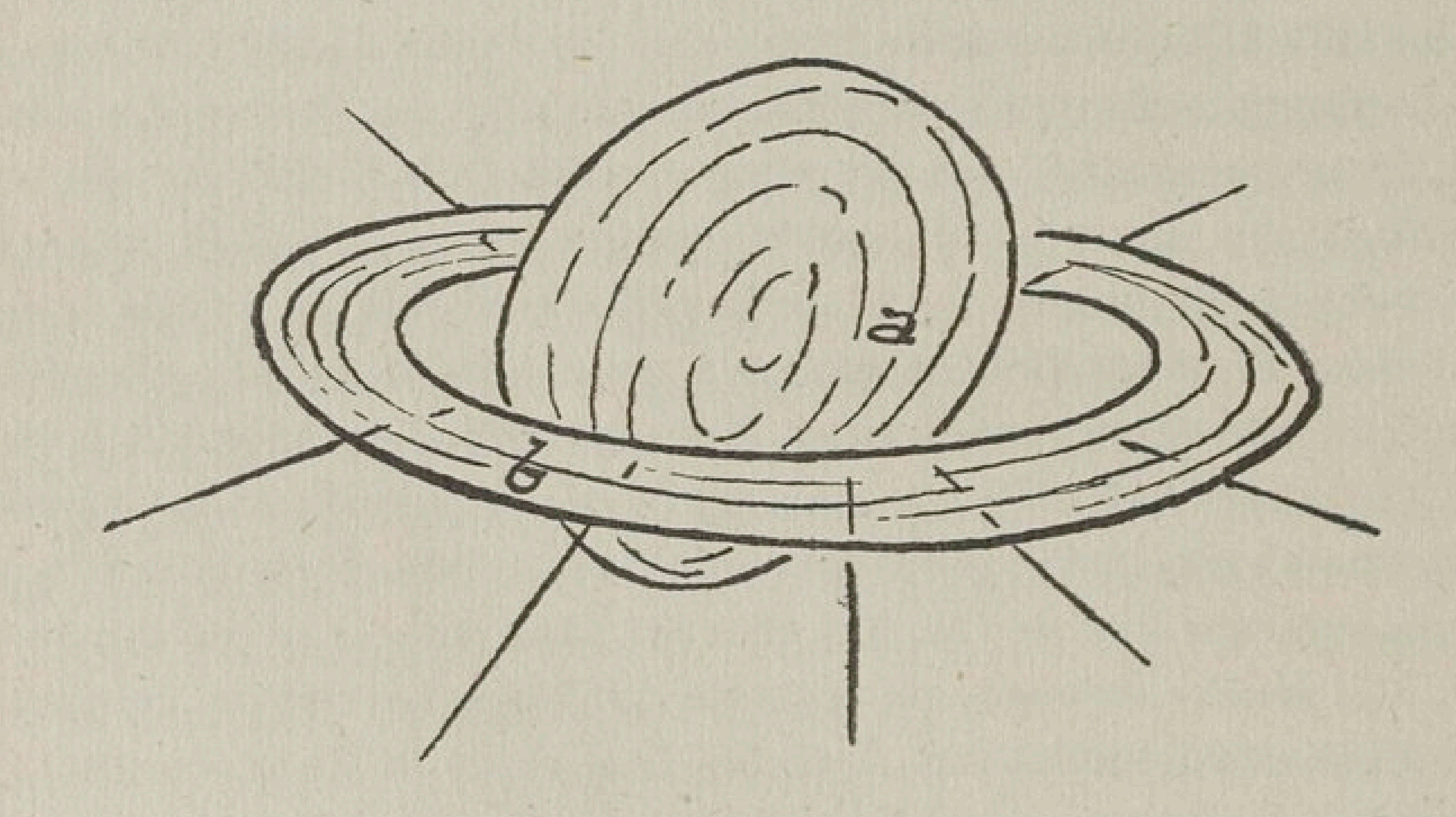
à toutes les impulsions qui sont à la base des rythmes circulatoires. Telle substance accélère la circulation, telle autre la ralentit. Nous avons en nous des mouvements circulatoires infimes, dont il faut tenir compte. Prenez un minéral, un métal quelconque, de l'or ou du cuivre ; lorsque ce métal est introduit dans l'organisme, soit par injection, soit par voie interne, il provoque une modification de la circulation, qui peut être thérapeutique. C'est justement cela que l'on doit connaître pour apprécier les possibilités de guérison qui nous sont offertes : ce que chaque substance du milieu extérieur déclenche à l'intérieur du corps humain, en ce qui concerne les variations du flux sanguin. On peut dire que la circulation du sang est une œuvre de guérison perpétuelle.

Vous pouvez le calculer, si vous le désirez. Rappelez-vous qu'en moyenne, l'homme respire 18 fois par minute. C'est une adaptation remarquable aux rythmes cosmiques, car l'homme fait autant de respirations en une journée que le Soleil met d'années à parcourir son cycle. Le soleil met 25.920 années à retrouver le même point équinoxial. L'homme adulte respire en moyenne 25.920 fois par jour. Les battements du pouls sont quatre fois plus nombreux. La circulation proprement dite, qui est plus concentrée à l'intérieur du corps, est influencée par les échanges organiques, tandis que la respiration a la tâche de dompter sans cesse le rythme circulatoire et de le maintenir dans la proportion de quatre à un. Sinon, le rythme circulatoire prendrait une allure capricieuse et irrégulière. Il se mettrait à répondre au nombre 103.680, ce qui n'a aucune signification cosmique. L'homme s'arracherait alors aux lois du Cosmos. C'est là la tendance de son système d'échanges, qui cherche sans cesse à le libérer du Cosmos, à le rendre étranger au reste de l'univers. Le rythme respiratoire le ramène perpétuellement dans les limites de la loi cosmique. Cette division par quatre, cette domination de la circulation par la respiration, c'est l'œuvre originelle de guérison, qui se poursuit sans trêve dans l'homme. La tâche des médecins est de venir en aide au phénomène respiratoire, — qui se prolonge de manière subtile à travers tout l'organisme, — lui permettant de maîtriser convenablement le phénomène circulatoire, de le ramener aux justes proportions et aux lois mathématiques qui régissent l'univers.

Nous passons ainsi de la nutrition à la guérison. Considéré dans la partie inférieure de son être, l'homme a toujours une tendance à la maladie. C'est dans son système médian, dans son système rythmique, qu'il trouve la force de guérir. Cette impulsion favorable

à la santé réagit vers le haut, jusque sur le système neuro-sensoriel. Quelles forces trouvons-nous dans ce troisième système ?

Nous y trouvons les forces que le guérisseur qui est en nous laisse en surplus dans l'organisme, après qu'il a effectué son œuvre concernant les échanges organiques. En accomplissant cette guérison perpétuelle de l'organisme, il tombe sous le coup d'un jugement cosmique. Ce que je dis là n'est pas une fantaisie poétique, c'est une réalité absolue : cette œuvre de guérison et de salubrité, accomplie dans notre système d'échanges, éveille la satisfaction et la bienveillance des Hiérarchies supérieures. C'est là, pourrait-on dire, la joie que prennent les Hiérarchies à la bonne ordonnance de la terre. Elles abaissent leur regard vers le monde terrestre et elles sentent cette ascension continuelle de la maladie à travers tout ce qui monte dans l'homme d'éléments terrestres, à travers tout ce qui demeure en lui des propriétés terrestres de la matière. Et elles voient d'autre part



a : *noyau, action nocive.* b : *anneau, action guérissante*

comment d'autres forces terrestres, agissant notamment dans l'air atmosphérique, sont des impulsions de guérison perpétuelle. Cela leur procure une intime satisfaction. Représentez-vous maintenant ce corps céleste qui gravite aux confins de notre système planétaire et qui est un des plus nobles objets que puisse se proposer l'étude spirituelle. Le noyau de Saturne renferme les forces qui, si nous les imaginons projetées sur la terre, y provoquent la maladie. Et les anneaux qui entourent ce corps central contiennent les forces de la

guérison. Celui qui a le sens intime de ces choses aperçoit dans les anneaux de Saturne ce qu'il ne saurait voir aussi nettement autour du globe terrestre lui-même, parce qu'il s'y trouve inclus : la gravitation circulaire des forces de santé. Ces anneaux planétaires sont tout autre chose que ce que pensent les astronomes. Ils sont faits de santé, ils sont l'incessante circulation de la santé cosmique, tandis que le noyau de Saturne apparaît comme une pure concentration des forces morbides de l'univers.

Ainsi, dans cette planète située aux confins de notre système planétaire, nous trouvons réalisés les mêmes phénomènes que dans notre organisme, où les échanges matériels engendrent des forces morbides auxquels contreviennent les rythmes circulatoires. Par là même, notre regard est dirigé vers le monde spirituel, notamment vers le monde de la première et de la seconde Hiérarchie. La seconde Hiérarchie comprend les Kyriotetes, les Dynamis, les Exusiai. La première : les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Lorsque notre regard spirituel se fixe avec attention sur la planète Saturne et sur son anneau, il est dirigé vers ces Hiérarchies supérieures et il perçoit la bienveillance, la joie intime avec laquelle les grands êtres cosmiques assistent à l'opposition que la santé crée à la maladie.

Cette satisfaction des Hiérarchies supérieures, c'est un des constituants de l'univers. Elle se déverse dans notre système neuro-sensoriel, et elle y dépose les forces qui permettent à l'homme un développement spirituel. Ce sont là des forces qui émanent pour ainsi dire des processus incessants de guérison dans l'être humain, qui en sont la floraison ultime.

1. Echanges organiques : Nutrition.
2. Circulation : Guérison.
3. Système neuro-sensoriel : Développement spirituel.

Reprenons à présent l'évolution de l'homme à travers les quatre phases cosmiques : ancien Saturne, ancien Soleil, ancienne Lune et Terre. On est en droit de dire : L'homme est tout d'abord un esprit né du Cosmos. Il développe en lui le guérisseur, et par là, il devient capable de recevoir également en lui le malade cosmique. Ensuite, par l'action et la réaction de ces trois principes, une base est donnée à la formation de l'homme terrestre proprement dit, c'est-à-dire de l'homme doué de mouvements volontaires, de libre locomotion.

Toutes les branches de la science humaine devraient s'inspirer des vastes notions que je viens d'esquisser à grands traits. Prenez,

par exemple, l'art de guérir. Un véritable art de guérir, une méthode thérapeutique rationnelle, doit avant tout acquérir la maîtrise des processus de guérison. Et d'où procèdent, d'où partent ces processus ? des échanges organiques. Le reste ne peut être qu'une préparation : l'anatomie par exemple ; même la plus subtile des anatomies, ne peut servir que de point de départ, car elle n'étudie que les formes stabilisées, solidifiées. Ces formes se réalisent d'elles-mêmes et tout naturellement. Mais, dans un système médical vraiment rationnel, les phénomènes du métabolisme devront être étudiés du point de vue des tendances morbides qui s'y manifestent sans cesse. Il est juste que l'étude médicale parte de ce système, de son fonctionnement normal, et qu'elle y cherche les principes et les causes de toutes les maladies internes. Ensuite, une connaissance intime des processus rythmiques et de leurs effets doit fournir au médecin le fondement de la thérapeutique. Un système médical moderne et rationnel doit donc commencer par l'étude des échanges organiques, puis passer à l'étude des phénomènes rythmiques.

On atteint enfin à une sorte de couronnement de ces études, lorsqu'on parvient à comprendre que le développement sain des facultés spirituelles de l'homme repose sur la connaissance des forces de guérison et de leurs effets. La pédagogie, c'est-à-dire l'art de développer sainement la nature spirituelle de l'homme, doit prendre son point de départ dans les forces de guérison ; celles-ci représentent (appliqué à l'organisme médian, rythmique) le principe même qui, utilisé dans la pensée pure, travaille au développement spirituel de l'être humain.

L'artiste éducateur a donc la tâche de travailler, sur un mode spirituel, avec les forces mêmes qui, condensées sous forme physique ou éthérique, provoquent la guérison. Donnons un exemple : j'exerce une activité d'ordre pédagogique sur un enfant quelconque. C'est là un phénomène derrière lequel il existe quelque chose de spirituel. Si je traduis ce phénomène, si je le transpose, si, au lieu de l'accomplir en esprit, je l'accomplis dans le monde matériel à l'aide d'une substance, d'un processus quelconque ; alors, cette substance guérit, ce processus est thérapeutique. On peut exprimer la chose autrement, et dire : La médecine est la métamorphose matérielle, la descente dans le monde physique des activités spirituelles que l'homme exerce sur ses semblables. J'ai indiqué ces choses-là dans le « Cours aux éducateurs », que j'ai fait à l'occasion de la visite de

nos amis anglais (1). Si vous vous en souvenez encore, vous constaterez que j'ai sans cesse attiré l'attention sur ce fait : Tout acte de l'éducateur comporte un début d'activité thérapeutique générale et largement humaine. Telle ou telle mesure intempestive, tel ou tel procédé pédagogique fâcheux, peuvent entraîner plus tard, à l'âge adulte, des troubles de la santé : des dépôts anormaux de résidus organiques, ou bien une absorption nocive de ces résidus qui devraient être éliminés. Ainsi, ce qu'accomplit l'éducateur dans l'esprit a un prolongement dans les régions inférieures : c'est la thérapeutique. Et le contraire exact de la thérapeutique, ce qui monte du bas vers le haut, ce sont les processus d'échanges matériels.

Vous voyez du même coup que la médecine moderne doit être issue d'une connaissance globale de l'être humain. Ce but peut être atteint. Beaucoup l'ont senti déjà. Mais rien ne sera réalisé tant qu'un système complet de la médecine n'aura pas été édifié sur ces bases nouvelles. C'est là une des nécessités les plus criantes de notre époque. Lisez les manuels de médecine : vous verrez qu'ils débutent rarement par cette étude des échanges entre les substances. Or, c'est de ces échanges qu'il faut partir si l'on veut apprendre à connaître la nature de la maladie.

Voyez-vous, on peut encore considérer les choses sous l'angle que voici : les processus de la nutrition passent insensiblement à des processus de guérison ; les processus de guérison, à des processus spirituels et inversement, les processus spirituels deviennent des processus de guérison. Ou bien, lorsque les processus spirituels sont des causes de troubles dans le système des échanges, ils tombent à leur tour sous le coup des forces de guérison qui résident dans le système rythmique.

Tout cela s'entremêle dans l'homme. et son organisme est le siège d'une métamorphose perpétuelle, digne d'admiration. Prenons, par exemple, les phénomènes de cette circulation du sang dont les pouvoirs sont si merveilleux. Que sont en réalité ces phénomènes ?

Faites momentanément abstraction de tout le reste de l'organisme et considérez le sang qui ruisselle à travers les artères et les veines. Considérez ce système vasculaire qui parcourt toute la forme humaine, et joignez-y ce qui s'y rattache étroitement, muscles et os. Vous voyez d'une part une structure solide, et de l'autre, le liquide

(1) Cours aux Educateurs, résumé par Albert Steffen. La Science Spirituelle, VIII[e] année.

qui la traverse. Restons-en tout d'abord à l'élément liquide, au sang. Des processus s'y accomplissent sans cesse. Lorsque ces processus débordent de l'élément liquide, qui est leur milieu normal, et s'emparent soit de la paroi des vaisseaux, soit des muscles et des os, c'est-à-dire de la partie solide, de la forme stable de l'organisme, alors ils se convertissent en phénomènes inflammatoires.

Ces tendances à l'inflammation, qui peuvent se trouver de-ci, de-là, dans le corps, ce sont les tendances qui existent constamment dans le sang liquide et qui y sont normales. Lorsqu'elles débordent illégitimement, lorsqu'elles s'emparent des parties fixes et solides, elles deviennent morbides. Car un processus normal et absolument sain, dès qu'il est déplacé, dès qu'il s'impose en dehors de son lieu propre, devient un processus morbide. Certaines maladies du système nerveux proviennent précisément du fait que le système sanguin, qui forme avec lui un contraste absolu, l'envahit de forces qui ne sont pas les siennes propres. Ces forces, en passant des trajets sanguins dans les trajets nerveux, occasionnent une inflammation.

C'est là le début habituel des multiples maladies du système nerveux.

Je viens de dire que le système nerveux est en absolue polarité avec le système sanguin. Les phénomènes qui se déroulent dans ces deux systèmes sont en opposition formelle. Ceux du sang tendent à la formation du phosphore, et c'est justement cette force phosphorée qui, lorsqu'elle déborde sur les régions voisines, est la cause des inflammations. Considérons, par contre, les phénomènes nerveux. Lorsque ces derniers débordent sur les régions qui avoisinent leur système, et lorsqu'ils envahissent le sang, il en résulte des tendances à l'enflure. Nous pouvons dire que toutes les formations de l'ordre de l'enflure ou de la tumeur sont des processus nerveux transposés et modifiés, apparaissant en des lieux d'où ils devraient être exclus.

Car, voyez-vous, ce qui parcourt le nerf doit rester dans le nerf, et ce qui parcourt le sang doit rester dans le sang. Il faut qu'un rythme convenable s'établisse entre ces deux systèmes.

Nous revenons ainsi au domaine de la thérapeutique, des processus de guérison. Tout existe dans l'homme : le principe de toute maladie est un principe sain, à la condition qu'il n'outrepasse pas ses limites. C'est illégitimement que chacun de ces principes vient à se déplacer. Mais chacun d'eux est indispensable. L'homme ne pourrait exister s'il ne portait en lui la cause des inflammations ; c'est une force constituante de la vie du sang. Je sous-entends tout ceci

lorsque je répète, si fréquemment, que les diverses connaissances doivent procéder d'une science totale de l'homme. Ainsi, la pédagogie ordinaire, que l'on invente à coups de concepts abstraits, tout à fait superficiellement, n'est presque qu'un non-sens. En réalité, on ne devrait partiquer la pédagogie qu'en partant de la connaissance des phénomènes pathologiques, et de leur possibilité de guérison. Celui qui connaît réellement une maladie du cerveau, et l'art de la guérir, celui-là possède, à l'état brut, la technique de tout art pédagogique. Je dis « à l'état brut », en dépit de la difficulté de cette connaissance, parce qu'il ne s'agit en somme que de processus physiques ; donc, lorsqu'on veut fonder un institut d'art pédagogique, on doit exiger des futurs éducateurs qu'ils se livrent à des études de pathologie et de thérapeutique. Cela seul peut former leur pensée ; elle ne sera vivante et concrète que dans la mesure où ils auront pris contact avec des réalités profondément ancrées dans la matière.

Inversement, rien n'est plus précieux au médecin, notamment à celui qui veut traiter les maladies internes, que de savoir comment agit telle ou telle mesure pédagogique. Il n'a plus ensuite qu'à trouver le pont vers le mode matériel. Les voies et les méthodes de la pédagogie, transposées dans l'ordre physique, y indiquent les remèdes, les médications.

A-t-on découvert, par exemple, le moyen pédagogique de combattre avec efficacité certains phénomènes de paresse qui proviennent, chez l'enfant, de troubles du système digestif, on acquiert soi-même des tendances bien particulières. Je parle évidemment d'un éducateur qui vit tout entier dans l'accomplissement de sa mission, et non pas de ces gens qui font extérieurement métier d'enseigner, mais qui, dès la fin de la classe, ne pensent qu'à aller s'attabler au café, pour y oublier tout ce qui concerne leur école. Donc, ce traitement, qu'on a institué et qu'on a vu réussir chez un enfant paresseux, vous donne personnellement des lueurs insoupçonnées sur le rapport des processus de la tête avec ceux de l'abdomen. Que cet éducateur s'adonne alors à la minéralogie, par exemple, et que son attention se porte sur le cuivre. Il verra le cuivre donner lieu, dans le sol même, à telle ou telle combinaison. Dans toutes les forces du cuivre, dans ses métamorphoses en minerais divers, dans ses relations avec d'autres minerais, il découvrira l'analogue de l'œuvre qu'il accomplit vis-à-vis de l'enfant paresseux. Il apercevra, dans les processus du cuivre, l'image exacte de son activité. Et c'est pour un éducateur une expérience saisissante, que d'obtenir ainsi des clartés nouvelles, des

lueurs intuitives, qui restent tout d'abord dans le domaine de l'instinct et du sentiment, de comprendre ce qu'il fait, comment il agit, puis de se tourner vers la nature et de voir que là-bas, au dehors, la nature elle-même exerce des activités pédagogiques ! Partout où les forces du calcaire amènent des accidents ou des malformations, les forces du cuivre interviennent pour y remédier. Oui, dans ces combinaisons du cuivre, qui s'accomplissent au sein de la terre, entre mille autres phénomènes, résident des forces d'incessante guérison. C'est une chose charmante que de trouver, par exemple, un morceau de pyrite et de songer : C'est tout à fait analogue à un bon procédé pédagogique... Ce sont les esprits de la nature, des hautes Hiérarchies jusqu'aux esprits élémentaires, qui traitent en guérisseurs les apparitions morbides et destructrices de la vie universelle. Avant d'employer une substance minérale à titre de médicament, avant de la convertir en remède, il faut toujours se demander : Où apparaît-elle ? Où apparaît, par exemple, le fer ? Où se trouvent les filons de tel ou tel métal ? il faut étudier les environs du gisement. On finira par comprendre sa raison d'être, et comment tout gisement métallique est le signe d'une activité thérapeutique exercée par les esprits de la nature. Des forces de guérison y résident. Il n'y a plus qu'à s'emparer de ces forces, leur donner libre accès à l'organisme humain, leur permettre de s'y prolonger et d'y agir. Une telle thérapeutique est dictée par les exemples que la nature elle-même a fournis.

Ainsi, toute incursion de la pensée dans l'univers conduit à une triple méditation : sur ce qui nourrit, sur ce qui guérit, et sur ce qui éveille les activités spirituelles : nutrition, guérison, esprit. Dans la nature, tout oscille sans cesse entre la maladie et la guérison. Il s'y déroule de grands processus thérapeutiques. Le tout est de les appliquer à l'homme. Telle est la concordance merveilleuse du macrocosme et du microcosme. C'est ce que résument les paroles que j'ai déjà données à maints d'entre vous, sous une forme ou sous une autre :

Veux-tu te connaître toi-même,
Tourne tes yeux vers l'univers.
Veux-tu connaître l'univers,
Regarde au tréfonds de toi-même.

Vous pouvez appliquer cette sentence dans bien des domaines : Veux-tu guérir l'homme, dirige ton regard de tous côtés dans l'uni-

vers, tu trouveras partout des processus de guérison. Veux-tu comprendre les mystères de la maladie et de la guérison dans l'univers, plonge aux profondeurs de la nature humaine. Vous pouvez appliquer cette sentence à tout ce qui concerne l'être humain. Mais il ne faut jamais se lasser d'observer les faits de la nature et de les mettre en relation vivante avec l'homme lui-même.

C'est une habitude qu'on a perdue de nos jours. On s'éloigne de la nature autant qu'on le peut. On applique des méthodes qui ont pour tout premier résultat de nous fermer les yeux sur le monde environnant : et ce qu'on veut étudier, on le met sous verre, on le pose sur une tablette minuscule : on appelle cela un microscope, et on s'hypnotise sur cet instrument, au lieu de penser à la vie du Cosmos. On pourrait dire tout aussi bien, non pas microscope, mais nulloscope. Car cet instrument enchaîne le regard et le tient éloigné de la grande nature. Ce qui se passe en réalité sous le microscope, qu'est-ce donc pour la connaissance spirituelle ? Imaginez qu'on agrandisse, par exemple, une petite fraction de l'organisme humain, un tout petit morceau du corps. C'est comme si on déchirait l'homme en mille pièces, comme si on le morcelait à l'infini pour mieux l'observer ! C'est bien plus terrible que la légende du lit de Procuste ! Et croit-on que ce que l'on examine ainsi, croit-on que ce qu'on a sous l'objectif est encore réellement à l'homme ? Ce n'est plus rien d'humain. Ce que l'on voit dans le microscope n'est pas la vérité, car la vérité agrandie, démesurément agrandie, n'est plus qu'une illusion. On n'a pas le droit de couper ainsi les ponts avec la nature, d'enfermer jusqu'à son regard. Certes, cela peut être utile dans certains cas, et dans certains buts, mais en ce qui concerne une véritable connaissance de l'être humain, cela ne peut servir. Au contraire, le microscope nous éloigne immensément de cette véritable connaissance. Elle ne peut être trouvée que par des méthodes spirituelles. Elle doit procéder de la nutrition à la guérison, et de là, aux vastes phénomènes de la pédagogie humaine, de la pédagogie cosmique. En résumé : de la nutrition, par la guérison, à la culture spirituelle, à la civilisation. Car la base de toutes choses est physique, et pour l'homme c'est la nutrition. Les processus de guérison entourent tout de leur rythme, de leur mouvement circulaire, et ils se rassemblent chez l'homme dans le système rythmique ; et ce qui est en haut, ce qui provient des sphères supérieures, se condense dans ses nerfs, dans ses sens. Le monde est construit sur ces trois échelons.

J'ai posé aujourd'hui des fondement. Je continuerai cette étude en

me servant de ces fondements pour ébaucher le corps de l'édifice. N'oublions pas que toute cette connaissance nous conduit, d'une part, à une certaine maîtrise des choses de la vie dans le domaine pratique, d'autre part, à la contemplation purement spirituelle des Hiérarchies.

XI

Les relations qui existent entre l'homme et son entourage naturel sont tout autres que ce qu'enseigne la science de nos jours. On a tendance à penser que l'entourage naturel de l'homme, les minéraux, les végétaux et les plantes, lorsqu'ils sont absorbés et assimilés par l'organisme humain, poursuivent à l'intérieur de cet organisme leurs processus habituels, — ces réaction chimiques ou physiques que le savant analyse au laboratoire. Il n'en est rien. A l'intérieur de cette enceinte qu'est notre peau, tout est différent, tout est nouveau. Tant qu'on n'y aura pas pris garde, on continuera évidemment à chercher dans l'organisme humain le simple prolongement des phénomènes physico-chimiques qu'on a observés dans les cornues et autres appareils, et l'on continuera à considérer l'organisme humain comme un agencement compliqué de réaction de laboratoire.

Mais souvenez-vous de ce qui a été dit dans la précédente conférence. Tout ce qui est minéral se métamorphose dans l'homme en éther de chaleur. Ainsi, tout élément minéral qui pénètre dans notre organisme subit des transformations diverses qui doivent aboutir, à un moment donné, à de la pure chaleur, cette chaleur propre que l'homme développe de lui-même et qui est plus élevée que celle de son milieu. Prenons un sel, par exemple ; ce sel, avant que l'organisme ne puisse l'utiliser à ses synthèses, à ses constructions, devra passer par le stade de l'éther de chaleur.

Nous observons un sel dans la nature, hors de l'homme, et nous croyons que ce sel va voyager tout simplement à travers notre organisme pour entrer dans la composition de nos os, de nos dents, etc... C'est une pure folie. Ce qui réapparaît dans ces os, dans ces dents, est passé tout d'abord par le stade de l'éther de chaleur, et a été retransformé ensuite en un élément humain.

Voici comment les choses se passent : un élément qui est absorbé sous une forme solide se dissout dans la bouche, prend la forme liquide, puis ensuite des formes de plus en plus subtiles, jusqu'au stade de chaleur. En se liquéfiant, cet élément avait déjà perdu de sa densité, de son poids, il était devenu moins terrestre; et lorsqu'il parvient à l'état d'éther de chaleur, il est prêt à recevoir l'impulsion spirituelle des espaces cosmiques.

Voici un minéral. Il entre dans l'être humain, il y devient d'abord liquide, puis éther de chaleur. L'éther de chaleur a une tendance très marquée à capter les forces qui descendent et rayonnent du fond des espaces cosmiques. Il adopte ces forces et les fait siennes. Ce sont des forces spirituelles, qui viennent pénétrer de part en part la matière terrestre transformée en éther de chaleur. Ainsi s'introduit dans le corps humain l'impulsion dont il a besoin pour se construire.

Si nous prenons, selon l'usage ancien, le mot de Feu dans le sens de chaleur, nous pouvons dire : Tout ce qui entre de minéral dans l'homme est élevé à l'état de Feu, à l'état igné. L'état igné a la faculté particulière de capter les impulsions des hautes Hiérarchies, et ensuite, c'est ce Feu intérieur qui va pénétrer toute les parties du corps et y constituer par une nouvelle solidification le fondement matériel des organes. Rien de ce qu'absorbe l'homme ne demeure à l'état brut. Rien ne demeure terrestre. Tout, — et notamment les minéraux, — se métamorphose assez complètement pour pouvoir capter le spirituel, le cosmique, et c'est avec l'aide du spirituel qu'ensuite, tout redevient matériel et terrestre.

Prenez, par exemple, un peu de phosphate de calcium provenant d'un os humain. Ce n'est pas du tout la même chose que du phosphate de calcium emprunté à la nature extérieure, ou synthétisé au laboratoire. C'est un phosphate de calcium entièrement transformé selon le processus que je viens de définir, autrement dit, humanisé.

L'être humain a besoin de nombreuses substances différentes qu'il transforme toutes, selon son âge et sa constitution, en éther de chaleur. Le petit enfant n'est pas encore assez fort pour transformer les corps inanimés en éther de chaleur. Il lui faut encore du lait, substance dont la nature est extrêmement proche de celle de l'organisme humain. Ce lait, l'enfant l'amène jusqu'à l'état d'éther de chaleur, et c'est ce qui permet l'élaboration plastique si considérable dont son corps est le siège. On ne comprend la nature du corps humain que lorsqu'on tient compte de ces métamorphoses, affectant tous les

éléments qui s'y introduisent. En conséquence, il est vain de chercher à déterminer par des analyses chimiques la vraie valeur d'un aliment. Il faut savoir quel quantum de force l'organisme aura à dépenser pour amener les constituants minéraux de cet aliment à l'état d'éther de chaleur. Lorsque cette métamorphose ne peut pas s'accomplir, le minéral se dépose dans l'organisme, y forme un résidu pesant et terrestre, et il arrive alors que ces dépôts étrangers, demeurés inorganiques, envahissent les tissus au plus grand dommage de la santé.

C'est ce qui peut survenir, par exemple, lorsque le sucre, — qui est originairement organique, mais qui a été minéralisé, — ne parvient pas à se transformer dans l'organisme en éther de chaleur. Le sucre se dépose, et l'organisme est incapable de l'utiliser ; il en résulte une maladie redoutable, le diabète. Il faut donc, au sujet de chacun des aliments, considérer jusqu'à quel point l'organisme est réellement apte à métamorphoser en éther de chaleur les substances minérales qu'il comporte, (soit primitivement, comme c'est le cas pour le sel de cuisine, soit par minéralisation, comme c'est le cas pour le sucre). Car ce sont les substances amenées à l'état igné qui permettent à l'organisme, enraciné par ailleurs dans la terre, de se relier naturellement aux forces spirituelles du Cosmos.

Tous les dépôts, tous les résidus non élaborés, qui peuvent se produire dans le corps, révèlent que l'individu n'a pas été assez fort pour relier au Cosmos spirituel les substances absorbées. Le diabète n'est qu'un cas particulier. Tout élément introduit dans le corps humain doit y être complètement métamorphosé, sous peine d'engendrer une maladie. Pour préserver la santé d'un être humain, il faut veiller soigneusement à ce que rien, pas le moindre atome, n'y reste à l'état brut. Ceci ne s'applique pas seulement aux matières, mais également aux forces.

Considérons, par exemple, la chaleur du dehors, celle que nous percevons lorsque nous touchons les objets, ou la chaleur de l'air. Pour être assimilée par l'organisme, il faut qu'elle aussi soit transformée ; il faut que la chaleur soit devenue humaine, ait été élevée à un niveau supérieur.

L'organisme s'empare de la chaleur extérieure, dans laquelle il est plongé, mais en s'en emparant, il change sa nature.

Or, supposons, par exemple, que je sorte par un temps froid, et que par suite de ce froid rigoureux, ou par l'effet du vent et des courants d'air, je me trouve incapable de métamorphoser aussi vite

qu'il le faudrait la chaleur du dehors en ma chaleur propre. Le danger qui me menace alors, c'est d'être réchauffé par la chaleur extérieure à l'état brut ; c'est d'être simplement échauffé du dehors, comme un bout de bois, comme une pierre. Cela est dangereux. On ne doit pas recevoir et laisser s'épandre passivement en soi la chaleur du dehors. On doit être sans cesse en état de la saisir par tous les pores de sa peau et de la transformer en chaleur humaine. Lorsqu'on ne peut le faire, on s'enrhume.

Telle est la véritable cause du rhume. C'est une intoxication par la chaleur extérieure, qui n'a pas pu être assimilée à temps par l'organisme.

Vous le voyez, ce qui est extérieur à l'être humain agit sur lui à la manière d'un poison, et ne devient utilisable qu'après avoir subi les métamorphoses nécessaires ; pour cela, il faut que l'homme s'empare des éléments extérieurs, en prenne possession de par ses propres forces. C'est grâce à l'homme seul que les forces naturelles peuvent s'élever et monter vers les Hiérarchies supérieures ; tant qu'elles restent dans la nature, elles appartiennent aux esprits élémentaires. C'est dans l'homme que s'accomplit cette prodigieuse ascension, par laquelle les esprits élémentaires transmettent le produit de leur travail aux Hiérarchies supérieures. En ce qui concerne le minéral, cela ne peut avoir lieu que lorsqu'il a été transformé dans l'homme en éther de chaleur.

Passons maintenant aux plantes. Le monde végétal, lorsqu'on commence à le contempler avec les yeux de l'esprit, a quelque chose de fascinant, d'ensorcelant. Marchons sur une prairie, ou bien entrons dans la forêt. Déterrons une plante. Regardons-là avec les yeux de l'esprit : ce que nous voyons est un complexe merveilleux, qui éveille dans l'âme un véritable enchantement. De la racine, on peut dire : elle est toute entière dans le domaine terrestre. Oui, une racine de plante, vue brutalement, est quelque chose de terriblement terrestre ! Une racine, surtout s'il s'agit d'un navet, d'une betterave, fait penser un peu à un homme cossu, repu. La racine est incroyablement confortable, satisfaite d'elle-même. Elle a absorbé les sels de la terre, et elle en ressent un bien-être extrême : elle a épuisé, pour ainsi dire, le sol. Rien au monde n'est aussi typique, à ce point de vue, qu'une belle grosse rave gorgée de sucs nutritifs.

Contemplons, par contre, la fleur. Il est impossible de contempler une fleur avec les yeux de l'esprit sans y apercevoir l'image de l'âme : de notre propre âme, lorsqu'elle est animée de désirs tendres

et délicats. Regardez bien une fleur printanière ; elle n'est à vrai dire que souffle, aspiration. Elle est une nostalgie matérialisée. Et par dessus tout ce monde de fleurs qui nous environne au printemps, il flotte une émanation indiciblement belle.

Voici une violette, une pulmonaire, une fleur de muguet, ou bien encore quelque fleur de couleur jaune. Nous sommes saisis à sa vue, comme si cette fleur de printemps voulait nous dire : « ô homme ! avec quelle pureté, avec quelle innocence tu pourrais orienter tes désirs vers le monde spirituel ! ». C'est bien la force du désir, qui jaillit et s'exhale de toutes les corolles printanières, mais du désir innocent et pieux.

Ensuite, apparaissent des fleurs plus tardives ; prenons comme exemple la plus automnale, le colchique ; est-il possible de contempler le colchique dans les prés à l'automne, sans éprouver un léger sentiment de honte ? Ne nous met-il pas en garde contre nos propres désirs qui risquent de devenir impurs et entachés d'illicité ? Les colchiques répandus dans les prés de l'automne ne nous chuchotent-ils pas de toutes parts : « Examine bien le monde de tes désirs, ô homme ! vois comme tu deviens facilement un pécheur ! »

Ainsi le monde des plantes est le miroir naturel de la conscience morale. Rien n'est plus poétique que de se représenter cette voix de la conscience concentrée en un seul point à l'intérieur de l'âme, mais multipliée à l'infini dans les innombrables formes florales qui traversent les saisons et adressent leur parole aux hommes. Le monde végétal, pour peu qu'on sache le comprendre, apparaît comme un immense miroir de la conscience morale.

Voyez à quel point il est important de faire la différence entre la fleur qui n'est qu'aspiration, désir entièrement tourné vers la lumière lointaine des espaces cosmiques, qui ne s'épanouit réellement que pour offrir et transmettre au Cosmos les désirs de la terre, — et la racine, confortable, satisfaite, enchaînant la plante à la terre, rabattant sans cesse vers des sentiments de bien-être et de tranquillité terrestre les aspirations célestes de la fleur.

Pour comprendre la raison de ce contraste, il faut suivre l'évolution passée de la terre jusqu'au point où se forma le germe de ce qui est devenu plus tard la racine des plantes. C'était l'époque où la lune était encore réunie à la terre.

Les forces de la lune agissaient alors si intensément dans le globe terrestre qu'elles risquaient de transformer toutes les plantes en de simples racines. La terre était alors formée d'une autre susbtance

qu'elle ne le fut par la suite ; la lune faisait corps avec elle. Et le monde des racines s'orienta vigoureusement vers le bas. On peut dire que le règne végétal se répandit presque tout entier dans le monde souterrain, et ne put jeter qu'un coup d'œil furtif vers le haut. Les plantes n'élevèrent vers le Cosmos que des pousses minces et fragiles. La lune, les forces lunaires, tant qu'elles furent impliquées dans le globe terrestre, attachèrent solidement la plante à ce globe. Il en est resté, chez les végétaux actuels, la tendance géotropique, la nécessité de « prendre racine ».

Mais à partir de l'époque où la lune se libéra de la terre, l'aspiration cosmique des plantes, qui n'avait jusqu'alors d'autre moyen d'expression que des pousses minces et fragiles, put s'épanouir à la face du ciel et tendre à la lumière de véritables fleurs.

La sortie du globe lunaire représente donc pour le monde des plantes une délivrance, une libération.

Rappelons-nous pourtant que toute chose terrestre a son origine dans le monde spirituel. Car, au temps de l'ancien Saturne (reportez-vous à « La Science Occulte »), la terre était entièrement spirituelle, entièrement éther de chaleur.

La terre toute entière a été engendrée par l'esprit. Voyez la plante. Sa forme exprime les souvenirs vivants de toute l'évolution. Sa racine a prolongé jusqu'à nous une tendance à devenir terrestre, à devenir matérielle, physique. Cette racine nous dit : « Si j'existe, c'est parce que la matière terrestre est née de l'esprit ». Mais dès que la terre fut délivrée du fardeau lunaire, la plante reprit son essor vers les lointains lumineux du Cosmos.

Lorsque les végétaux nous servent d'aliments, nous leur donnons, par là même, une possibilité d'achever l'acte qu'ils esquissent dans la nature extérieure ; dehors, les plantes aspirent aux horizons lumineux du Cosmos ; à l'intérieur de l'organisme, elles tendent aux horizons spirituels. C'est pour cette raison que nous devons amener nos aliments végétaux jusqu'à l'état gazeux, aérien, ainsi que je l'ai défini. Cela permet à la plante de poursuivre son ascension vers l'esprit.

Nous voici dans la prairie. Nous regardons les fleurs, qui s'exaltent vers la lumière. Et maintenant, nous consommons des plantes à notre repas. Notre monde intérieur est tout autre chose que le monde du dehors. Ce qui n'était, au dehors, qu'aspiration des plantes vers la lumière, y devient montée réelle vers l'esprit. La nature, le tapis végétal qui recouvre la terre, est l'expression d'une immense nostal-

gie. En consommant la plante, nous la transmettons au monde spirituel. Il faut pour cela que nous élevions nos aliments végétaux jusqu'à la sphère de l'air ; cet état plus léger leur permet l'accès du monde spirituel.

La plante parcourt donc un cycle remarquable. Voici ce qui se passe lorsque l'homme la consomme. Partons de la racine et suivons l'ascension à travers les feuilles jusqu'à la fleur. La racine, qui était enchaînée à la terre, monte à présent ; c'est elle qui, une fois introduite dans l'organisme, tend le plus fortement vers les hauteurs. L'aspiration des fleurs est, de beaucoup, dépassée. Il faut se représenter la plante à l'envers, épanouie vers le bas. C'est un renversement complet. Je le dessine ainsi : le haut est en bas, le bas est en haut. Ce qui était parvenu jusqu'au niveau de la fleur, ce qui, dans l'existence naturelle et matérielle, avait joui de la lumière et l'avait absorbée, ce qui avait amené la matière jusqu'à son niveau le plus subtil, paie la rançon de cette ascension prématurée, et demeure à présent en arrière. La racine, par contre, cette esclave de la pesanteur terrestre, qui n'en porte pas moins en elle, virtuellement, la totalité de l'être végétal, comme vous avez pu le lire dans la « Théorie des métamorphoses », de Gœthe, la racine monte à présent vers le haut d'une poussée irrésistible.

Evidemment, lorsqu'un homme a été un pécheur endurci, il persiste généralement dans le mal. La racine des plantes est autre. Tant qu'elle était liée à la terre, elle donnait l'impression d'un individu gorgé de richesses. Mais dès qu'un être humain l'a absorbée, elle se convertit, elle se tourne vers le haut, vers l'esprit. Au contraire, la fleur, qui avait fait monter la matière terrestre vers la lumière, se tourne vers le bas. La racine, devenue aliment, monte dans le corps humain vers la région de la tête, tandis que la fleur descend dans la région abdominale, dans le système des échanges ; la fleur ne participe pas à l'édification de la tête humaine.

C'est un spectacle curieux et admirable : l'homme se nourrit de plantes ; les plantes deviennent en lui de l'air ; à ce moment, elles poussent en lui, d'une manière invisible, elles poussent la tête en bas, et fleurissent du côté inférieur. Il n'est pas nécessaire pour cela que l'on mange les plantes entières ; chacune de leurs parties contient virtuellement tout l'être végétal, ainsi que l'a enseigné Gœthe.

Dans les temps anciens où l'on avait la notion de ces choses, on classait les plantes d'après leurs propriétés naturelles apparentes et l'on distinguait celles qui peuvent être de quelque utilité pour la

tête humaine, c'est-à-dire celles dont la racine manifeste déjà, dans la nature, une forte propension à se spiritualiser. Ces plantes-là, une fois digérées, montent jusque dans la tête ; de là elles s'élancent vers le Cosmos spirituel, et effectuent avec ce dernier les liaisons indispensables à l'organsime.

Chez les plantes qui ont déjà subi, dans la nature, une forte pénétration d'astralité, — c'est le cas des légumineuses, — le fruit lui-même demeure dans les basses régions de l'organisme humain, sans jamais atteindre la tête. Ces plantes rendent le sommeil lourd, et l'homme en est comme abêti à son réveil. Les Pythagoriciens, qui voulaient rester de purs penseurs, et qui évitaient tout ce qui peut mêler des phénomènes digestifs aux activités de la tête, s'interdisaient de manger des haricots, des fèves ou des pois.

De cette manière, on peut conclure de l'apparence extérieure des plantes à leur véritable rôle dans l'organisme. Lorsqu'on possède sur ces questions les données de la science initiatique, on se demande comment la science matérialiste arrive à comprendre quoi que ce soit aux phénomènes digestifs. Qu'elle comprenne la digestion des ruminants, passe encore; c'est une chose toute autre que celle de l'homme. Mais elle se figure que les végétaux introduits dans l'organisme humain sont acceptés purement et simplement par cet organisme ! Non, les végétaux ne sont pas acceptés, ils sont totalement spiritualisés. Ils sont métamorphosés à tel point que ce qui était en haut se trouve en bas, et que ce qui était en bas se trouve en haut. Il est impossible de se représenter une inversion plus complète ! Et dès qu'un fragment minime de végétal est absorbé par l'individu sans que cette inversion ait lieu, la maladie apparaît.

Vous en tirerez facilement la conclusion suivante : l'homme ne porte rien en lui qui ne soit l'œuvre de l'esprit. Tout ce qu'il absorbe de matériel doit revêtir en lui une forme accessible aux influences spirituelles.

Tournons-nous à présent vers le règne animal. L'animal est doué lui-même d'un pouvoir digestif ; il broute les plantes et les digère. Considérons d'abord les herbivores. L'animal a absorbé le végétal. C'est là un phénomène qui est déjà très compliqué. Car l'animal ne saurait donner au végétal des propriétés humaines. Le végétal ne se retourne pas dans l'organisme animal, comme il fait dans l'organisme humain. La colonne vertébrale de l'animal est parallèle à la surface du sol. Il en résulte que les processus spirituels de la digestion ne s'accomplissent pas chez l'animal aussi harmonieusement que chez

l'homme. Normalement, la partie inférieure des plantes tend vers le haut, et la partie supérieure, vers le bas. Mais chez l'animal ce renversement reste partiel, il est comme arrêté à mi-chemin. Ainsi donc, la digestion animale diffère profondément de la digestion humaine. L'aspiration des plantes est ici endiguée, freinée. Il semble que la plante reçoive une promesse, qui n'est pas tenue. On lui dit : Tu satisferas ton désir d'ascension vers les lointains cosmiques ». Mais en fait, il n'en est rien. Et la plante est rejetée à terre.

Retenons bien ce fait qu'au sein de l'organisme animal la plante se trouve rejetée, refoulée vers le monde terrestre. Il en résulte qu'au lieu de recevoir l'influence des hautes Hiérarchies, elle devient la porte d'entrée par laquelle les esprits élémentaires font irruption dans l'animal. Ce sont des esprits de frayeur et d'angoisse. Et le regard spirituel observe ceci : tandis que l'herbivore se repaît, il éprouve une certaine satisfaction, un apaisement intime. Mais, en même temps, il part des esprits élémentaires un courant de frayeur et d'angoisse, qui traverse la bête en sens contraire. Ces deux courants s'entrecroisent : l'un, de satisfaction et de jouissance, suit la direction normale des aliments, à travers le système digestif de l'herbivore ; l'autre, de peur, d'épouvante, part des esprits élémentaires et traverse l'herbivore de bas en haut.

Et c'est cela que les animaux laissent à la terre au moment de leur mort. Lorsque les animaux meurent (je parle des animaux qui n'appartiennent pas forcément aux groupes définis précédemment, mais qui peuvent être néanmoins des mammifères, des quadrupèdes), une entité faite d'angoisse meurt en même temps qu'eux, ou plutôt, se libère à l'instant de leur mort et prend corps dans l'astral. De la peur se libère à la mort des bêtes. Chez les carnassiers, chez les bêtes de proie, cette frayeur existe d'ores et déjà pendant le cours de la vie : c'est une angoisse affreuse qui se croise en eux avec la joie de la curée. Le plaisir ardent qu'éprouvent les carnassiers à déchirer de la chair vivante s'accompagne d'une puissante émanation de peur élémentaire. Chez les herbivores, cette peur reste inconsciente, et ne se précise qu'à l'instant de leur mort. Mais le tigre, le lion, les fauves en général, ont un corps astral tout imprégné d'une angoisse affreuse, qui prend corps à leur mort. Ces animaux carnassiers connaissent, en conséquence, une sorte de survie au sein de leur âme-groupe ; ils ont un Kamaloka bien plus terrible que celui des hommes. C'est là une suite naturelle, un effet inévitable de leur nature féroce.

Il ne faut pas perdre de vue que les animaux éprouvent tout ceci dans un état de conscience bien différent du nôtre. La tentation est grande de raisonner en matérialiste, et de se demander : qu'est-ce que ces bêtes de proie peuvent bien ressentir ? On se met à leur place, on se transpose dans l'animal, et on songe : Un tel Kamaloka, que serait-ce pour moi ? On est alors le jouet d'une illusion. On se met à juger la bête de proie d'après ses propres sentiments humains, et rien n'est plus matérialiste qu'une telle attitude d'esprit. Certes, il faut s'efforcer de comprendre les faits spirituels de la nature, mais on n'a pas le droit de se transposer purement et simplement dans des êtres étrangers à l'humanité. C'est là justement l'erreur des matérialistes. Ils se transposent dans la matière inanimée.

Voyez-vous, il y a là un chapitre sur lequel je me garde bien de donner aucune indication d'ordre pratique, me réservant seulement d'exposer les choses telles qu'elles sont. L'Anthroposophie ne prend pas fait et cause pour telle ou telle doctrine, pour tel ou tel système d'alimentation. Elle se borne à dire ce qui est la vérité. A chacun d'en tirer, pour sa vie pratique, les conséquences qu'il veut : l'Anthroposophie ne donne aucun programme, aucun règlement. Je me garderai d'émettre des conseils dont les fanatiques auraient vite tiré parti, et de prôner, par exemple, le régime végétarien. Ce sont là des questions personnelles que chacun doit peser par lui-même. Elles n'ont précisément toute leur valeur que lorsqu'elles ont passé par la réflexion et le jugement personnels. Je fais cette parenthèse afin qu'on n'aille pas dire qu'être anthroposophe, c'est être végétarien ; l'Anthroposophie jette simplement des clartés sur les questions de régime alimentaire. Elle les fait comprendre, elle n'impose rien.

Tout ce que je voulais signaler, c'était la métamorphose des aliments dans l'organisme humain : comment le minéral y doit être élevé jusqu'au stade d'éther de chaleur, afin de pouvoir capter le spirituel ; l'homme en est alors construit, édifié. Le petit enfant, je l'ai déjà dit, n'est pas assez fort pour transporter le minéral pur jusqu'au niveau de l'éther de chaleur. Ce travail est fait d'avance, dans le lait. Le lait que consomme le petit enfant se répand rapidement jusqu'à la région de la tête, et de là, il donne naissance aux impulsions formatrices dont le jeune être a besoin. Car toute l'organisation enfantine a son point de départ dans la tête.

Mais on aurait tort de croire que l'homme adulte favorise le travail de ces forces formatrices en se nourrissant de lait. Ce qui existe

chez le petit enfant n'existe plus chez l'adulte. Ces forces praticulières de la tête ne sont actives que jusqu'à l'âge de la seconde dentition ; c'est à cette époque seulement qu'elles peuvent rayonner, de la tête, à travers tout le corps. Chez l'adulte, il faut que l'organisme tout entier émane ces forces constructrices. Et celles-ci peuvent être très intensément secondées par d'autres éléments, ne passant nullement par la région « tête ».

La tête humaine est close de toutes parts. Elle contient, pendant l'enfance, des impulsions qui commandent à la croissance de tout l'organisme. Le corps humain contient un squelette, qui est intérieur, tandis que le crâne est une enveloppe extérieure. Dans le corps, les forces formatrices ne sont pas au dedans, elles sont au dehors. Pour les seconder, pour les intensifier, il faut agir du dehors. L'effet du lait est localisé à l'intérieur du crâne. Cet effet est excellent tant que nous sommes petits. Mais lorsque nous sommes grands, tout change. Comment seconder et intensifier du dehors les forces formatrices ?

Il s'agit en somme d'accomplir du dehors ce que la tête accomplit du dedans, au sein de sa cavité close. Les forces qui, chez l'enfant, résident dans cette cavité close, sont secondées par les forces éthériques du lait, et celui-ci fournit une excellente base à leurs activités. Pour l'adulte, il s'agit de trouver un aliment qui exerce un effet tout aussi stimulant, sans faire appel à des forces qui n'existent plus dans la tête, — un aliment qui ne soit plus le produit de l'être humain lui-même, mais d'un être extérieur.

Cet aliment existe, car il y a, dans la nature, un correspondant exact de la tête : une tête sans boîte cranienne, une tête pour ainsi dire ouverte de toutes parts. Les mêmes forces qui existaient dans la tête de l'enfant et qui appelaient à leur aide celle du lait, — (on peut même dire qu'elles régénéraient le lait dans l'organisme, car l'enfant amène le lait jusqu'au stade d'éther de chaleur, et de là, il le régénère, il le produit à nouveau —), ces mêmes forces existent dans la nature.

Cette tête ouverte de toutes parts, c'est la ruche. L'activité des abeilles, c'est dans le monde extérieur, l'analogue de l'activité interne de la tête. Tout au plus donne-t-on à ce travail des abeilles le léger abri d'une corbeille, d'une maisonnette. Ici, l'activité n'est plus interne, n'est plus enclose, elle est externe et ouverte. Les influences spirituelles s'exercent sur le rucher comme sur le contenu de la tête. Leur produit, c'est le miel. Lorsque nous consommons du

miel, à l'âge adulte, ce miel nous fournit le même stimulant, les mêmes forces, que le lait fournissait à l'enfant. Ce sont des forces formatrices agissant maintenant du dehors et sur tout l'organisme, tandis que chez l'enfant celles du lait agissaient du dedans et au sein de la tête.

En résumé, l'enfant nourri de lait stimule par cet aliment les activités plastiques de son organisme à partir de la tête. L'adulte, lorsqu'il éprouve la nécessité de stimuler ces mêmes activités plastiques, doit consommer du miel. Il n'est pas utile d'en manger des quantités énormes, car ce qui importe, ce sont les forces présentes dans le miel.

Ainsi, les préceptes d'une saine hygiène alimentaire sont inscrits dans la nature extérieure elle-même. Et lorsqu'on cherche à imaginer un pays où les enfants sont beaux, où les vieillards sont également beaux, que fait-on ? On imagine une contrée où ruissellent des fleuves de lait et de miel. Voyez avec quelle justesse l'antique clairvoyance instinctive inspira les poètes, qui rêvèrent toujours de pays fabuleux « où ruissellent des fleuves de lait et de miel ».

Un mot poétique aussi simple que celui-là dissimule des vérités d'une profondeur inouïe ! Et, pour celui qui a longtemps cherché à comprendre les réalités de la nature, c'est une joie magnifique que de se rencontrer soudain avec l'une de ces paroles traditionnelles, d'une ancienneté vénérable, dont le sens apparaît et fulgure tout à coup. Il en est ainsi de la légende des fleuves de lait et de miel. Ce pays existe-t-il ? S'il existe, on n'y peut trouver que de beaux enfants et de beaux vieillards.

Vous le voyez, comprendre l'homme, c'est tout d'abord comprendre la nature. La connaissance de la nature fournit un fondement à la connaissance de l'homme. Dans la nature, tout ce qui est en bas, tout ce qui est matériel, monte, en une ascension incessante, vers le spirituel. A l'un des pôles se trouvent les règnes de la nature : minéral, végétal et animal. A l'autre pôle se trouvent les hautes Hiérarchies.

XII

Lorsqu'on a compris que, dans l'organisme humain, les éléments naturels subissent des transformations radicales, et s'élèvent, par exemple, de l'état minéral à l'état d'éther de chaleur, on finit par saisir aussi comment toute la vie du corps et des organes se rattache au monde spirituel. Tant que l'on s'en tient aux données des manuels d'anatomie et de physiologie, on croit que l'homme est un complexe solide, recevant ses constituants de la nature extérieure, et les conservant presque inchangés. On se heurte alors à l'impossibilité absolue de relier l'homme naturel à l'homme psychique, à l'homme moral.

Il est, par exemple, impossible de trouver une relation entre le système osseux, le système musculaire, considérés comme corps solides, et l'ordonnance morale de l'univers. On se dira : d'un côté, il y a la nature, de l'autre, un monde totalement étranger à la nature. Mais nous avons montré dans les conférences précédentes qu'il existe dans l'être humain des modalités de substances infiniment variées, passant elles-mêmes à des états plus subtils. Et nous avons vu qu'à ces niveaux supérieurs la substance peut parfaitment entrer en relation avec les forces spirituelles, c'est-à-dire avec les impulsions morales qui constituent la trame de l'ordre universel.

C'est de ces considérations qu'il faut partir, pour s'élever jusqu'à la connaissance des relations spirituelles qui existent entre l'homme et les hautes Hiérarchies. Dans les conférences qui précèdent, nous avons pris notre point de départ dans le monde naturel. Aujourd'hui, nous le prendrons dans les relations morales et spirituelles qui unissent les êtres humains les uns aux autres.

Parler de réalités morales, spirituelles, dans notre civilisation moderne, c'est déjà évoquer des idées désuètes, conventionnelles. Car

le sentiment primitif et élémentaire d'une réalité morale, présente dans l'être humain, s'est progressivement estompé dans les âmes.

Notre civilisation moderne, toute l'éducation que nous recevons, nous incitent à demander sans cesse : « Quel est l'usage, quelles sont les convenances, quelle est la règle, la loi ? etc... » On se préoccupe peu des impulsions qui émanent réellement de l'homme, qui sont enracinées dans son âme en ce point mystérieux qu'on dénomme d'un terme vague : « conscience ». Se proposer à soi-même une direction, un but, on en est généralement incapable. C'est pourquoi la notion d'une moralité interne, du spirituel, s'est affaiblie de plus en plus, faisant place à la tradition et à la convention.

Les anciennes conceptions philosophiques, en particulier celles qui reposaient sur la clairvoyance instinctive, faisaient surgir tout naturellement de l'âme humaine les impulsions directrices de chaque époque. Ces impulsions, elles existent encore de nos jours. Mais elles ont revêtu un aspect de convention.

Il faut bien s'en rendre compte, la morale est presque entièrement devenue traditionnelle. Bien entendu, ceci n'est pas une attaque contres les traditions. Mais réfléchissez un peu ! Quel est l'âge des Dix commandements ? On les enseigne encore, comme un reliquat des époques reculées de l'histoire. Est-on en droit de dire qu'obéir à ces Dix commandements est tout aussi naturel à l'homme en notre temps qu'au temps de Moïse, et qu'ils jaillissent de sa nature intime avec la même force élémentaire ? Qu'est-ce qui jaillit, de nos jours, spontanément, de l'homme, en fait d'impulsion morale et spirituelle unissant les membres des sociétés humaines ? Où sont les liens qui relient un individu à un autre, où sont les sources de la morale et de la spiritualité ?

La véritable source de la morale et de la spiritualité dans l'humanité moderne, c'est la compréhension humaine, la compréhension de l'homme par l'homme, et l'amour mutuel basé sur cette compréhension. Si loin que nous allions dans notre recherche des impulsions sociales, morales et spirituelles, nous ne les trouverons vraiment présentes et vraiment efficaces que là où elles procèdent de la compréhension réciproque, de l'amour mutuel. Ce sont là leurs ressorts. Et, à voir le fond des choses, l'homme vivant parmi d'autres hommes, en tant qu'être spirituel, n'est soutenu dans la vie sociale que par la compréhension et l'amour de ses semblables.

A présent, vous pouvez poser une question qui est rarement jetée sur le tapis, quoiqu'elle se présente à l'esprit de chacun.

Si l'amour entre les créatures humaines et la compréhension mutuelle sont à la base de la vie sociale, comment se fait-il que nos sociétés actuelles soient le théâtre de tant de haines et d'incompréhensions ? C'est là une question qui, de tous temps, et dans tous les groupements humains, préoccupa grandement les initiés. La science initiatique a toujours considéré ce problème comme le plus grave qui soit. Mais elle avait, à son origine, des méthodes qui lui permettaient de le résoudre. Aujourd'hui, à la vue des institutions habituelles et de la science courante, on se dit : « L'âme créée par les dieux est prédisposée à l'amour et à la compréhension. D'où vient que ces principes jouent en sens contraire dans nos organisations sociales ? Quelle est la cause de cette hostilité générale et de cette incompréhension qui fleurissent partout entre les hommes ? ». Cette cause, nous ne la trouvons pas dans le domaine de l'âme et de l'esprit. Il est donc naturel que, pour la trouver, nous nous tournions vers le domaine physique et corporel.

Quelle réponse nous fournit la science ? Elle nous enseigne que l'homme physique est un assemblage de sang, de nerfs, de muscles et d'os. Certes, tant qu'on observe un os avec les yeux du savant matérialiste, on n'en viendra jamais à se dire : Ici réside le tentateur qui conduit l'être humain à haïr... Et l'on aura beau examiner à la loupe une goutte de sang, on n'y découvrira pas le principe tentateur qui mène les êtres humains à se nuire les uns aux autres.

Autrefois, il en allait autrement. La science initiatique basée sur la clairvoyance instinctive apercevait dans l'homme corporel la contre-partie de l'homme spirituel. Lorsqu'on parle aujourd'hui de l'homme spirituel, on a en vue un assemblage de pensées abstraites ; ces pensées abstraites, on croit que c'est le spirituel ! Et lorsqu'elles s'évaporent en fumée, il ne reste plus que les mots. On parvient à rendre les concepts de plus en plus insaisissables, jusqu'à ce que l'esprit s'évanouisse en de pures abstractions.

Mais autrefois, l'esprit ne passait pas ainsi par le domaine stérile des abstractions. La science initiatique « voyait » l'esprit dans sa réalité vivante. Et du même coup, elle *voyait dans sa réalité vivante l'être physique de l'homme* : nerfs, muscles, sang, os. Elle voyait l'esprit sous des formes imagées, qui pouvaient parler, résonner, se faire entendre. Elle voyait la vie de l'esprit. Et par là-même elle pouvait voir aussi la vie spirituelle du physique, des os, du sang. Le squelette n'était pas cette simple construction matérielle que nous présente la science de nos jours.

Actuellement, le squelette est décrit par les anatomistes comme le résultat des calculs ingénieux d'un quelconque architecte. Mais il n'est pas cela. Il est, comme nous l'avons vu, le produit du règne minéral élevé jusqu'au stade de l'éther de chaleur, pour que les hautes Hiérarchies spirituelles puissent y faire descendre leurs forces, et engendrer la forme propre des os.

Celui qui contemple le squelette humain sous son véritable aspect peut y lire la révélation de son origine spirituelle. Tandis que celui qui étudie le squelette par les procédés scientifiques courants fait penser à une personne à qui l'on donnerait un feuillet imprimé, et qui se mettrait à décrire minutieusement tous les caractères d'imprimerie sans les relier les uns aux autres. Elle ne verrait que la forme, elle ne découvrirait pas le sens. C'est à peu près ainsi que l'anatomiste étudie le squelette. Il ne se doute pas le moins du monde de ce qui y est inscrit. Il ignore que la forme des os humains indique clairement leur origine spirituelle.

Il en est ainsi de tout ce qui se rapporte aux lois naturelles et aux forces éthériques. Tout y est écriture indicatrice du monde spirituel. On ne comprend les choses de la nature que lorsqu'on déchiffre cette écriture secrète.

Mais alors, au moment où l'on franchit le seuil des mondes spirituels, on commence à entrevoir une chose qui fait partie du monde naturel, et dont les initiés (c'est-à-dire, ceux qui l'étaient vraiment !) ont parlé de tous temps. Cette chose est pénible à apprendre, elle inspire de la peur, elle est difficile à supporter tout d'abord. Les hommes, en général, désirent être agréablement impressionnés par les révélations vers lesquelles ils ont tendu leurs efforts. Mais il est inévitable que pour connaître les mondes spirituels on doive tout d'abord braver certaines frayeurs. En ce qui concerne la forme humaine, telle qu'elle se présente anatomiquement à nos yeux, nous nous apercevons qu'elle est constituée de deux éléments spirituels qu'on peut dénommer : « le froid moral et la haine ».

Il est profondément vrai que notre âme est mue par une tendance à l'amour, une chaleur morale qui engendre la compréhension mutuelle. Mais au tréfonds de la structure solide de notre organisme, réside le froid moral. C'est cette force de froid moral qui, du fond des mondes spirituels, est venue donner à notre organisme une certaine cohésion. Quant à l'impulsion de la haine, c'est elle qui, du fond des mondes spirituels, actionne la circulation de notre sang.

Notre âme peut être extrêmement aimante, elle peut être assoiffée

d'amour humain, de compréhension humaine. Cela n'empêche qu'en notre subconscient, là où l'âme déverse ses forces et ses pulsations dans le corps, le f r o i d règne en maître. (Je parlerai, dans ce qui suit, de f r o i d. J'entends par là le froid moral. Mais sous les actions et réactions de l'éther de chaleur, il peut parfaitement se transformer en froid physique).

Ainsi, tout au fond de nous, dans le subconscient, règnent le froid et la haine. Et l'homme n'apporte que trop souvent jusqu'à la vie consciente ce qui sommeille ainsi aux confins du corporel, de sorte que son âme est fréquemment tentée de méconnaître les besoins de ses semblables. Cette incompréhension résulte de la haine et du froid moral. L'individu doit donc s'efforcer d'éduquer le plus possible son âme, dans le sens de la chaleur morale et de l'amour ; de telle sorte que ces dernières forces triomphent du froid et de la haine qui montent de son corps.

On ne saurait nier, — c'est absolument évident au regard de l'esprit, — qu'avec notre époque moderne et notre civilisation, telle qu'elle a débuté avec le XVe siècle, c'est-à-dire matérialiste d'une part, intellectualiste de l'autre, les manifestations de la haine et de l'incompréhension mutuelle se sont multipliées. C'est encore bien plus vrai qu'on ne le croit couramment. Car ce n'est qu'en franchissant les portes de la mort qu'on s'en rend compte. On voit alors combien de haine et d'incompréhension habitent l'âme humaine. A ce moment, l'âme se libère du corps et l'abandonne : le froid moral et la haine qui y résidaient apparaissent librement, comme de pures forces naturelles, car c'est ce qu'elles sont en réalité.

Observons un cadavre. Contemplons, avec les yeux de l'esprit, le cadavre éthérique. Ce qui s'offre, à ce moment, à notre regard, ne suscite aucun jugement moral : pas plus qu'une plante ou une pierre. L'élément moral qui habitait ce corps s'est transformé en forces naturelles. Mais l'âme a puisé dans ces forces du corps, et ce qu'elle y a pris, elle l'emporte avec elle au delà de la mort. Le m o i et le corps astral, qui se retirent, emportent dans le monde spirituel tout ce que l'âme avait capté, pendant la vie terrestre, de haine et de froid moral emprunté au domaine corporel. Comme je le disais tout à l'heure, c'est après avoir franchi les portes de la mort qu'on découvre à quel point notre civilisation est entachée de haine et d'incompréhension, car l'homme moderne entre dans le monde spirituel tout chargé de ces impulsions.

Ces impulsions appartiennent au monde physique, et leur rôle nor-

mal était de constituer le corps physique et le corps éthérique, mais elles ont été détournées de leur but et l'homme les emporte dans le monde spirituel, sous une forme spiritualisée.

Il serait préjudiciable à l'homme désincarné de demeurer chargé de ces impulsions pendant le temps qui sépare la mort d'une nouvelle naissance. Son progrès en serait entravé, il trébucherait à chaque pas. Le monde spirituel, où il évolue dès lors, est à vrai dire tout sillonné de courants nuisibles à l'homme, et qui l'arrêteraient dans son développement, s'il les subissait tels qu'ils sont. D'où proviennent ces courants ?

Pour le comprendre, il suffit d'observer la vie des hommes actuels. Ils se coudoient avec indifférence, lorsque ce n'est pas avec hostilité. Chacun s'intéresse le moins possible aux caractères personnels de son voisin. Les hommes ne sont-ils pas, pour la plupart, faits de telle sorte que chacun croit avoir réalisé en lui ce qu'il estime être juste et bon ? Quand on voit son semblable différent de soi, on ne l'approche pas avec bienveillance, mais on décrète : « Cet homme devrait changer sa manière d'être ! », ce qui sous-entend : « Il devrait être comme moi ! ». On n'en est pas toujours conscient, mais tel est le fond des rapports sociaux. Le désir de se comprendre est même absent des formes du langage. Les hommes crient bien fort que l'on devrait être comme ceci ou comme cela, en d'autres termes, chacun prône son propre exemple. Et dès qu'on rencontre une personnalité qui diffère profondément de soi, on la considère tout de suite comme un adversaire, comme un ennemi, un être antipathique. La compréhension, la chaleur morale, l'amour des hommes, voilà ce qui fait défaut. Et dans la mesure de cette lacune, l'homme emporte avec lui, au delà des portes de la mort, un fardeau moral de froid et de haine.

Or, le développement ultérieur de l'homme n'est pas seulement un but qui lui est propre ; c'est le but que se propose toute l'harmonie universelle, toute la sagesse du Cosmos. L'homme rencontre dans l'au-delà les entités de la troisième Hiérarchie : Anges, Archanges et Archées. Ces entités, dès que les portes de la mort ont été franchies, se penchent, pleines de grâce, vers l'homme, et le déchargent du fardeau de froid qu'il apporte avec lui. Le clairvoyant perçoit de quelle manière ces trois Hiérarchies le délivrent de tout ce qui peut lui rester d'incompréhension humaine.

Quant à la haine, l'homme la conserve plus longtemps. Elle ne peut lui être enlevée que plus tard, lorsque se penchent vers lui,

pleines de grâce, les entités de la seconde Hiérarchie : Esprits de la Forme, du Mouvement et de la Sagesse. Ces entités prennent sur elles tout ce que l'homme avait conservé de haine vis-à-vis de ses semblables.

Entre temps, l'homme est arrivé dans la région des Hiérarchies les plus élevées : Trônes, Chérubins, Séraphins. C'est ce qui est appelé dans les « Mystères » (1) : « L'heure de minuit de l'existence spirituelle ». L'homme ne saurait traverser cette région des Séraphins, des Chérubins et des Trônes sans être intérieurement anéanti, sans être aussi radicalement supprimé que la flamme d'une bougie qu'on souffle... si les Hiérarchies précédentes ne l'avaient, par grâce, délivré de son fardeau de froid et de haine. Nous le voyons, l'homme ne peut se relier aux hautes impulsions spirituelles qui favorisent son progrès que lorsqu'il a chargé les Hiérarchies de tout ce qu'il avait entraîné avec lui de physique et d'éthérique.

Lorsqu'on a compris tout ceci, et lorsqu'on observe le froid spirituel qui règne dans les mondes d'en haut, on saisit aussi la parenté qui existe entre ce froid spirituel et le froid physique qui règne sur la terre. Le froid de la neige et de la glace n'est qu'un reflet physique de ces forces morales et spirituelles qui siègent dans les hauteurs. Et l'on peut comparer ce reflet à la réalité.

Tandis que l'homme est ainsi progressivement délivré de son fardeau de haine et d'incompréhension, sa forme se perd et se dissout peu à peu dans le monde spirituel.

Au regard de la clairvoyance imaginative, l'homme qui vient de franchir les portes de la mort conserve une forme assez analogue à celle qu'il avait revêtue sur la terre. L'apparence physique de l'homme terrestre est plus ou moins constituée de substances granuleuses, de particules, d'atomes. Mais la forme de cette apparence physique est spirituelle. Il faut le comprendre clairement : il est absurde de se représenter l'homme terrestre comme une forme physique, c'est une forme spirituelle. Le physique y est seulement introduit, à l'état de fines particules. La forme que remplissent ces particules physiques n'est qu'un « corps de forces », qui tient ces atomes cohérents entre eux ; sans le « corps de forces », ils s'écrouleraient et ne formeraient plus qu'un tas de poussière. Qu'on retire à un individu sa « forme », aussitôt le physique et l'éthérique lui-même s'effondrent en un sim-

(1) Quatre « Mystères » ou drames, par Rudolf Steiner. Non publiés en français.

ple tas de sable. S'ils s'agglomèrent et demeurent cohérents, s'ils se différencient, ce n'est pas grâce au monde physique, c'est grâce au monde spirituel. C'est donc un non-sens que de considérer l'homme comme un être physique.

Or, cette forme, l'homme la possède encore lorsqu'il vient de franchir les portes de la mort. Le voyant la contemple : elle étincelle, elle chatoie de mille couleurs brillantes. Puis, la forme de la tête disparaît la première, et ensuite toute la forme du corps s'évanouit. L'homme se métamorphose en une sorte d'image du Cosmos, pour la durée de son séjour dans la région des Séraphins, des Chérubins et des Trônes.

Aussi, lorsqu'on suit du regard spirituel le destin d'un homme dans le monde spirituel, on voit ses activités multiples qui se poursuivent, cependant que sa forme se perd peu à peu, du haut en bas, à commencer par la tête. A l'instant où la partie inférieure du corps achève de disparaître, on voit se former une configuration spirituelle d'une grande beauté, reflet de tout le Cosmos et, en même temps, préfiguration de la tête que portera l'homme lors de sa future incarnation. Les activités dans lesquelles il est impliqué, à cette époque de son existence spirituelle, ne dépendent pas seulement de la seconde et de la troisième Hiérarchies, mais aussi de la première.

Ce qui s'accomplit alors, c'est la chose la plus admirable qu'un esprit humain puisse jamais concevoir. Ce que l'homme a été, sur la terre, en tant que système d'échanges matériels, en tant qu'homme inférieur, devient le point de départ de la tête future.

Sur la terre, notre tête sert à penser, à nous représenter les choses. Elle est le support de nos pensées. Mais les pensées habitent aussi notre poitrine, notre organisme thoracique ; et elles habitent aussi nos membres. A l'instant où nous cessons de penser seulement avec notre tête, où nous commençons à penser, par exemple, avec nos membres, à cet instant, la réalité du Karma se révèle à nos yeux. Si, dans l'existence ordinaire, nous ignorons tout de notre Karma, c'est parce que nous ne pensons qu'avec cet organe tellement superficiel : le cerveau. Dès que nous nous mettons à penser avec nos doigts ou avec nos orteils, (et l'on peut penser bien plus clairement avec ses doigts ou ses orteils, lorsqu'on y est entraîné, qu'avec les cellules nerveuses de la tête !) — et dès que nous nous mettons à penser avec la région inférieure de l'organisme, qui, je l'ai dit, n'a pas été entièrement matérialisée, entièrement convertie en substance physique, — dès cet instant, nos pensées sont adéquates aux pensées

du Karma. Lorsque notre main ne nous sert plus seulement à la préhension des objets, mais aussi à penser, nous devenons capables de comprendre et de suivre, à l'aide de la main, le sens intelligible de notre Karma. Et lorsque nous utilisons nos pieds non plus pour marcher, mais pour penser, le Karma nous apparaît sous un jour plus lumineux encore. Si l'homme, dans la vie terrestre, est si borné... (excusez ce mot, il ne m'en vient aucun autre à l'esprit), cela tient à ce qu'il limite sa pensée à la tête et l'y enferme. On peut penser avec son être tout entier. Et lorsque cette pensée totale est réalisée, l'organisme médian, la poitrine, devient le théâtre de toute une cosmologie, car ce qui s'y révèle, c'est la sagesse merveilleuse de l'univers. Quant à l'organisme inférieur, auquel se rattachent, comme on sait, les membres, il nous fournit la révélation du Karma.

Regardons ici-bas, un être humain qui marche : si notre sensibilité n'est pas trop obtuse, nous percevons la beauté, la grâce de sa marche, les caractères individuels de son pas. C'est déjà beaucoup. Et si nous laissons agir sur nous la vie de ses mains, si nous interprétons ses mains, nous découvrons que chaque mouvement de ses doigts est le témoignage le plus étonnant de sa réalité personnelle. En ces doigts qui remuent, qui saisissent les objets, en ces pieds qui marchent, on voit remuer, saisir, et marcher, tout l'homme moral, toute la destinée de l'être, tout ce qui réside en lui de spirituel. Ensuite, lorsque l'homme a franchi les portes de la mort, lorsque sa forme s'évanouit, comme je l'ai dit tout à l'heure, (ce qui s'évanouit en premier lieu, c'est ce qui rappelle l'apparence physique de l'homme), on voit apparaître clairement une configuration qui, tout en évoquant encore l'apparence physique disparue, exprime clairement l'être moral de l'homme.

Voilà ce que devient l'homme lorsqu'il est entré dans la région des Séraphins, des Chérubins, et des Trônes, et lorsqu'approche pour lui « l'heure de minuit de l'existence spirituelle ».

La forme humaine s'évanouit, ou plutôt il semble qu'elle s'évanouisse, qu'elle se dissolve. Mais l'essentiel n'est pas cette disparition. L'essentiel, c'est le travail qu'accomplissent à ce moment les hautes Hiérarchies spirituelles, de concert avec les hommes : avec ceux qui ont déjà volontairement élevé leur être, comme avec ceux qui restent captifs des nécessités du Karma, car les uns travaillent pour les autres, et les Hiérarchies œuvrent avec tous. De la forme passée de l'homme, elles construisent sa forme future, c'est-à-dire,

ce qui, dans son incarnation suivante, sera le principe spirituel de son apparence physique.

Ce principe s'unit ensuite à l'embryon humain qui se forme sur le plan physique. Mais ce qui était, là-haut, dans le monde spirituel, la jambe et le pied de l'homme, se métamorphose et devient sa mâchoire. Ce qui était le bras et la jambe devient l'os malaire, l'homme tout entier se transpose dans le germe spirituel de la tête à venir. Cette métamorphose est bien la réalité la plus surprenante et la plus prodigieuse qui soit. D'abord apparaît une image du Cosmos tout entier, puis elle se différencie en image morale et spirituelle de l'être humain (mais après que cet être a été épuré, comme je l'ai dit), et enfin, de ce qui était, surgit ce qui sera. L'homme pérégrine alors de nouveau, mais en sens contraire, à travers le monde des Hiérarchies. Et, à ce germe de tête, les Hiérarchies adjoignent tout ce qui doit s'y ajouter pour constituer un homme complet : poitrine, membres, système d'échanges. De quelle manière se fait cette adjonction, et d'où l'impulsion première en est-elle venue ?

Les entités des six Hiérarchies inférieures se sont penchées pleines de grâce vers l'homme qui venait de franchir les portes de la mort. Elles l'ont déchargé de son fardeau moral. A présent qu'il va se réincarner, elles le lui rapportent ; elles en forment le germe spirituel du système rythmique et du système des échanges. Ainsi, à ce stade, l'homme reçoit les constituants, les substances spirituelles qui serviront de base à son organisme physique. Sa forme spirituelle pénètre l'embryon, et y dépose ce qui va devenir des forces physiques et éthériques, c'est-à-dire, le reflet physico-éthérique de la haine et de l'incompréhension dont l'individu s'était chargé pendant son existence terrestre précédente. C'est de cela que sont spirituellement construits les membres.

Pour s'adapter à ces notions grandioses, il faut à vrai dire acquérir un mode de sensibilité tout à fait particulier, qui, dans le monde physique, ne serait pas à sa place. On arrive à suivre parfaitement cette descente du principe spirituel de l'être humain jusque dans la matière, et à supporter l'idée que le froid moral, à l'état de reflet, habite dans nos os, que la haine morale, à l'état de reflet, habite dans notre sang. On réapprend à considérer ces choses avec objectivité.

C'est alors qu'on conçoit réellement la profonde différence qui existe entre le monde intérieur de l'homme et la nature extérieure.

Rappelez-vous ce que j'ai dit du règne végéal : on aperçoit dans

les fleurs une image multipliée à l'infini de la conscience morale de l'homme. Ce qui existe là, au dehors, c'est le reflet de notre monde intérieur, de notre vie psychique. Les forces que nous trouvons en nous-mêmes, nous croyons tout d'abord qu'elles sont totalement étrangères à la nature. Les os ne peuvent être ce qu'ils sont que parce qu'ils ont pour ainsi dire reculé devant l'apport minéral de carbonate et de phosphate de calcium, qui leur était fourni, parce qu'ils ont haï ce minéral extérieur tel qu'il était, et parce qu'il sont devenus quelque chose de complètement différent : des os humains, formés de carbonate et de phosphate de calcium humanisés. Pour que la forme physique de l'homme se réalise, la haine et le froid sont indispensables.

Voyez-vous, les mots prennent ici un sens interne, dont il faut tenir compte. Il est bon que nos os soient durs, et cette dureté est le reflet physique des forces spirituelles du froid. Par contre, lorsque notre âme est endurcie, c'est une chose préjudiciable à la vie sociale. L'être physique de l'homme est régi par d'autres lois que son âme. C'est cela qui permet à l'homme d'être vraiment humain. Mais l'être physique de l'homme diffère également de la nature qui l'entoure et c'est pourquoi s'impose la métamorphose complète de tous les éléments qui y sont introduits.

Il était nécessaire que je donne ce complément, cet achèvement, aux considérations que j'avais exposées déjà dans mon cours : « Cosmologie, Cosmogonie, Religion », traitant de l'union de l'homme avec les Hiérarchies supérieures. Avant de le faire, il me fallait indiquer tout ce qui précède. De même qu'on peut observer d'un regard spirituel la vie des êtres qui composent la nature terrestre : minéral, végétal, animal, — de même on peut s'élever à la perception du travail grandiose qu'accomplissent, à travers le temps, les Hiérarchies.

Il est alors possible de décrire l'existence de l'homme entre la mort et une nouvelle naissance, avec autant de sécurité qu'on raconte sa biographie terrestre. Et l'on est en droit d'espérer que la haine et l'incompréhension dont les hommes se rendent fautifs ici-bas seront ennoblies et lui serviront à engendrer dans le monde spirituel de nouvelles formes humaines.

Mais au cours de ces derniers siècles, il s'est produit un fait particulier. Toute cette haine, toute cette incompréhension n'ont pu être utilisées comme je viens de le dire. Il en est resté un résidu. Ce résidu spirituel s'est précipité sur la terre et l'a envahie. De telle

sorte que l'atmosphère spirituelle de la terre, la lumière astrale qui environne notre globe, a été altérée par cette irruption de forces mauvaises, dues à la haine mutuelle et au mépris mutuel. Elles agissent sur les êtres humains, non pas sur les êtres individuels, mais sur les collectivités. Elles pénètrent la civilisation. Et elles y ont provoqué un mal redoutable. J'ai pu déclarer, à Vienne, au printemps de l'année 1914, que la civilisation actuelle était atteinte d'un sarcome, d'un cancer spirituel...

A cette date, nul n'y fit attention, mais par la suite, les hommes purent comprendre de quoi il s'agissait, et vérifier ce diagnostic. Nul ne s'attardait à des pensées sérieuses sur ce mal redoutable qui pénétrait toute la civilisation. Nul ne voyait qu'il se formait une tumeur, un abcès, qui allaient éclater. De nos jours, les substances spirituelles dont sont formées nos civilisations apparaissent comme des substances infectées, corrompues. Toutes ces impulsions de haine, de mépris et de froid, qui n'ont pas été normalement utilisées à la genèse humaine, ont envahi la vie sociale des peuples à la façon de parasites.

La civilisation moderne est complètement envahie par des parasites spirituels. Elle ressemble à un organisme infecté de bacilles. Les hommes ont accumulé une somme énorme de pensées, mais ces pensées restent en suspens, sans aucun lien organique avec leur tête. Cela se manifeste, dans la vie quotidienne, sous mille formes diverses. Voici, par exemple, un homme qui se met en devoir d'apprendre quelque chose, pour suivre l'usage, ou même, tout simplement, parce que la matière à apprendre existe et qu'il veut la posséder, — il apprend sans aucun enthousiasme, il s'assied devant ses livres et se force à apprendre, soit pour passer un examen, soit pour devenir un bon fonctionnaire. Il n'existe aucun lien organique entre cet homme et ce qu'il a décidé d'apprendre. Son étude ne répond pas à un désir de développement mental. Il fait penser à quelqu'un qui, sans être aucunement affamé, avalerait une somme inouïe d'aliments. Qu'arrive-t-il ? Ces aliments inutiles, ces notions apprises sans nécessité, ne s'assimilent pas et alourdissent l'organisme de leur dépôt. A la fin, cet état de choses favorise l'éclosion des parasites dont j'ai parlé.

Notre civilisation est bourrée de ces dépôts inutiles, qui en font une proie facile à tous les parasitismes spirituels. Au dessus du monde d'impulsions sincères et vivantes qui montent des âmes et des cœurs, il se forme toute une végétation, comparable à celle du gui sur les

arbres. Pour celui qui possédait la voyance spirituelle, l'humanité apparaissait déjà atteinte, en 1914, d'un cancer, d'une tumeur, et totalement envahie par cette formation parasitaire, visible dans la lumière astrale.

Je vous ai exposé précédemment, du point de vue de la physiologie spirituelle, si l'on peut dire, l'apparition des parasites dans l'organisme humain, par l'effet d'impulsions provenant des Gnômes et des Ondines, et montant de bas en haut. Je vous ai exposé comment les Sylphes et les Esprits du Feu font descendre de haut en bas le principe vénéneux dans les plantes. Ainsi, dans notre civilisation, marquée au sceau du parasitisme, la vérité spirituelle se déversant de haut en bas, quoiqu'elle ne soit pas elle-même un poison, se transforme en poison dans l'homme ; il la repousse alors avec frayeur et découvre mille raisons pour ne pas l'accepter. J'ai parlé de cela dans le « Gœtheanum ». Les deux phénomènes se répondent : en bas, une civilisation envahie de divers parasitismes, parce qu'elle ne répond pas aux nécessités spirituelles, — en haut, une descente de spiritualité qui se transforme en toxique dès qu'elle pénètre dans les hommes. Ce sont là les caractères les plus symptomatiques de la double maladie dont souffre notre époque.

Dès qu'on a compris cet état de choses, une nouvelle pédagogie s'impose comme étant le seul moyen de salut. De même qu'une thérapeutique rationnelle est dictée par un bon diagnostic, de même la guérison de notre civilisation dépend de la connaissance réelle du mal qui l'a frappée.

Il est tout à fait évident que l'humanité a besoin d'une civilisation plus conforme à son tempérament et à ses sentiments, et qui en jaillisse directement. Un enfant qui va s'asseoir, de nos jours, sur les bancs de l'école, apporte avec lui un manuel de lecture : ces formes de lettres, qu'il va lui falloir apprendre, cet abécédaire, n'a rien de commun avec son cœur d'enfant, son tempérament d'enfant. Il n'existe aucune relation entre lui et ces signes abstraits, fruits d'une civilisation déjà très avancée. Tandis qu'il se débat avec l'abécédaire, un germe de parasitisme s'établit dans son cerveau et dans son cœur.

Il en est ainsi de toute notre culture. Des parasites font sans cesse irruption dans l'individu. Aussi, lorsque l'enfant entre à l'école, devrait-on s'ingénier à faire jaillir le travail pédagogique de son tempérament même, et à le rendre actif, vivant. Il faut laisser l'enfant, par exemple, jouer librement avec les couleurs. Par ces couleurs is-

sues de ses joies, de ses déceptions ou d'autres sentiments, il s'exprime lui-même sur la page blanche. Douleur... joie... son tempérament se déploie alors avec candeur et naturel, selon le fond même de l'être qu'il porte en lui. Aucun parasitisme ne peut en découler. Ce qui en découlera sera aussi naturel que la croissance elle-même. Tandis qu'en enseignant tout de suite aux enfants à lire les lettres, fruits d'une civilisation avancée et déjà très abstraite, on les intoxique. Quant l'Art de l'éducation éveille l'élément vivant qui est au cœur de l'être humain, il lui apporte un aliment de spiritualité qui ne peut nullement l'empoisonner. Le mal dont souffre la civilisation, vous le voyez, c'est un cancer ! Et le remède, c'est la pédagogie de l'Ecole Waldorf ! Cette pédagogie est un cas particulier de ce que j'ai dit il y a quelques jours : l'être humain se développe à travers trois stades : la nutrition, la guérison, et le développement spirituel. Il faut considérer la pédagogie comme une médecine transposée dans le domaine spirituel. La thérapeutique qui peut être appliquée à la civilisation toute entière et qui peut la guérir, c'est la pédagogie de l'Ecole Waldorf (1).

Quels sentiments n'éprouve-t-on pas lorsque, non satisfait de comprendre et d'observer le cancer dont souffre la civilisation, on tente d'y remédier activement par des essais tels que l'Ecole Waldorf ! Malheureusement, sous l'influence des événements d'ordre général qu'a engendrés le cancer européen, l'œuvre entreprise est menacée, vous le pressentez ; peut-être sera-t-il totalement impossible de la poursuivre.

N'écartons pas systématiquement de notre esprit de telles pensées. Qu'elles deviennent en nous des impulsions, et qu'elles nous incitent à collaborer de toutes nos forces, partout où nous nous trouvons, à la guérison de notre humanité !

FIN

(1) Pédagogie appliquée dans les Ecoles qui portent aujourd'hui le nom même du fondateur : Ecoles Rudolf Steiner.

Table Analytique des Matières

PREMIERE PARTIE

Rapports entre l'univers, la terre, les animaux et l'homme

DEUXIEME PARTIE

Le lien intérieur entre les phénomènes et les êtres

TROISIEME PARTIE

Le monde des plantes et les esprits élémentaires

QUATRIEME PARTIE

Les mystères de l'organisme humain

L'ENSEIGNEMENT DE RUDOLF STEINER

MAI 1956.

OUVRAGES DE BASE

L'INITIATION (Comment acquérir des connaissances sur les mondes spirituels), 216 pages in-8, 660 fr.

THEOSOPHIE (Introduction à la connaissance suprasensible du monde et de la destinée humaine), 172 pages, 660 fr.

L'UNIVERS, LA TERRE ET L'HOMME (rapport entre la mythologie égyptienne et la civilisation contemporaine), 172 pages, 660 fr.

MANIFESTATIONS DU KARMA (maladies et guérisons, naissance et mort, individu et groupe), 204 pages, 660 fr.

LA CONNAISSANCE INITIATIQUE (aux temps modernes et dans l'Antiquité), 212 pages. (*Epuisé*).

NOS MORTS (Stances, versets, prières pour ceux qui meurent, étude sur la vie de l'Esprit), 112 pages, 465 fr.

DU SENS DE LA VIE, 87 pages, 275 fr.

LES MYSTERES BIBLIQUES DE LA GENESE (Le Mystère du Verbe originel. — Les Elohim et leur action créatrice. — Les Eons ou Esprits du Temps. — La lumière et les ténèbres. — Yom et Lilith. — La formation de l'Homme). (*Epuisé*).

PENSEE HUMAINE, PENSEE COSMIQUE. Introduction de S. Rihouët-Coroze. Appendice du Dr. Poppelbaum. (Progression des idées fixes aux idées mobiles. Conception de l'Univers d'après les douze points de vue auxquels on peut se placer), 122 p., 560 fr.

LES HIERARCHIES SPIRITUELLES (La sagesse primordiale et sa première forme d'expression aux Indes. La sagesse occidentale et le Christ. Comment comprendre les anciens textes. Le soleil et le zodiaque. La Trinité divine), 162 pages, 660 fr.

LE FAUST DE GŒTHE (Deux conférences ; illustrations). (*Epuisé*).

LES FETES CARDINALES (Pâques, la St-Jean, la St-Michel, Noël, leurs rapports avec les anciens Mystères chaldéens et égyptiens), 65 p. (*Epuisé*).

L'ORIENT A LA LUMIERE DE L'OCCIDENT (Les étapes antérieures de l'évolution terrestre et l'action des êtres spirituels. Les deux chemins vers le monde spirituel et les deux courants d'Humanité post-atlantéenne). (*Epuisé*).

ENTRE LA MORT ET UNE NOUVELLE NAISSANCE (La connaissance spirituelle, fondement de la morale. L'éveil de la conscience du moi chez l'enfant, chez l'adulte. La veille et le sommeil. Le Mystère du Golgotha, centre de gravité de l'évolution terrestre). (*Epuisé*).

MYTHES ET MYSTERES EGYPTIENS (Reflet des événements cosmiques dans les conceptions religieuses des hommes. La forme humaine. La descente du Verbe originel. Soleil, Lune, Terre : Osiris, Isis, Horus. Anatomie et physiologie de l'homme, la lyre d'Apollon. Les quatre types de l'humanité. Séparation des sexes). (*Epuisé*).

L'APPARITION DES SCIENCES NATURELLES (Nicolas de Cuse et le Concile de Bâle. Maître Eckhardt ; Copernic. Pneumatologie, Mystique, Mathématique. Les trois dimensions. Giordano Bruno, Newton et Berkeley. Locke. Les qualités « premières » et « secondes ». Jean Scot Erigène, Paracelse, Jacob Boehme, Gœthe). (*En réimpression*).

LES DEUX VOIES. (*Epuisé*).

LE CALENDRIER DE L'AME (Strophes pour chaque semaine de l'année, en rapport avec la vie cosmique de notre planète). Voir *Triades*, t. II, n° 3.

L'HOMME DANS SES RAPPORTS AVEC LES ANIMAUX ET LES ESPRITS DES ELEMENTS. 192 pages, 790 fr.

SCIENCE OCCULTE. L'évolution, 525 fr. (*En dépôt*).

CHRISTOLOGIE

MYSTERES CHRETIENS, MYSTERES ANTIQUES, 525 fr. (*En dépôt*).

EVANGILE DE SAINT-JEAN (Hambourg, 1908). (Les sept degrés d'initiation, la nature de la Vierge Sophia et du Saint-Esprit). 2e Edition, 240 pages, 750 fr.

EVANGILE SAINT-JEAN (Cassel, 1909). (Dans ses rapports avec les autres Evangiles), 224 pages. (*Epuisé*).

EVANGILE DE SAINT-MATTHIEU (La connaissance du divin chez les Hébreux. Les Bodhisatvas et le Christ), 236 pages, 750 fr.

EVANGILE DE SAINT-LUC (Union des différents courants spirituels, mission des Bodhisatvas, du Bouddha, de Zoroastre. Moïse et le Décalogue. Elie, Jean-Baptiste et l'Enfant Jésus. Le Christ et le Moi). 2e Edition, 200 pages, 690 fr.

EVANGILE DE SAINT-MARC (Transformation de l'homme depuis le Mystère du Golgotha. Du Livre des Macchabées aux Evangiles. Lien spirituel entre Elie et Jean-Baptiste. Contraste entre les formes d'enseignement du Bouddha et de Socrate. Le Christ historique et cosmique). 152 p., 660 fr.

L'APOCALYPSE (Le document décrit une initiation chrétienne. Origine du système solaire actuel. La nouvelle Jérusalem), 224 pages, 690 fr.

DE JESUS AU CHRIST (Correspondance entre la Trinité et la vie de l'âme humaine. Trois sources de connaissance du Mystère Chrétien. Les Epîtres de St-Paul. Le corps ressuscité du Christ), 208 pages, 660 fr.

PIERRES DE CONSTRUCTION pour la connaissance du Mystère du Golgotha. (Les Césars romains et le christianisme. Paganisme et christianisme. Mystères d'Eleusis et Mystères de Mithra. Les Pères de l'Eglise). 192 pages, 660 fr.

L'IMPULSION DU CHRIST ET LA CONSCIENCE DU MOI. (L'intervention du Christ dans l'évolution et au XXe siècle. Le Christ et le Karma), 660 fr.

L'ESOTERISME CHRETIEN (recueilli par Edouard Schuré). (L'enfantement de l'intellect et la mission du christianisme. Involution et évolution. Yoga orientale et occidentale. Le Logos et l'Univers, le Logos et l'Homme). 690 fr. (*En réimpression*).

CHRIST ET LE MONDE SPIRITUEL : Une nouvelle Quête du Graal. — La Gnose. Prophètes et Sibylles. Jeanne d'Arc. Le Graal et l'écriture des étoiles. 660 fr.

SOMMAIRE DU 3e VOLUME : 1955

N° 1. *Printemps : LES ORIGINES : LE PERE.*

Naissance d'un enfant. — L'homme en face de la matière. — Textes de Rudolf Steiner et dessins de Wildermann sur la cosmogonie. — Le Père. — Personnages de mythes et de rêves : le Vieux. — L'homme et les astres. — Le Calendrier et la fête de Pâques. — Le retour dans le sein d'Abraham.
Le Numéro .... 345 fr.

N° 2. *Eté : QUI DITES-VOUS QUE JE SUIS ?*

L'Envoyé du Père. Le « Je suis ». Le Christ cosmique. — Ceci passe de moi à toi. — La question de l'alcool. — L'Enfant providentiel dans les mythes et les rêves. — L'enfant retrouvé.
Le Numéro .... 345 fr.

N° 3. *Automne : L'ESPRIT QUI DOIT VENIR.*

La résurrection de Lazare. — Le destin de la matière : d'où vient-elle ? où va-t-elle ? — Images de l'avenir dans les mythes et les rêves : la Jérusalem céleste. — La réalité de l'esprit. — L'éducation de la volonté.
Le Numéro .... 295 fr.

N° 4. *Hiver : L'EXPERIENCE SPIRITUELLE DES COULEURS.*

La couleur et l'âme humaine. — L'éclat des couleurs. — L'arc-en-ciel. — La peinture impressionniste. — Le clair et l'obscur en peinture. — Les couleurs et la loi de polarité. — Couleurs de fleurs. — La « Théorie des Couleurs » de Gœthe. — Le blanc chez les noirs. — La perception des couleurs évolue. — Thérapeutique des couleurs.
Le Numéro .... 345 fr.
La collection complète .... 1.200 fr.

Dans chaque numéro : AUX ECOUTES DE L'ESPRIT DU TEMPS.

Les suppléments de " TRIADES "

N° 1. : *LE CHRIST ET LE MONDE SPIRITUEL,* par Rudolf Steiner. Voir Bibliographie.

N° 2 : *L'EVANGILE DE SAINT-MARC,* par R. Steiner. Voir Bibliographie.

N° 3 : *ENQUETE SUR UNE THERAPEUTIQUE DU CANCER* (d'après les données de R. Steiner). 190 fr. (Franco : 195 fr.).

" TRIADES " en 1956 :

N° 1 : *LES ELEMENTS DE LA DESTINEE.*

N° 2 : *PREDESTINATION ET LIBERTE.*

N° 3 : *LE CHEMIN A TRAVERS NAISSANCES, MORTS ET RENAISSANCES.*

N° 4 : *DU LANGAGE.*

Nous recherchons pour de nouveaux Abonnés le n° 1 de la 1re année de « Triades ». Printemps 1953. Reprise au prix coûtant.

Le Directeur-Gérant : S. RIHOUET-COROZE.

Imprimerie Maurice LABALLERY, Clamecy (Nièvre) - 2e Trimestre 1956

EDUCATION

LES BASES SPIRITUELLES DE L'EDUCATION, (Août 1922). (L'Education est un art, le Maître un artiste. La triple organisation humaine). 158 pages, 590 fr.

L'EDUCATION DES EDUCATEURS (Conférences aux professeurs de l'Ecole Waldorf de Stuttgart). 550 fr.

L'ENFANT ET LE COURS DE LA VIE (Constitution de l'être humain, les 7 premières années), 40 pages, 210 fr.

COURS D'EURYTHMIE MUSICALE (L'Eurythmie n'est ni une danse ni une mimique, c'est un chant), 152 pages, 660 fr.

L'ART DE L'EDUCATION (Les trois forces essentielles de l'Education, la connaissance spirituelle de la nature humaine inspire l'éducateur). (*Epuisé*).

SOCIOLOGIE

LE TRIPLE ASPECT DE LA QUESTION SOCIALE (Le véritable aspect de la question sociale en rapport avec les besoins réels de la vie. Tentatives de solutions sociales. Capital et travail humain. Relations internationales). (*Epuisé*). Voir « Triades », vol. I, n° 3.

AGRICULTURE

LA METHODE BIO-DYNAMIQUE EN AGRICULTURE. (*Epuisé*).

OUVRAGES D'AUTRES AUTEURS

H. Bideau : *PLAN SCOLAIRE D'UNE ECOLE RUDOLF STEINER.* (L'Enseignement traditionnel, — les Classes Nouvelles. L'esprit de la pédagogie steinerienne : Organisation de l'Enseignement. Le programme primaire, le cycle secondaire. La vie de l'Ecole. Le Plan d'études). 630 fr.

P. Coroze : *UN CHEMIN VERS L'ESPRIT.* (Introduction et étude méthodique des idées de base de l'œuvre steinerienne : l'Anthroposophie), 660 fr.

P. Coroze : *LE MYSTERE DE LA REDEMPTION DU CORPS.* (Le corps de vie et le problème de la liberté. Etude des textes de Saint-Jean et Saint-Paul), 660 fr.

P. Coroze : *FORCES ETHERIQUES* (Introduction à l'étude des forces formatrices dans l'homme et dans l'univers). (*Epuisé*).

J. Denis : *CONSTITUTION D'UNE VIE SOCIALE HARMONIEUSE.* 100 fr.

A. C. Harwood : *LE MYSTERE DE L'ENFANCE.* (Introduction à la pédagogie de R. Steiner. Les trois étapes de l'éducation). 440 fr.

P. Morizot : *LE CANCER ET LE GUI.* (*Epuisé*).

J. Palaiseul : *ENQUETE SUR UNE THERAPEUTIQUE DU CANCER* (d'après les données de R. Steiner). 190 fr.

E. Pfeiffer : *FECONDITE DE LA TERRE.* (Comment la conserver ou la rétablir. Le principe biodynamique dans la nature), 750 fr.

E. Pfeiffer : *LE VISAGE DE LA TERRE* (Le paysage, expression de la santé du sol, 65 photographies), 630 fr.

E. Pfeiffer : *GUIDE PRATIQUE* (Pour l'application de la méthode biodynamique en agriculture). (*Epuisé*).

S. Rihouet-Coroze : *RUDOLF STEINER*. Une Epopée de l'Esprit au xxe siècle (neuf planches de photographies et fac-similés d'après des documents inédits), t. I, 790 fr.

S. Rihouet-Coroze : *RUDOLF STEINER*, pionnier d'un nouveau chemin vers l'Esprit ; une introduction, 75 fr.

A. Steffen : *MANÈS* (La vie du fondateur du Manichéisme). (*Epuisé*).

A. Steffen : *HIRAM ET SALOMON*, Drame. (*Epuisé*).

G. Wachsmuth : *LA REINCARNATION* (Phénomène de métamorphose). 790 fr.

G. Wachsmuth : *LE MONDE ETHERIQUE* (Fondement d'une nouvelle théorie du mouvement, Les forces plastiques éthériques. Le temps et l'espace. Le son. La radio-activité. (*Epuisé*).

S. Rihouet-Coroze : *L'EURYTHMIE*, Un nouvel art du Mouvement. (*Epuisé*).

Tous les ouvrages mentionnés dans ce Catalogue sont en dépôt à la Revue « Triades ».

